Class JK62
Book .9
.G6

MES PRISONS

EN RUSSIE.

MÉMOIRES

DE

J. GORDON

Citoyen des États-Unis d'Amérique.

Et Dieu dit: „Que la lumière soit!“ et la lumière fut.

Et Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres.

(Genèse).

(Bibliothèque Polonaise. Nouvelle Série. Vol. I.)

LEIPZIG,

A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung

(Herold & Lindner).

1861.

Librairie A. Franck, 67, rue Richelieu, Paris.

Monograph

BIBLIOTHÈQUE POLONAISE.

NOUVELLE SÉRIE.

VOL. I.

GORDON,

MES PRISONS EN RUSSIE.

LEIPZIG,
A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung
(Herold & Lindner).
1861.
Librairie A. Franck, 67, rue Richelieu, Paris.

MES PRISONS

EN RUSSIE.

1093
1291

MÉMOIRES

DE

J. GORDON,

Citoyen des États-Unis d'Amérique.

Et Dieu dit: „Que la lumière soit!“ et la lumière fut.

Et Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres.

(Genèse).

(Bibliothèque Polonaise. Nouvelle Série. Vol. I.)

LEIPZIG,

A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung
(Herold & Lindner).

1861.

Librairie A. Franck, 67, rue Richelieu, Paris.

IK62
.9
.G6

263889
19

A S. A. Mr. le Prince

ADAM CZARTORYSKI.

Prince,

Durant mon long exil dans les steppes des Kirghiz votre nom a été bien des fois prononcé par moi et mes compatriotes, et nos pensées sont venues bien souvent se reposer en France auprès de vous. Par un heureux hasard de la fortune, il m'est permis aujourd'hui de fouler le sol de cette terre de liberté où vous avez bien voulu m'offrir l'hospitalité. C'est à votre foyer, sanctuaire des souvenirs patriotiques, que ce livre a été écrit. Vous l'avez vu

naître, vous avez encouragé sa publication, il est donc juste que votre nom en illustre la première page.

Heureux de pouvoir l'y inscrire, je vous prie, Prince, d'agréer l'hommage de ma plus profonde gratitude.

Paris, le 1 Juin 1861.

J. Gordon.

L'original de ces Mémoires dont nous publions la traduction, a déjà produit une grande sensation en Russie aussi bien qu'en Pologne. La préface du célèbre philosophe polonais la constate en partie. C'est surtout l'accent de la vérité qui saisit le lecteur et le subjugue. La puissance de cette vérité ne fait que croître à travers une diction pleine d'intérêt, de charme et de simplicité. Les dames russes et polonaises en ont été principalement émues. L'émotion de ces dernières devant être plus forte et plus expansive, l'une d'elles, qui occupe une place distinguée dans la littérature polonaise, l'a exprimée par quelques strophes d'une jolie poésie que nous nous empressons de mettre en tête de ce récit. Sans pouvoir conserver toute la force concise de l'expression et le charme harmonieux des vers polonais, cette

traduction nous semble rendre avec fidélité, leur forme, le sentiment qui y est répandu et quelques brillantes images qui les distinguent.

Ainsi tu as erré dans les trois parties du globe,
Avec ces deux compagnons: courage et espérance!
Les traces de tes souvenirs, comme la chaîne du captif,
Lugubres, ne se déroulent qu'en anneaux de fer.

Il y a des filtres dont la force corrosive
Brise et emporte leur enveloppe de cristal,
Ainsi la vérité qui palpite dans ton livre
Rompt par la douleur le charme de ses pages.

Ce n'est pas une histoire vieille de l'âge de Néron,
Ni le conte rêveur d'une fantaisie sauvage,
C'est une flèche, hier, de nos coeurs arrachée!
C'est une larme, aujourd'hui tombée de nos yeux!

En contemplant ceux qui ont souffert comme toi,
Et comme toi espèrent on croit enfin que pour nous,
Les anges vont faire pencher la balance du destin
Par le poids de toutes les épines de notre vie.

Traduit par

M. Paul de St. Vincens,

collaborateur de la Revue contemporaine.

INTRODUCTION.

Extrait de deux lettres de M. Bronislas Trentowski.

. . . . . „Tu me demandes, cher ami, mon opinion sur les Mémoires de Gordon dont tu as bien voulu m'envoyer un exemplaire. Lors de la réception de ce livre, j'étais très occupé, il m'a donc été impossible de le lire immédiatement; je l'ai donné à lire à ma fille comme une nouveauté polonaise. Ma fille l'a lu d'un trait, tant cet ouvrage l'a intéressé. C'est du roman sans doute, ai-je pensé, puisqu'il a tant d'attrait pour une jeune fille. Plus tard je l'ai lu moi-même et avec le même intérêt.

„Ce n'est pas un roman du tout, mais sur Dieu, c'est la réalité la plus vraie, on dirait une confession écrite sans la moindre vanité, le récit franc d'un épisode de la vie de l'auteur, récit surprenant, douloureux et pourtant bien vrai. Des faits très curieux

y sont relatés avec énergie. Les réflexions semées çà et là dans l'ouvrage sont parfaitement justes et rendent le meilleur témoignage de la raison et de la loyauté de l'auteur, héros de ces Mémoires. J'ai regretté qu'il n'ait pas donné plus de détails sur la citadelle de Varsovie, ce qui aurait fait de lui un Silvio Pellico polonais. Mais je comprends qu'il ne pouvait pas en dire davantage sans exposer ses anciens compagnons d'infortune à des persécutions nouvelles; donc il faut le louer de sa réserve. Malgré cela cependant sa description de la prison offre plus d'intérêt que dans les Aïeux de Miçkiewicz, précisément parce que ce n'est pas de la poésie. C'est une image photografiée, un miroir de notre sort sous le joug du czar. Je crois qu'avant un demi-siècle cet ouvrage quand notre position changera, acquerra plus d'importance que les Mémoires de Passek et sera recherché et maintes fois réédité. Mais ce qui y plait le plus, ce n'est pas l'art de l'écrivain de profession sachant rehausser même les choses indifférentes, puisque cet art n'y existe pas; mais bien la vigueur, la vivacité, le laconisme d'un homme d'action, la simplicité et la vertu d'un enfant de la nature.

„Que de Gordon nous avons en Sibérie, dans les prisons, dans l'exil! Combien m'en a-t-on cité à moi-même à Paris, en me ra-

contant les aventures étranges, les positions cruelles, les grandes vertus et le dévouement de nos émigrés. En vérité ce sont là nos temps héroiques, comme ceux des argonautes grecs; nos temps d'aventures, comme ceux du moyen âge; nos temps sanglants, comme ceux du christianisme à son début. Nous avons plus que les catacombes de Rome et les autodafés des apôtres, car nous avons le knout, les mines et l'exil. Combien de nos martyrs sont descendus dans la tombe et combien d'autres souffrent réduits par la misère et la faim à l'état des squelettes vivants. Un jour viendra où l'on fera des recherches sur leur douloureuse existence et la nation les reconnaîtra pour ses saints. Aujourd'hui hélas! personne ne se souvient d'eux, personne n'essuie leurs larmes. Pour atteindre le ciel, ils traversent en victime l'enfer que l'ennemi a dressé devant eux. Il serait à désirer que tous ces martyrs imitassent Gordon en écrivant leurs mémoires qui serviraient de matériaux à l'histoire de la nation aujourd'hui étendue sur le lit de Procuste. En lisant les nombreux récits de ses souffrances, elle se réveillerait peut-être plus promptement de sa léthargie. En tout cas, et cela serait déjà beaucoup, elle y apprendrait à connaître parmi ses enfants les plus intrépides et les plus dévoués."

. . . . . .

„Tu me demandes mon consentement pour faire imprimer en guise de préface mon opinion énoncée dans ma dernière lettre au sujet des Mémoires de M. Gordon. J'y consens très volontiers, — et si ma voix pouvait produire quelque effet, je recommanderais ces Mémoires chaleureusement, de tout coeur et du fond de l'âme aux suffrages de la nation. Mais que l'auteur nous donne prochainement la suite, il le doit pour satisfaire la curiosité vivement excitée du lecteur désireux de savoir comment il a pu s'arracher des griffes de nos ennemis pour la deuxième fois et venir enfin à Paris."

Fribourg en Brisgau,
le 3 janvier 1861.

Bronislas Trentowski,
(Docteur en philosophie).

MES PRISONS EN RUSSIE.

MÉMOIRES

DE

J. GORDON,

CITOYEN DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

UNE PAGE D'UN ALBUM.

Un pauvre proscrit errant, glisse comme une ombre vers la frontière de Pologne, prêt à la franchir.

Encore quelques pas et il sera au milieu d'étrangers, il n'entendra plus parler la langue de ses pères. Personne ne le comprendra, personne ne l'appelera son fils, son frère....

Dans la confusion de ses pensées et de ses désirs, il ne saurait réfléchir sur sa situation et encore moins sonder l'avenir. Il marche d'un pas rapide, parfois il s'arrête et prête une oreille inquiète, toujours tendue du même côté, comme si de là devait lui arriver l'écho des souvenirs familiers les plus chers.

Nous sommes en automne, la soirée est

fraîche, la lune déchire de temps à autre les nuages, mais sa lumière est triste, pâle et froide.

Pauvre pélerin, prends courage! Les feuilles vertes de l'espérance ne sont pas encore tombées; dans la matinée de demain tu contempleras sur chacune de ces feuilles les gouttes diamantées de la rosée; elles te rappelleront les chaudes larmes des mères polonaises hâtant le pas au son des cloches pour assister aux matines et pleurer sur leurs enfants.

Toi aussi, tu as sans doute une mère. Le souvenir de ses larmes ne réchauffera t'il pas aussi ton âme?

Hélas, vaines consolations! Pauvre exilé poursuis ta route.

„Je te conduirai", lui dit tout bas une voix tentatrice, „au milieu des richesses du Pérou, de la Californie, de Golconde. Tu n'as plus de patrie? Ton pays est si pauvre, et toi, tu es si jeune, l'univers est devant toi. Suis moi donc. Je t'éleverai un palais de granit aux majestueux portiques, entourés de fleurs odoriférantes; dans les salles d'albâtre de ce palais, au milieu des roses et des myrthes, au murmure des cascades,

tu oublieras en t'enivrant de toutes les délices de la vie, les ronces du passé; tu te reposeras de tes fatigues, voluptueusement étendu sur des coussins d'écarlate, dans le pénombre d'une douce clarté; des houris te souriront, le son de la harpe charmera ton oreille, te bercera, en appelant sur toi le sommeil. Ta vie entière ne sera qu'un songe délicieux. Suis moi donc, ne crains rien. Je suis la Fortune! pour toi j'arrache, le bandeau qui couvre mes yeux."

Le pélerin eut un sourire d'amère pitié.

Mais une autre voix lui adresse des paroles plus persuasives qui frappent son oreille et lui vont droit au cœur.

„Te rappelles-tu, lui dit-elle, la petite Wanda? Elle se plaint encore, mais sa voix est à présent plus sonore. Te rappelles-tu les ébats de notre jeune âge, dans les beaux jours de mai, sur les pelouses qui bordent la Vistule, et nos doux loisirs du soir, où nous écoutions ensemble les chants du rossignol. Mes yeux te cherchent, je poursuis le rêve de mon bonheur, rien ne peut me consoler, ni apaiser un instant ma douleur. Regarde! je suis la même, toujours la même, l'enfant d'un village paisible, ta

jeune amie, dont tu admirais tant autrefois la beauté et adorais si fort le cœur. Un mot de toi, et j'abandonne ma chère maisonnette pour te suivre et partager ton triste sort; un mot, rien qu'un seul . . . ."

Un sentiment mystérieux illumina le front de l'exilé, et un orage plus terrible que ceux de la nature, éclata dans son âme. Le mot d'une promesse de vengeance ou d'un serment agitaient imperceptiblement ses lèvres, mais il était difficile de le surprendre. Enfin, il tourna pour la dernière fois vers la Pologne, ses regards résignés, et le vent emporta derrière lui ces paroles:

„Adieu, patrie bien-aimée!"

QUI SAIT A QUOI CELA PEUT SERVIR.

I.

Arrestation.

En l'année 1846, j'avais alors à peine 19 ans, et je venais de quitter les bancs de l'école.

Me trouvant, un jour, à Varsovie, à l'hôtel de Wilna, je racontais en présence de la

maîtresse, de l'hôtel, très brave femme, et d'un de ses parents nommé Boleslas, l'histoire de quelques déportés partant pour la Sibérie, auxquels je venais les larmes aux yeux de faire mes adieux.

Pendant notre conversation survint un jeune homme élégant, mis avec la dernière recherche. On me le présenta sous le nom de Mr. Brzezanski, fils d'un soit disant réfugié. Cétait un bon vivant il me permit d'agir avec lui sans façon. Je continuai donc le plus tranquillement du monde, le récit commencé, et, l'ayant achevé, je sortis. Deux jours après, je reçois chez moi sa visite et celle de Boleslas. Brzezanski fut on ne peut plus aimable. Un vrai lion de Varsovie, et, qui plus est, un patriote! Je vous aime beaucoup, me dit-il et me donne des preuves de sa confiance en me montrant dans la rue certaines figures qu'il appelle inoffensives désormais, les ayant démasquées lui-même, comme faisant partie de la police secrète, etc. En un mot, il vient fort souvent chez moi; ses sentimens d'amitié sont tels qu'il me pousse même adroitement à faire de la dépense.

Enfin arrive le jour des adieux. J'annonce

le projet de quitter Varsovie, de partir peut-être le soir même pour retourner chez moi, à la campagne. Je rentre à l'hôtel; je me mets sur un canapé et parcourais un journal quand, tout-à-coup, la porte s'ouvre pour livrer passage à plusieurs personnages à mine suspecte, habillés en bourgeois. Ils étaient conduits par Gras, commissaire de police, créature du lieutenant du royaume, du prince Paskiewitch.

Je les regarde tout surpris. Ils m'invitent à vouloir bien prendre la peine de me rendre chez le préfet de police. Je me dispose à me rendre à cette invitation, les scellés sont apposés sur la porte de ma chambre et l'on s'empare de ma clé; une voiture nous attendait à la porte, mes anges gardiens y prennent place avec moi, et nous partons.

Tout cela se passa en un clin d'œil.

Le pauvre Boleslas, à ma grande surprise partagea le même sort, nous étions hélas tombés tous deux, entre les griffes des attrapeurs!

Nous arrivons bientôt à l'hôtel-de-ville. Là, on me fouille et je suis mis au secret. J'étais dans la stupéfaction la plus complète,

il m'était impossible de comprendre comment j'avais pu tomber si promptement dans un tel guépier.

Onze heures du soir sonnent lentement à l'horloge de l'hôtel-de-ville. Les verroux grincent, la porte s'ouvre; à la lueur blafarde d'une lanterne je reconnais le juif converti Gras, accompagné de quelques personnes. Ils me conduisent, à travers la cour, chez le préfet de la police Abramowitch.

Ce dernier, en société du comte B . . ., était assis devant une table, chargée de vins. Je reconnus dans Monsieur le comte, un personnage qui, avant de devenir l'aveugle instrument des intrigues de la police, avait tenté, criblé de dettes, de se couper la gorge.

Quand je devrais vivre les années de Mathusalem, je n'oublierai jamais ma conversation avec Abramowitch. Je la rapporte ici presque mot à mot:

— Sais-tu pourquoi tu es ici?

— Non, je l'ignore.

— As-tu entendu parler des verges de Gras?

— Je n'ai jamais eu cet honneur, général...

— Eh! Eh! quand il te fera fustiger, tu

chanteras sur un autre ton que devant la jeunesse de Varsovie.

— Je subis, ici, la loi du plus fort, général, mais pourquoi me battrait-il? Interrogez moi, je suis prêt à répondre.

Abramowitch, adoucissant sa voix criarde:

— Ame hardie, corps chétif; Gras te tuerait . . . quelle école fréquentais-tu? me demanda-t-il après une courte pause.

— Le Collège.

Il jeta alors un regard significatif à B..., comme s'il voulait dire: Ce sont tous des rebelles; mais ce dernier eut pendant tout l'interrogatoire les yeux constamment fixés sur moi et ne souffla mot tout le temps qu'il dura.

— Parle donc, mais sache bien que tu dictes toi-même ton arrêt et que ton avenir est entre tes mains. Gracié ou soldat; le toit paternel, ou le sac au dos. Tu entends? Ton projet était de te rendre directement de Varsovie à l'étranger, n'est-il pas vrai? Tu peux l'avouer, car déjà nous sommes informés de tout. La constitution du roi de Prusse et la révolution de Cracovie ont donc bien de l'attrait pour toi? parle!

— Je ne comprends pas bien ce mot

constitution, et quant au projet de voyage, le bureau des passeports en eut eu le premier connaissance.

— Tu mens, wone (va-t'en), de devant mes yeux. Gras, il faut le renfermer avec la canaille — en bas.

— Il est de mon devoir de vous prévenir, Messieurs, que j'ai comme gentilhomme certains droits, et que toute injure qui me sera faite, nous la poursuivrons, moi ou les miens.

Gras, en me reconduisant en prison, daigna me faire savoir, sous le sceau du secret, que, malgré l'ordre formel et précis de me renfermer avec les malfaiteurs, il m'offrait, de son propre mouvement, et à ses risques et périls, eu égard à ma jeunesse et à mon éducation, une cellule à part où il me serait plus loisible de me recueillir. Il ajouta que, sous son uniforme de fonctionnaire, battait un cœur d'homme, que je ressemblais à un sien cousin, qu'il regrettait beaucoup, et que ne voulant que mon bien, il me conduirait là où j'avais déja été provisoirement, à un numéro bourgeois, le meilleur de tous. Il me conseilla aussi comme dernière ressource, ce que dit

il, il conseillerait à son propre frère, de me jeter aux pieds du général, qui, après tout, est Polonais, et d'avouer franchement et avec contrition tout ce qu'il voudra, si je désirais retourner au foyer paternel, autrement je serais incorporé dans un régiment comme cela était déjà arrivé à des camarades de collège.

A peine étais-je couché, que l'on frappa au mur de la cellule voisine. Ne connaissant pas encore le langage du mur, je répondis aussi en frappant, sans me douter qu'une belle et noble demoiselle et sa domestique reposaient à côté de moi.

Le lendemain matin, Gras, semblable au démon de la persécution, apparut de nouveau dans ma cellule; il m'emmena dans la cour, sous prétexte de promenade et m'entretint longuement; ses conseils ne tarissaient pas.

Je ne saurais exprimer l'état où je me trouvais alors, tant il est vrai que souvent nous ne pouvons rendre par des paroles tout ce qui se passe au fond de notre âme. Bien qu'intimement convaincu que l'on ne pouvait rien contre moi, malgré tout, un sentiment inexprimable de douleur et d'in-

dignation s'emparait tour-à-tour de mon être — je pleurais.

Après une longue insomnie et une extrême fatigue un sommeil profond et réparateur m'apporta enfin quelque soulagement, et ranima mes forces épuisés; la jeunesse est tellement insouciante que je me rappelle ne m'être réveillé qu'au bruit du coup mystérieux que l'on connait.

Il faisait nuit dans ma cellule; protégé par l'obscurité, j'ouvre la fenêtre pour donner à la chambre un peu d'air dont elle avait quelque peu besoin. Montant alors sur la table, je collai ma tête contre les barreaux et écoutai attentivement. J'entendis une toux légère partant de la cellule à côté; le bruit que faisaient en bas les prisonniers pouvant facilement couvrir ma voix, je me hasardai donc à engager la conversation:

— Qui es-tu, cher collègue?

— Avant de vous répondre, je voudrais savoir, dit une douce voix de femme, si c'est vous, vous un homme, qui, devant Gras, et dans la cour, n'avez pas eu houte de verser un torrent de larmes et de vous abaisser à de vaines plaintes? Expliquez-vous, car si c'est ainsi, je renoncerai au titre de cher collègue.

L'explication donnée nous causâmes jusqu'à ce que le bruit qui se faisait en bas fut appaisé. La soirée était magnifique. Des myriades d'étoiles scintillaient comme un filet d'or étendu sur le firmament; mais dans le nombre, je ne pus pour le moment reconnaître celle de mon aimable voisine.

Quel évènement? Cette jeune personne, si ma mémoire ne me fait pas défaut, avait pour fiancé un prisonnier d'état, renfermé dans la citadelle. Sa fenêtre donnait sur le rempart, elle le savait et s'y promenait avec sa mère. Un jour, ayant aperçu une petite boulette de pain qui devait renfermer un billet secret de son fiancé, elle s'élanca pour la ramasser, mais aux cris d'alarme d'une sentinelle elle fut arrêtée, envoyée à la police et emprisonnée ainsi que sa mère, mais séparément.

Elle avait pour proche parent un fonctionnaire administratif à l'hôtel-de-ville où nous étions; il fit, au risque de perdre sa position, des démarches pour obtenir sa mise en liberté, — mais ce fut en vain.

Si je ne me trompe, elle se nommait M^elle^ Rogaléwitch. Chaque fois qu'il me fut permis de me promener dans le corridor

je profitai, malgré la surveillance, de toutes les circonstances pour me hisser jusqu'à la lucarne de sa porte et la saluer. Elle me rendait mon salut avec un sourire triste, mais calme. C'était une jeune fille aux sourcils d'ébène, au teint d'albâtre, dont la taille et les traits s'épanouissaient dans tout leur développement; sur son front, admirable de pureté, brillait le sentiment de la pensée.

Hélas! ainsi que le bruit sinistre me l'apprit plus tard au fond des steppes des Kirghiz-Kaysaks, les tortures qu'elle endura dans les cachots de la citadelle, firent tomber ses cheveux et elle-même, sortie mourante de ce grand tombeau, construit pour les penseurs, rendit son âme à Dieu, entre les bras de sa mère, au milieu des pleurs des Varsoviens qui, dit-on, assistèrent dignes et graves aux funérailles de cette sœur martyre.

En 1848, lorsqu'après avoir traversé tant de vicissitudes, je fus comme tant d'autres renfermé à la citadelle, j'aperçus au dessus de mon lit l'inscription suivante à demi effacée, gravée de la main d'une femme, probablement avec une aiguille: ma mère

ma chère mère! Il me vint alors à l'idée qu'elle pouvait bien être l'œuvre de ma malheureuse voisine d'autrefois. Je lui étais redevable de quelques moments bénis dans ma vie, mais ce bonheur ne devait pas être de longue durée.

Deux jours plus tard, Gras apparut de nouveau.

Cette fois je trouvai chez le prefet de police Brzezanski et Boleslas.

Le comte B... me fit écrire sous sa dictée tantôt vite, tantôt lentement quelques lignes insignifiantes que l'on compara ensuite avec quelques autres lettres, mais sans pouvoir y trouver aucune ressemblance. On me fit passer alors dans une autre pièce; appelé de nouveau, on me lut un procès-verbal déjà préparé, rédigé sans ma participation et dans lequel j'étais peint sous les couleurs les plus noires; j'y étais accusé d'influence pernicieuse, de mauvais desseins, du désir de passer à Cracovie et de chercher à y entrainer avec moi d'autres jeunes gens. Bref, c'était un long réquisitoire sans aucune preuve à l'appui.

On m'ordonna de signer. Signer ma propre condamnation, c'eût été un acte de folie. Je refusai.

On cria, on menaça, je ne répondis que par le silence.

Boleslas fut cité comme témoin à charge. Il se couvrit le visage de ses mains sans proférer une parole.

Enfin, on me mit en présence de Brzezanski, dont j'étais, me dit-on effrontément, cause de l'arrestation, tandis que ma voisine l'avait vu la veille passer librement dans la cour de l'hôtel-de-ville. Je le mesurai d'un regard de foudroyant mépris.

— Pourquoi le craignez-vous? vous le voyez pour la dernière fois, dit Abramowitch.

— Un Iscariote, un dénonciateur, répartis-je immédiatement, n'a pas le droit d'être en même temps témoin, et la déclaration de Boleslas, faible de caractère, a pu être arrachée par l'intimidation.

— N'importe, on coupera ta chevelure parfumée et tu iras bercer la carabine, telle fut la conclusion du chef de la police.

Conduit dans le cabinet de Gras, celui-ci, oubliant sans doute ma ressemblance avec son cher cousin, m'accabla avec une fureur simulée de toutes sortes d'injures

et de sarcasmes, mettant, pour ainsi dire, à ma portée, sa face rubiconde dans le désir évident que j'y laissasse l'empreinte de ma main.

L'instinct de conservation m'en empêcha, heureusement.

La modération étant dans de pareilles circonstances, le meilleur auxiliaire je répondis tout simplement à la provocation en m'adressant au comte B...

— A défaut d'autre, je vous prends à témoin, Monsieur, de ce que je vais dire: je garde tout mon sang-froid, et je n'ai nullement l'intention, la moindre intention même, de donner raison aux sourires de contentement du commissaire de police. Je sais comment on doit se conduire en état d'arrestation.

Après cette dernière épreuve, je ne vis plus ni Abramowitch ni sa bande.

J'en fus délivré du moins.

Neuf jours monotones s'écoulèrent, longs comme neuf siècles.

Le dixième jour, ayant entendu du bruit à une heure inaccoutumée je m'empressai de saluer ma belle voisine d'un coup fortement appliqué sur le mur et dans lequel

je fis passer toute mon âme. Je quittai la cellule, accompagné du surveillant de la prison en costume officiel.

Une voiture couverte nous attendait devant le portail.

Ma curiosité était fort excitée, et je me demandai quel pouvait être le motif de cette translation.

Nous nous rendîmes directement à la place de Saxe.

On me déposa dans les bureaux du commandant de Varsovie, le général Tuczek. Là, personne ne me parla, tout le monde me regardait en dessous. Le surveillant en chef exhiba un pli portant un sceau énorme semblable à celui du lieutenant du royaume; il remit cet écrit contre quittance, salua et sortit. Un aide de camp, au collet orange, m'amena au corps de garde principal, où je passai la nuit et chemin faisant me consola de son mieux. Avant de partir, l'aide de camp donna des ordres à mi-voix à l'officier commandant le corps-de-garde; ne connaissant pas encore bien le russe, je ne compris presque rien. Le lendemain, je fus remis au chef des Invalides, au faubourg

de Praga, où l'on réunit les prisonniers désignés pour la déportation.

C'en était fait. Une violation publique de toute justice divine et humaine s'accomplissait une fois de plus sous le gouvernement du Czar!

Huit ans plus tard, dans l'année 1854, un procès qui, par suite de mes réclamations adressées au général du corps, gouverneur du pays d'Orenbourg, Perowski, procès qui m'a été intenté sur la frontière asiatique, devant jeter une lumière sur le prologue de mon drame, qui est celui de tant d'autres, prouve surabondamment qu'en Russie il n'y a pas ombre de justice, les lois si elles existent sont constamment éludées et livrées à l'arbitraire et au despotisme.

L'obéissance passive!

Telle est la seule et suprême loi de ce pays.

II.

Le Serment.

Donc il faut marcher, puisqu'il en a été ordonné ainsi.

Avant de partir l'usage voulait que l'on prêtat serment dans une vieille et petite église de Praga. Tel est l'ordre, et qui oserait l'enfreindre!

Là, répétant après le prêtre, la teneur de ce serment, lentement et à voix basse, assisté d'un officier des Invalides qui tenait une épée nue au-dessus de nos têtes, je me disais: Pauvre prêtre! si tu devenais la proie de brigands qui tu forçassent à leur donner l'absolution de tous leurs forfaits, la leur refuserais-tu?

Mais aussi en ce même moment et sur les degrés de ce même autel devant Dieu et ma conscience s'accomplissait au fond de mon coeur un autre serment volontaire et solennel. A qui et pourquoi, c'est ce qu'il eut été difficile à un étranger, de pénétrer car cette fois il n'était plus facile de me surprendre, et c'est, gravées au fond de mon âme, qu'il eût fallu lire ces paroles:

Une âme basse et avilie peut seule

faire courber sous le joug la tête d'un homme libre.

La place de Praga était le début de mon long voyage.

Couvert d'une capote grise, en gros drap, et d'un bonnet à visière carrée, large et de même couleur le sac au dos, gris aussi; ma chevelure rasée, j'attends la tête haute le signal du départ. Dans quels lieux du monde errer dans quelle contrée dois-je être déporté? C'était pour moi un mystère.

Je fis partie d'un convoi composé d'hommes pour ainsi dire de toutes les conditions. C'était-là mes compagnons de voyage et d'infortune en même temps. Les cosaques, à pied et à cheval, nous entourèrent. L'un de nous fit ses adieux à sa mère, un autre s'arracha pour la dernière fois aux embrassemens de sa femme qu'il ne reverra peut-être jamais; moi, je me sentais seul et abandonné; cependant enfin quelqu'un accourt aussi vers moi, c'est Boleslas. Je respire. Il a vendu mes effets, ma montre, etc... et en échange il m'apporte une sorte de long gilet piqué, soin précieux, touchante attention; chacun de ses boutons renferme une impériale d'or; mais ce qui me fit encore plus de

plaisir c'est qu'il put me faire tenir en secret une excellente carte de Russie que je lui avais demandée.

Je dois dire ici que Boleslas avait réussi à se tirer des filets de la police, mais non sans déposer l'engagement écrit de ne jamais faire partie d'aucune société secrète ou suspecte et de dénoncer toutes celles qui parviendraient à sa connaissance.

Mais voici un Uradnik de cosaques qui sort du bureau, le sac de cuir bourré de papiers sur la poitrine, et le fouet à la main. Il monte à cheval, sa physionomie exprime l'orgueil d'un grand homme conduisant un grand triomphe. A son commandement notre convoi se développe tristement et en silence, et se déroule lentement. Quelques juives éplorées auxquelles on enlève leurs enfants nous accompagnent de plaintes déchirantes, arrachées au désespoir maternel.

L'un des déportés fit entendre le son de l'harmonica. Les sons lugubres d'une marche funèbre firent couler les larmes de Boleslas, il se jeta à mon cou en pleurant et s'écria:

— J'écrirai tout cela à ta famille.

— Ajoute que je serai en occident . . .

— Comment, est-ce que . . . tu voudrais . . . mais pour Dieu . . . de la prudence !

— Certainement . . . et, maintenant sois heureux que les bénédictions de Dieu t'accompagnent, je te remercie et te fais mes adieux.

— Encore un mot . . . que faut-il porter en souvenir de notre entrevue, la dernière peut-être dans ce monde.

— Une petite croix au cou, lui répondis-je.

Et nous nous séparâmes.

Quelques minutes après, en me retournant, j'aperçus encore Boleslas sur le milieu de la chaussée, le chapeau à la main, les bras croisés, immobile comme une statue — et alors comme une magique féûrie, apparét à mes yeux Varsovie la belle, toujours si jeune, se jouant amoureusement dans les eaux de la vieille Vistule.

A cette vue, une profonde mélancolie envahit tout mon être, la maison paternelle, les chansons de ma mère, dont elle berça ma première enfance, tous ces souvenirs ravissants du passé, qui nous sont si chers, surtout lorsque nous volons pour la première fois de nos propres ailes se pressaient en foule dans mon âme . . . .

Mais depuis! Plus j'avançais dans ma route, en m'éloignant de tout ce qui autrefois était ma vie, plus mes sentiments changeaient; d'une extrémité, je tombais dans une autre.

Eprouvé si cruellement, trop jeune encore, d'une nature aimante, mon caractère devint, pour ainsi dire, sauvage. Le monde, que je voyais autrefois, sous de si brillantes couleurs me semblait à présent hideux, et des malédictions involontaires venaient mourir sur mes lèvres.

Cet Abramowitch! quels efforts a dû faire la nature pour créer un tel monstre et l'enfanter au milieu des plus atroces convulsions .... cependant le nombre en est grand.

Ce n'est pas le lieu de s'appesantir sur ma propre personne, car combien de victimes enterrées vivantes dans les mines de Nértchinsk, errant au milieu des lassos et des flèches des hordes des Kirghises, ou consumées par la fièvre jaune dans les hôpitaux du Caucase, ont dû éprouver de pareilles émotions et les renfermer en elles-mêmes, craignant de se trahir, même pendant leur sommeil. Dieu! donnez-nous la patience!

Je jetai plusieurs fois encore un regard en arrière pour contempler Varsovie, j'admirai de loin ses clochers dont les flèches s'élançant au sein des nues semblaient une main menaçante implorant le ciel; mais elles aussi ne tardèrent pas à disparaitre à mes yeux. Sainte Cité de ma patrie, salut!

Après avoir fait 4 milles, nous arrivâmes à Okuniéw pour y passer la nuit. Accablé de lassitude je me laissai tomber plutôt que je ne me couchai sur une des planches qui dans les casernes de passage servent de lit et je ne me réveillai que le lendemain.

Il n'y a que la jeunesse! Le lendemain je sortis assez dispos, je souriai même aux passants le long de la route.

La deuxième journée se passa comme la première, puis la troisième et ainsi des autres. Il arriva quelquefois, la fatigue physique et morale aidant, que je devenais indifférent, insensible à tout ce qui m'entourait, hommes et évènemens. Et cependant, dans le cours ultérieur de ma vie je ne craignis jamais rien tant, que cet état de marasme, cette léthargie qui dénote chez l'homme la déchéance de l'âme. Dans ces moments, je puisais ma force dans ces

mots de Fénélon, que „pour s'élever au dessus du malheur, il faut le mépriser."

Nous continuâmes notre marche sans que rien vînt en varier la monotonie, si ce n'est quelque chanson d'Ukraïne, entonnée en choeur par les cosaques, ou le bruit des châines de quelques suppôts du crime, ou quelque frais visage sortant d'une voiture qui passait, ou enfin les inscriptions sur les murs des casernes de passage, tracées par les déportés qui nous avaient précédés.

C'est ainsi que je traversai Siédlcé, Biala, où j'eus l'occasion d'envoyer une lettre à mes parents; Téréspol, le pont majestueux suspendu sur la rivière le Boug, et franchissant ensuite la frontière du royaume de Pologne, j'arrivai à la forteresse de Brésc-Lithuanien, où le tableau de mon drame change d'aspect.

Le second acte commence.

III.

Le festin nocturne.

Brésc! On me renferma ici, si je puis m'exprimer ainsi, dans le cachot des cachots. On pourrait affirmer que nulle part au monde

on n'est mieux séquestré des hommes et de l'atmosphère.

Montesquieu, en écrivant son livre immortel, fait la remarque que plus nous avançons du midi vers nord, plus nous rencontrons d'hommes ivres, moi je remarquai dans mon voyage très pratique, que plus nous pénétrions dans les possessions russes d'occident en orient, plus nous trouvions de prison.

Dans le royaume de Pologne, et même dans les provinces limitrophes qui lui appartenaient avant le partage sacrilège, il est plus difficile au gouvernement russe d'établir un systême régulier de châines et de piloris. Là, il lui est plus difficile de dessécher cet arbre de vie qui après avoir affronté tant de tumultueuses tempêtes, se tient encore fortement debout, se souvient, et conserve toujours vert le feuillage de l'espérance.

Aussi est-il très rare de rencontrer un bâtiment qui serve de prison, les convois de déportés ne peuvent s'arrêter que dans les forteresses, dans les corps-de-garde des villes principales, ou dans quelque petite maison louée à cet effet, ou bien encore, dans la

grange ou dans l'écurie du cabaretier juif, dans des chaumières inhabitées, ou chez des paysans.

Mais, par contre, le fond de la Russie, présente un tout autre état de luxe en ce genre. C'est là que messieurs les philantropes anglais, touristes de profession, devraient porter leurs pas; ils y verraient autant de prisons que de stations de poste sur les grandes routes; ils verraient de près et apprendraient à connaître cette nation où règnent la terreur et le knout, nation qui n'a que deux classe sociales: les battans et les battus.

En Russie, la première chose qui frappe les regards du voyageur à l'approche de n'importe quel bourg, c'est la Cérkiéw (Eglise), dans le Style byzantin, aux cinq coupoles et aux cinq croix, s'élevant orgueilleusement au milieu d'une groupe de maisons de chétive apparence et vis-à-vis d'elle un sombre bâtiment, la prison, avec une énorme enseigne sur le fronton, là gémissent les femmes, les enfants, et souvent pêle-mêle comme d'immondes animaux les innocents et les coupables. Ils expriment ordinairement leur plaintes par ce proverbe caractéristique:

„Dieu est trop haut et le czar est trop loin.“

En Russie ce ne sont plus les cosaques, ni les Invalides qui conduisent les prisonniers. Une sorte de troupe à cheval, instituée à cet effet, régulièrement organisée, et distribuée dans toutes les directions conduit, à des heures fixes les détachemens d'une station à une autre.

Mais revenons à Brésc. Notre convoi, grossi en route de prisonniers civils et militaires et de conscrits sortis des hôpitaux de Pologne, fut entassé dans une seule chambre. Suivant la loi russe, concernant les hommes en état d'arrestation, les soldats avaient la tête rasée de la moitié du front au sommet, et les civils du côté de l'oreille. Quel spectacle!

Des émanations fétides, des haleines empestées, la malpropreté, des rixes, un vrai enfer, me rendaient insupportable ce séjour des damnés.

Poussé à bout et au paroxisme de l'impatience, je courus à la porte et l'ébranlai violemment d'un vigoureux coup de poing.

— C'est toi qui t'emporte là-bas, s'écria en regardant par le guichet le factionnaire de garde dans le corridor.

Je dis au soldat que je voulais voir immédiatement le surveillant de la prison, (smotrytiel).

Le soldat murmura quelques mots et se détourna.

Alors ne pouvant plus me maîtriser: Entends-tu, conscrit, criai-je d'une voix de stentor; j'ai un secret important à divulguer, un secret important, entends-tu? Il me faut le smotrytiel sur le champ!

Et peu s'en fallut qu'une attaque d'apoplexie ne me renversât foudroyé.

Ce n'est qu'à ces paroles que le soldat appela le sergent et lui communiqua ma demande.

Le smotrytiel en effet parut bientôt. C'était un Moscovite. Je lui déclarai avec un tremblement nerveux dans la voix, que j'appartenais à la catégorie de ces passagers gentilshommes qui nous avaient précédés de huit jours; que l'oppression que l'on me faisait éprouver était au dessus de mes forces; que j'étais malade et ne répondais pas de moi s'il ne daignait m'éloigner de ce lieu de cruelle pénitence.

— Regardez-moi, Monsieur, ajoutai-je, vous avez peut-être des fils, dites, la

main sur la conscience, me croyez-vous criminel?

— Tout cela est bel et bon, mais quel vacarme avez-vous fait? . . . on vous accuse . . .

— Oh! Monsieur, dis-je amèrement, mettez-vous à ma place et pardonnez-moi, mais on n'écrase pas un reptile sans qu'il siffle, et encore moins un homme qui se débat entre la vie et la mort.

Le surveillant m'écoutait en silence, en levant seulement les épaules, et avant de me répondre, il alla à son bureau pour constater mon identité; à son retour, il me dit que les papiers qui me concernaient avaient été suivant l'usage expédiés directement de Varsovie, par la poste; qu'il n'avait en sa possession qu'une liste contenant les noms des passagers se rendant à la station principale de Kiéw, que j'étais porté sur cette liste, sans indication de rang, et que malheureusement, à l'exception de tous les autres qui n'avaient en regard de leurs noms que tout simplement le mot surveillance, le mien était suivi de cette note: la surveillance la plus rigoureuse. Il me déclara que dans cette situation

il ne savait en quoi il pourrait m'être utile.

Tout en m'apprenant ce que j'ignorais, une certaine probité perçait dans ses paroles. Je lui fis observer que cette note était précisément une preuve que le gouvernement tutélaire ne voulait pas que je mourusse en route, faute de surveillance.

Il se mit à rire et me conduisit à l'infirmerie, dans une petite chambre, assez gaie et propre, entretenue plutôt comme c'est l'usage assez fréquent en Russie pour la parade que pour servir à quelque chose d'utile. Sortant de l'enfer, j'étais à l'infirmerie comme dans un paradis et ayant donné au surveillant ma parole de ne pas abuser de sa confiance j'obtins d'y rester les trois jours pleins de mon séjour à Brésc.

Il ne s'y trouvait alors aucun malade, ni âme qui vive. Depuis mon départ de Varsovie, je me voyais seul pour la première fois; mais non, j'avais des compagnons — reliés en veau: le smotrytiel m'avait apporté quelques livres, seule joie du prisonnier, malheureusement mes pensées n'étaient pas à la lecture.

Je me débarrassai de mon sac, et, un

peu apaisé, je me mis à réfléchir sur tout ce qui m'était arrivé; et à rassembler mes pensées éparses, chose que je n'avais pu faire jusqu'a-lors. Tout tourne très mal pour moi, me disais-je, de pire en pire. Les regrets du passé, la douleur du présent, l'avenir, le sombre avenir! Oh! la mort est préférable à une telle existence, mais comme tout ce qui est extrême, cela ne peut pas durer longtemps.

Après un long débat intérieur, je me décidai enfin à tirer de dessous ma capote grise, ma petite carte bien aimée; je la consultai attentivement, et, guidé par l'instinct de la conservation devant le danger, je méditai toutes sortes de combinaisons. Enfin, j'étais parvenu à me créer une espérance; je m'arrêtai définitivement à un plan auquel je résolus de subordonner s'il se pouvait tout le reste. Alors je respirai. Mais parlons plus bas me dis-je si je venais de trahir mon idée? Plongé dans mes rêveries, je n'avais pas même fait attention que la garde du jour était changée, et que l'officier nous comptait, nous pauvres gens du bon Dieu confinés derrière des barreaux comme un troupeau de brebis, pour nous passer au nouveau chef de poste.

Le tour de l'infirmerie devait venir aussi. Les deux officiers y entrèrent; ils me regardèrent, je les saluai et ils partirent comme ils étaient venus. Une demi-heure après, le nouvel officier, délivré de son prédécesseur, entra seul chez moi et me dit dans un polonais corrompu:

— Vous parcouriez une carte géographique, d'après ce que je puis croire. Mon Dieu! peut-être un long voyage vous attend?

Je ne saurais exprimer l'émotion que me firent éprouver ces paroles sympathiques. Quand on se sent abandonné de tous, la plus petite marque d'intérêt nous est si chère. L'accueil que je fis à mon hôte se ressentit du sentiment qu'il m'avait inspiré en entrant. Puis j'allumai le cigare qu'il me présenta et nous causâmes longuement. Mon officier était une bonne pâte de Lithuanien qui servait depuis sa première jeunesse, et qui traversa de rudes épreuves. Il était capitaine payeur dans le Caucase, mais confiant à l'excès, trahi par ses compagnons d'armes, les Moscovites, il fut dégradé et passa simple soldat. Il fallait mériter son avancement de nouveau. S'étant distingué depuis dans des combats contre les Circassiens, et couvert

de blessures il arriva au grade de lieutenant, mais comme il est dit, que chaque mortel doit avoir toujours son démon familier, le pauvre lieutenant avait aussi le sien, qu'il appelait un peu trop naïvement la petite Canalia. La Canalia était une jeune fille des bords du Niémen, une blonde aux jeux noirs et ardents; le coeur du lieutenant, suivant son expression, s'était lié à elle comme la colle, mais malheureusement, un certain aide-de-camp, (adjudant) de Cosaques, qui savait mieux le polonais que lui, ce pêcheur endurci, comme il l'appelait, faisait aussi la cour à la jeune fille. Le plus grand tourment du lieutenant était la crainte qu'une Lithuanienne ne devînt la femme d'un cosaque.

Il m'en parla avec attendrissement et me confia qu'il voudrait écrire à la demoiselle, mais ne le sachant pas bien lui-même, il n'osait pas le demander à quelqu'un de la ville, pour ne pas s'exposer à la risée des mauvaises langues. Il était facile de deviner où il voulait en venir ... evidemment, l'officier sollicitait mon concours sans oser l'exprimer. Devenu, malgré moi, l'interprête de ses pensées, je pris la plume et

rédigeai à l'adresse de la Lithuanienne; une longue lettre dans laquelle je fis entrer les expressions les plus ardentes du sentiment qu'elle avait inspiré à ce digne lieutenant; que malgré moi je plaignais. Les vicissitudes de sa vie me donnèrent beaucoup à penser, et certes, je ne présumais pas alors que ce minime service rendu par moi à l'officier russe, pourrait avoir par la suite, quelqu'influence sur ma destinée, et cependant il en fut ainsi, comme nous le verrons. Tout s'enchaine sur notre pauvre planête, d'une maniére si bizarre, que souvent le sort non seulement d'un homme, mais des nations entières, semble suspendu à un cheveu.

Dès ce moment, le Lithuanien et moi, nous nous liâmes d'amitié. La garde devant être changée le lendemain, il ne voulut pas me laisser sans société pour les jours suivans; il me fit faire connaissance dans la prison même, d'un certain officier forestier et qui plus est poëte, qui depuis quelques années déjà était en but à un procès sans issue, grâce aux intrigues du commandant de la forteresse. Le forestier, un Kourlandais, témoin oculaire d'innombrables scènes très curieuses de la prison, pâle comme ses murs

mais à l'âme ardente, me conduisit dans sa chambre; là, ayant décousu la paillasse qui garnissait son lit, il y chercha longtemps quelque chose avec un air de mystère; il retira enfin de ces archives de paille, un rouleau de papier attaché d'un ruban noir, le baisa comme une relique, le déploya et me le remit entre les mains. Que ne donnerais-je pour avoir en ma possession à l'heure qu'il est, ce manuscrit inappréciable. Tout ce que l'imagination la plus vive, la pensée la plus profonde, le sentiment le plus élevé peuvent confier au papier, se trouvait là, tracé de la main des exilés, sous forme de chansons, de ballades, de stances ou de fragments de drames. J'en lus le plus que je pus et le manuscrit fut glissé de nouveau dans le gros sac de toile comme dans un cercueil, pour y attendre le jour de sa résurrection.

Le même soir, on donnait un souper splendide à l'infirmerie. Un soldat de notre choix, un Polonais, était de faction devant le corps-de-garde à la porte de la prison, et un autre, également à nous, dans le corridor. Le Lithuanien, le Kourlandais et moi, vêtus de grosse bure, nous portâmes des

toasts. Le silence règnait tout autour de la forteresse, seulement de moment en moment le cri „écoute“ des factionnaires ou le bruit des chaînes qui parvenait à nos oreilles quand quelques prisonniers se retournaient en dormant troublaient seuls notre causerie nocturne. Nous parlions de tout, mais naturellement chacun s'épanchait sur ce qui lui pesait le plus lourdement sur le coeur. Nous avions déjà bu à la santé de la petite (Canalia); arrivés au dessert, je jetai un regard sur les uniformes moscovites de mes compagnons et leur racontai cette histoire:

„Une horde de Tartares attaquait avec fureur un monticule fortifié, défendu avec courage par une poignée de Polonais, mais qui n'auraient pu longtemps tenir tête à cette masse effrénée. Les assiégés entonnaient déjà en choeur: Celui qui implorera le secours de Dieu, etc. Un prélat, entouré de son clergé, de femmes et de guerriers, bénit aux pieds d'un calvaire, élevé sur le sommet du monticule, ses frères fidèles à Dieu, et les sons graves de la cloche retentissant dans les airs, accompagnent les chants pieux. Moment solennel et décisif: l'hymne est exaucé, un miracle

s'opère. Voyez, hommes de peu de foi: Le Kan des Tartares, comme frappé de la foudre, au lieu de les conduire en avant arrête ses troupes. Il fléchit les genoux, les yeux fixés sur le point où s'accomplissait le saint sacrifice, il écoute, et une mélodie, une douce harmonie, une musique céleste, remuent soudainement son âme et la réveillent. Il lui semble que ces chants, ne lui sont pas inconnus, ces cloches, il les a entendues jadis près de son berceau; il lui semble que là où sa pensée vient de se reposer est sa patrie et les cendres de ses aïeux inconnus qu'il allait profaner. Chose surprenante, il se rappelle ces mêmes lieux et ce même monticule; il se rappelle le jour terrible où, à la faveur d'un tumulte effrayant, et au milieu des flammes qui embrasait son village, il fut enlevé à sa mère qui poussait des cris de détresse; les mots: parents, famille, patrie, vibrent dans son âme, bercés par des échos lointains. Vaincu par mille souvenirs confus, il arrache le croissant des mains de son porte-étendard effrayé, et vomissant des malédictions terribles, il le brise sur les crânes des Tartares."

La légende était déjà achevée, que les

compagnons du festin l'écoutaient encore. Muette pour l'oreille, elle retentissait dans leur coeur: ils étouffèrent un profond soupir. L'heure des patrouilles, minuit sonna, il fallut se séparer.

Le troisième et dernier jour de mon séjour à Brésc, le Kourlandais me donna quelques lettres de recommandation pour la route et trois très jolies strophes en langue russe pour adieu. Cependant il pensait qu'à l'issue de son procès, il serait aussi envoyé dans le Caucase et que peut être nous nous y rencontrerions.

IV.

Aperçu philologique sur la langue russe.

Avant de poursuivre mon récit, qu'il me soit permis de faire quelques remarques philologiques sur la langue russe, à propos de mon officier lithuanien, si bien collé à sa bien-aimée, et de beaucoup d'autres qui ont corrompu leur propre langue et n'ont pu apprendre une langue étrangère, ou de ceux encore, ce qui pis est, qui ont renié la leur, et se sont approprié une langue étrangère.

Mr. Cyprien Robert, dans sa brochure: Deux panslavismes, appelle la langue russe: langue de commandement; moi je l'appellerai toujours: du barbare-chantant. Comment? dira plus d'un admirateur enthousiaste des beautés de cette langue. Oui, je le soutiens, et en voici quelques preuves. Faisons la comparaison de la langue russe avec la langue française, puisque nous écrivons ici en français.

Le trésor, par exemple, dans la langue latine Thesaurus, semble parler de l'or. Quelle est l'étymologie de ce même mot chez les Russes? Elle est curieuse, on peut en juger.

Yvan le terrible, ayant ordonné le massacre de tous les patriotes de Nowogrod, confisqua tous leurs biens et fit transporter au trésor public appelé Kazna, du verbe kaznit' (supplicier) tout le numéraire en leur possession. Le trésor Kazna, le caissier Kaznatchey, ces mots subsistent encore aujourd'hui, même dans le langage officiel, et dénotent parfaitement l'esprit de spoliation moscovite.

L'esclavage et le despotisme ont certes influé beaucoup sur la formation de la langue

russe, mais sans entrer dans l'analyse de ces causes, donnons encore quelques échantillons de son état actuel:

Plaisanter quelqu'un, rire de quelqu'un; en russe schutit' **Nad** kime, smiéiatsa **Nad** kime: Ce **Nad** veut dire sur, dessus; et le russe ne plaisante, ne rit de quelqu'un que s'il a le dessus.

Le docteur, le médecin, est appelé chez les russes Wratch, du verbe Wrat' (mentir). On a gratifié de ce mot tous les savants, venus pour répandre les lumières dans ce pays, et jusqu'à présent le peuple russe se défie en général des sciences. Il appelle plaisamment un savant un physique, c'est-à-dire: un ignorant.

Sûr, certain, dans la langue russe Wiérny; **sûrement, certainement,** Wiérno; **la foi,** Wiéra. Pour les Russes, tout est sûr et certain, qui s'appuie sur la foi aveugle etc.

Voyons à présent les proverbes. Rien ne caractérise mieux un peuple que ces petites phrases concises que l'on appelle la sagesse des nations.

Salut au succès (Poklone uspiéhou!) Qui veut comprendre dans toute son acception ce proverbe, au lieu d'assister au

carnaval de Venise, doit aller le passer à Moscou.

Moscou est en fête c'est le carnaval. Une Course échevelée, le bonheur du pays va avoir lieu. Une foule nombreuse attend avec impatience l'heure fixée pour le départ. — Elle sonne enfin. Le cocher, penché en avant, les rênes tendues, va donner le signal par un cri aigu et prolongé. Les chevaux dressent l'oreille: attentifs à ce signal, ils semblent le saisir dans chaque bruit, dans chaque son qui passe dans l'air; leurs jarrets frémissent, leurs corps tressaillent; ils bondissent, ils ont disparu!

Il faut voir s'élancer dans la lice, deux paires de traîneaux emportés chacun par trois ardents coursiers des steppes, attelés en aigle, et faisant résonner les grelots de leurs colliers. La neige glacée se brise sous leurs sabots, les fouets des cochers sifflent dans l'air, les deux attelages s'atteignent, se dépassent tour-à-tour: une coupe en or sera la récompense de celui qui le premier arrivera au but.

Des milliers de spectateurs font retentir un hourra formidable. L'issue de la lutte est jusqu'à présent incertaine, mais le hasard

en décidera-t-il enfin? car voici le cheval d'un des traîneaux qui tombe.

Salut au succès! Salut au succès! crie tout-à-coup la foule.

Mais le cocher ne se décourage pas pour ces acclamations adressées à son antagoniste, il tire le couteau qu'il porte à sa ceinture et, prompt comme l'éclair, coupe les harnais du cadavre tombé, le laisse sur la neige, et avec les deux chevaux qui lui restent, il atteint et dépasse son adversaire.

Il touche presque au but. Un hourra retentit de nouveau dans les airs.

A cette acclamation, le cocher donne des preuves multipliées de son adresse, mais le malheur veut que le même accident lui arrive de nouveau, son second cheval glisse, se casse la jambe et tombe sur la route.

L'intrépide cocher lève les yeux vers le ciel, fait le signe de la croix, mais ne perd pas sa présence d'esprit, et cette fois encore il saute du traîneau avec la même dextérité, se débarrasse de son cheval comme il a fait du premier, et, avec le seul qui lui reste, il arrive au but. Son compagnon, qui le suit de près avec ses trois chevaux

qui n'ont éprouvé aucun accident, s'arrête au même instant derrière lui.

Le premier cocher a atteint le but, il est vrai, mais son dernier cheval tremble convulsivement, écume et tombe raide mort, épuisé par la course.

Salut au succès! Salut au succès! crie-t-on de nouveau de tous les côtés.

Maintenant, Messieurs les étrangers, passés maîtres en fait de course, Messieurs les Anglais, par exemple, veuillez nous dire, s'il vous plaît, lequel des deux cochers pensez-vous à droit à la coupe d'or?

Sans aucun doute, vous proclamerez tous d'une voix unanime que c'est celui qui en dépit de la fortune a fait preuve de cette merveilleuse adresse et d'une présence d'esprit surprenante.

Détrompez-vous. Vous ne connaissez ni la langue ni le caractère russes. L'énergie, le talent, la force, le courage, s'ils ne sont pas accompagnés du bonheur n'ont aucune valeur pour eux. Je l'ai remarqué très souvent, mais on le sait, il n'y a pas de règle sans exception.

On a donc accordé le prix au cocher des trois chevaux vivants. Voilà un fait ac-

compli selon un proverbe plus instructif dans cette circonstance que toutes les théories philologiques.

Il y a là aussi un avertissement pour la langue polonaise. Gardons-la bien du contact du Moscovitisme, si le voisinage des étrangers a pu lui ôter beaucoup de sa pureté, que ne faut-il pas craindre de la jonction? Oh! est-ce que l'amour de la gloire nationale et l'honnêteté de notre langue doivent périr sous le joug?

Les deux grands exemples que nous donnent les Grecs et les Romains, ne nous permettent pas de désespérer. Ces deux nations, les plus célèbres dans le monde, sont effacées de la carte d'Europe, et cependant leurs noms, dans l'ordre politique et moral, sont les premiers parmi tous.

En vérité, dans le naufrage de notre indépendance séculaire, nous ne trouverons peut-être de salut que sur cette nacelle qui s'appelle notre langue. Aimons-la donc comme le sang sacré d'une mère. Cette langue doit nous être aussi chère que devait être cher aux premiers chrétiens le sang versé pour le Christ par les martyrs. Ce sang était recueilli et déposé dans la

tombe avec la victime, portant cette inscription pro Christo. Ceux qui cultivent et perfectionnent notre langue, ont le même mérite, et leurs oeuvres écrites dans ce but, devraient être ensevelies avec eux, pro patria.

V.

Un convoi moscovite.

De la prison, on me conduisit sous escorte en compagnie de nouvelles recrues, au bureau des Invalides.

De Bresc, jusqu'au fond de la Russie l'escorte destinée à la conduite des prisonniers ne fut plus composée de cosaques, mais d'invalides armés de carabines, là nous attendîmes des ordres, mais quelle fut ma surprise, lorsque, tout-à-coup, je vis apporter des barres de fer munies d'anneaux, destinées comme je le supposais à enfermer les mains. Chacune de ces barres était terminée aux deux extrémités par un cadenas, empêchant les anneaux de glisser et de tomber à terre.

A cette vue je devins stupéfait. Jamais je n'avais eu l'idée de quelque chose de

semblable. Je pensais d'abord que cet instrument de supplice apporté à grand bruit n'avait pour but que de nous en imposer et nous intimider. Mon Dieu, nous n'étions plus devant une commission d'enquête, mais entre les mains du pouvoir exécutif. Serait-il donc vrai, me disais-je, serions-nous donc obligés de supporter encore de pareilles tortures. Et d'indignation, mon sang se figea dans mes veines.

Il me revint alors à la mémoire que le Courlandais avait raconté que le commandant de la forteresse son geolier, dans la crainte d'évasion dans les forêts de la Wolhynie se permettait contrairement aux réglements, divers abus à l'égard des malheureux déportés de passage.

Ils vont donc nous charger de fers, me dis-je? Déjà les soldats ôtent les cadenas, les anneaux glissent sur la barre de fer rouillée, tout se prépare en un mot pour l'horrible opération.

Enfin apparaît une sorte de sécretaire porteur d'une liste nominative; chacun à l'appel de son nom est remis aux soldats et enchainé à la barre. Il n'y a pas à douter, mon tour viendra. Il arrive mais

ne voulant pas entendre parler de chaines, je me défendis comme je pus en me promenant à grands pas dans le bureau.

— Qu'est-ce que c'est que ce rebelle? s'écrie le sécretaire.

— Je ne veux pas être attaché à la barre, répondis-je.

— Tu iras, tu iras, dit-il d'une voix traînante et avec ironie.

— Pour toi, je ne suis pas tu, mais vous. Je suis gentilhomme, fils d'un général. N'aie pas la hardiesse de me tutoyer, entends-tu?

Il écarquilla les yeux et répondit qu'il n'avait pas de document constatant ma noblesse . . . . et ajouta t'il d'une voix enrouée par l'ivresse, et clignant de l'oeil et avec un regard significatif „si vous le possédez vous même?"

Pour un pareil homme et en pareille circonstance, le meilleur document était une impériale jaune, je mis la main sous ma capote avec l'intention d'arracher un bouton de ma veste, lorsque, tout-à-coup, entre le commandant des invalides, et derrière lui, qui? Mon brave Lithuanien, mon ange tutélaire que je n'espérais plus rencontrer,

bien que, au changement de garde, il m'ait dit au revoir, mais, sans y ajouter aucune de ces paroles sympathiques, que des amis échangent en se séparant pour longtemps. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Il me recommanda à la bienveillance du commandant, et lorsque ce dernier fut sorti, le Lithuanien me reconduisit et ordonna au sous-officier devant escorter le convoi, d'avoir pour moi tous les soins que comportaient ma jeunesse.

Le sous-officier, raide comme un piquet répondit: j'obéirai, et alors, libre de fers, je continuai ma route.

VI.

Souvenirs de Wolhynie.

Le simple bon sens me commandait de chercher à me concilier les bonnes grâces de nos conducteurs. Tous les jours, quand on arrivait à une station principale, le sous-officier, en rendant le convoi à un autre, faisait en même temps son rapport sur la conduite de ses hommes. Il m'importait donc à moi comme aux autres prisonniers, d'obtenir la meilleure recommandation pos-

sible. Aussi n'épargnais-je pas au besoin les florins aux sousofficiers. Ce n'est que par ce moyen qu'il m'était possible d'élargir mes liens, ne fût-ce que de quelques pouces. Toutefois je résolus cependant de ne pas y aller si largement et de ménager les boutons de ma veste.

Je remarquai que, sous certains rapports, les cosaques étaient assez humains pour les prisonniers, tandis que les invalides étaient pour eux sans pitié. Mais en revanche, les cosaques faisaient sévèrement leur devoir, tandis que les invalides remplissaient le eur en gens corrompus par 25 années passées au service du Czar. Cette observation me fit éprouver une certaine satisfaction.

Les ennemis qui m'entouraient, une fois connus un peu, cessèrent d'être aussi terribles. A l'oppression j'opposai la prudence et le réserve. Ce n'était plus la peur mais le simple raisonnement qui me servait de guide dans ma conduite à leur égard, et dès lors je m'en trouvai mieux.

Un seule chose m'affligeait profondément et rien ne pouvait appaiser la douleur que me faisait éprouver le triste spectacle de

mes compatriotes, rivés à la chaine et trainés sur la grande route comme un troupeau de bétail. Ils étaient plusieurs enchainés à une même barre, quelquefois couverts de boue, d'autrefois une poussière épaisse leur dessèchait la gorge et se collait sur leurs visages couverts de sueur. L'un d'eux avait-il besoin de s'arrêter, tout le convoi naturellement devait faire de même; un autre voulait-il se baisser, il entraînait les autres avec lui. Leurs pauvres mains portaient des traces sanglantes occasionnés par le frottement des fers.

On ne les détachait pour la nuit qu'arrivés à la station où ils devaient séjourner 24 heures. Alors un officier en donnait l'ordre, mais en route ils se couchaient pêle mêle, les uns sur les autres, les bras tendus vers la barre, s'ils n'avaient pas de quoi se cotiser entre eux, pour acheter à leurs gardiens une nuit tranquille. A la moindre résistance, on fustigeait les recrues. Très souvent, pris de colère à la vue de ce procédé barbare, je reprochais avec violence leur conduite aux soldats. Mêlez-vous de ce qui vous regarde, me répondait-on. Et en effet, ne pouvant rien pour ces malheu-

reux je n'aurais pas que me nuire à moi-même en me suscitant de vaines querelles. (L'opresseur n'aime pas que l'on se défende soi-même, et encore moins que l'on prenne la défense des autres). J'étais pourtant appelé quelquefois à rendre quelques petits services aux prisonniers; j'écrivais de temps en temps aux propriétaires des châteaux situés sur la route, afin d'obtenir pour le convoi des vivres que l'on ne refusait jamais, mais dont les soldats s'adjugeaient la meilleur part.

A la première halte au de là de Brésc, les autorités n'étaient plus les mêmes; j'aurais été certainement renfermé, comme mes autres compagnons d'infortune, si je n'avais eu en ma possession la lettre du Kourlandais adressée au capitaine. Il me fit appeler, m'offrit du thé à la russe, et, tout en buvant lui-même, nous causâmes de choses insignifiantes. Quelques instants après il me fit voir une petite boîte de mathématiques qu'il avait acheté, à ce qu'il me dit, d'un marchand ambulant, et me pria de lui expliquer, si cela se pouvait, l'usage de ces instruments. Il écouta avec beaucoup d'attention et parut satisfait des explications que je lui donnai; et s'étonna

avec une naiveté adorable que le gouvernement confondit des hommes aussi instruits avec le rebut de la société. En définitive, il me permit de passer la nuit à l'auberge, où il envoya cependant avec moi un soldat pour me servir à ce pue je suppose.

Au moment de me congédier il me donna un petit paquet de thé en m'affirment qu'il était excellent et qu'il provenait d'un des plus fertiles gouvernements de Russie, de Pékin même[1]).

Quoi qu'il en soit, malgré une certaine affluence de monde que je trouvai à l'auberge, ce ne fut pas sans un certain plaisir qu'après avoir subi le régime des prisons, je me trouvai au milieu des paysans, des femmes, des enfants, voire même des animaux. L'hôtesse était gaie et avenante. Tout respirait un air de famille.

Toujours voyageant de la même manière, nous arrivâmes à Kowel. Je n'avais pour cette ville qu'un petit mot d'écrit pour le secrétaire du maréchal de la noblesse. On nous mena au corps de garde qui se trouve

1) Qu'on y prenne garde, ces paroles, qui n'étaient alors dans la bouche de l'officier russe que l'effet d'une grossière ignorance, pourraient devenir un jour une réalité géographique.

sur la place. Un petite groupe de juifs nous regardait avec curiosité, comme s'ils cherchaient parmi nous des enfants d'Israël, je jetai ma lettre à une juive et la priai de la porter au plus vite au bureau du maréchal. La charmante enfant s'en empara aussitôt et partit comme un trait; on me renferma; en attendant, jusqu'à nouvel ordre.

Je remarquai que dans le cachot, en marchant, quelque chose pétillait sous nos pieds; c'était de la vermine.

Heureusement, une demie heure ne s'était pas encore écoulée, quand le commandant entra et me dit que sur la demande qui lui était adressée, à lui capitaine et commandant, il daignait, dans sa mansuétude, me permettre de me rendre chez le sécretaire du maréchal, et même d'y passer la journée du lendemain, à la condition toutefois de revenir à la nuit au corps-de-garde, et de coucher dans la chambre du sergent-major.

Ma joie fut grande.

Je saluai profondément les épaulettes du capitaine et commandant, et ne me le laissant pas répéter deux fois, je courus présenter mes respects à mon estimable com-

patriote. Il m'attendait sous le péristyle. Mes parents ne m'auraient pas mieux accueilli, ni entouré de plus de prévenances; aussi ma reconnaissance lui est-elle acquise pour toujours, et ce doux souvenir restera à jamais gravé dans mon coeur.

Assis sur un canapé, à côté de la maîtresse de la maison, enveloppé dans la capote de bure dont le gouvernement dans sa sollicitude avait bien voulu me vêtir, semblable à un ours de Sibérie je devais faire là une bien singulière figure; mais nous eûmes bientôt fait connaissance, elle émue de mon infortune et moi reconnaissant de sa sympathie et de celle de son mari.

C'était un dimanche.

Dans la soirée ils leur arriva des visites. Parmi les personnes qui s'y trouvaient alors, je me rappelle encore deux Anglaises, M^elles^. de Lassy, le curé et deux gentilshommes campagnards.

J'étais tout à la conversation des hommes ce qui ne m'empêcha pas de m'apercevoir de l'absence des dames, qui s'étaient retirées dans une chambre voisine pour y travailler. Pendant toute la soirée les aiguilles coururent sous leurs doigts agiles.

Enfin elles nous rejoignirent et m'offrirent une très jolie blouse en mérinos, improvisée par leurs gracieuses mains.

Bravo! s'écrièrent les hommes.

Dans ce moment on dressait précisément la table pour le souper; je dûs penser à ma toilette. Je me rendis à l'antichambre, et là avec l'aide de mon soldat, je changeai le détestable carrick contre ma charmante blouse; je la serrai avec une ceinture en maroquin, et ainsi métamorphosé, je m'assis à table au milieu des dignes Wolhyniennes. Il est si facile a un malheureux d'oublier son infortune au milieu des Polonaises. Pour un instant bien court, mon pauvre cœur fut soulagé d'un poids immense. Je remerciai encore une fois ces dames de leur présent, que je reçu avec la même joie et la même gratitude que J. J. Rousseau reçut de la comtesse de l'Epinay, certain jupon de flanelle pour s'en faire une camisole. Le lendemain, je leur fils la lecture du Conrad, de Micskiéwicz, dans le Wallenrod.

A l'endroit où Conrad foule aux pieds avec mépris son manteau de grand-prêtre, des larmes brillèrent sous la paupière des

dames; moi, je pensais involontairement à mon manteau gris.

Mais hélas! l'heure de la séparation venait de sonner. Je quittai Kowel avec regret, et alors mieux que jamais, je me rappelai ces paroles du poëte:

„Monde étrange, où rien ne peut durer!
„A peine s'est-on vu, qu'il faut se séparer."
Et quelquefois pour toujours!

VII.

Suite du précédent.

J. J. Rousseau, dans ses Confessions, fruit de vingt annés de travail a esquissé en traits des plus simples, le développement complet de la vie de l'homme. Lamartine a publié ses Confidences. L'un et l'autre ont encouru le blâme de leurs contemporains. Je n'ai aucunement la prétention d'intervenir dans la question et décider s'il était permis à un philosophe illustre et à un grand poëte de consigner dans leurs propres biographies les détails intimes de leur existence, mais que n'aurais-je pas donné, s'il m'eût été loisible, ne fût-ce qu'a partir de 1846, époque où commence mon récit, de noter, jour

par jour, tout ce dont j'ai été témoin oculaire, et tout ce que j'ai entendu, pensé et senti; ce petit journal aurait pu me servir aujourd'hui de matériaux pour établir des faits mais ayant vécu sous un gouvernement où même parler en rêve est considéré comme un crime, je ne puis aujourd'hui, pour mon récit que fouiller dans les cendres refroidies du passé.

Dans ce moment, par exemple, une foule de souvenirs divers, en partie effacés par le temps, se pressent dans ma tête. Des figures, des évènemens, des squelettes couronnés d'épines sollicitent ma mémoire, mais tout se brouille et malgré mes efforts disparait bientôt dans le vague. Ce ne sont donc que des esquisses tracées à la hâte des faits qui se sont fortement gravés dans mon âme, que j'apporte ici timidement, heureux si le lecteur veut bien leur accorder sa sympathie.

Pour celui qui s'avance de Brésc vers le midi, par Kowel à Luck, la Wolhynie, en tant que pays, présente un assez triste panorama. Lorsqu'on a traversé la rivière du Bug, un changement soudain frappe les regards du voyageur. Les maisons de poste,

construites avec goût, ont déjà disparu. En deça du Bug, des hôtels ou plutôt des palais, des usines, des villages bâtis en pierre, des kiosques, des jardins anglais, des allées que l'on rencontre le long des routes, serpentant comme des rubans blancs au milieu de vertes prairies et de bois magnifiques. Au de là rien de semblable. Plus de mouvement ni de bruit annonçant et l'industrie et le commerce, mais l'ancienne hospitalité polonaise et l'honnêteté du cœur y règnent toujours. Moi-même dans l'infortune j'en ai fait plus d'une fois l'experience. En Pologne, il ne faut que poser la main sur le cœur pour s'assurer qu'il bat, et ses pulsations sont vives.

Nous arrivâmes à Luck.

J'entrai en ville très tranquillement en voiture, ayant obtenu en route de louer un véhicule, les ampoules qui m'étaient survenues aux pieds m'empêchant de marcher. Tout-à-coup, et comme s'il tombait des nues, paraît un Yunkier, un apostat polonais, qui, comme un échappé de petites maisons, crie à tue tête aux passants, en me désignant du doigt: Si j'étais le Czar, moi, au lieu de les faire voiturer, je les ferais pendre. Les

passants, professeurs et élèves au collet rouge, sortant à midi de l'école d'arrondissement me firent un salut sympathique, et un tout petit jeune homme, à la mine espiègle, dit en s'adressant à l'agresseur: Dieu n'a pas donné de cornes au cochon; de crainte que le cochon ne décoche des coups de boutoir aux hommes, ajouta un autre; et tous les assistants de rire.

Après cette scène dans la rue, on nous conduisit devant la maison du commandant où l'on nous rangea en bataille. Nous ouvrîmes nos sacs, le sécretaire en fit, selon l'usage adopté dans les stations, la plus rigoureuse inspection à l'effet de constater si quelque prisonnier, par perte, échange ou dégradation de quelque objet, n'a pas causé de préjudice au trésor.

Je n'avais aucune recommandation pour Luck, mais comme le jour même j'avais donné au sous-officier pour me concilier son intérêt un demi rouble entier, il dit au capitaine que par la permission des chefs, j'étais, partout sur la route, logé en ville, sans jamais abuser en rien, de la confiance que l'on me témoignait et que même sachant lire l'écriture, je me rendais utile en faisant

l'appel des autres prisonniers. En outre; dit-il, le bruit courait à Brèsc que j'étais fils d'un général.

Après avoir rendu un rapport aussi favorable, il revint vers moi et m'appela devant le capitaine. Chez les Russes, le rang porte respect au rang; cela est la base de l'organisation sociale du pays. Comme à la station précédente, le commandant m'avait accordé un peu de liberté, celui-ci respecta la volonté de son collègue, pour que dans un cas donné, on respectât aussi la sienne; il daigna donc me permettre d'occuper la chambre des ouvriers militaires. J'y fus par conséquent conduit, et mes collègues furent logés dans les ruines du château de Luck, dont les murs servaient de soutien à la prison qu'on y avait recemment construtie.

La nouvelle de mon séjour à Luck, se répandit bientôt dans la ville; la jeunesse du lieu s'empressa de me faire visite, on m'apporta du tabac turc (contrebande juive), des cigares de Riga, etc., et, ce qui était essentiel on me tint au courant des nouvelles de la localité, en me donnant tous les renseignements dont je pouvais avoir besoin.

Dans cette ocasion, le fâcheux Yunkier au lieu de me nuire dans l'esprit public, me servit au contraire énormément. On m'apporta aussi la carte du Caucase; ce pays me parut être une cage au milieu des forteresses russes qui l'entourent presque de tous les côtés. On me disait que plus j'approcherais de Kiéw, moins je rencontrerais de sympathie; que peut-être, à Kiéw même, je verrais encore quelques dames patriotes, mais que plus loin, je n'entendrais plus que ce mot: le malheureux, sortir de la bouche des paysannes, ou de celles de quelques enfants, sortis à la hâte de leur chaumières pour courir après moi, afin de me faire présent de pâtisserie domestique et se sauver ensuite.

Triste perspective! On va donc s'éloigner de moi comme d'un pestiféré. Ma capote de bure est donc destinée à me séparer du reste des humains.

Dans la soirée, Mr. X... vint me voir et me causa une surprise des plus agréables. Il m'apporta une lettre de ma mère qui m'attendrit jusqu'aux larmes. Elle me faisait espérer que par suite des démarches faites auprès du lieutenant du royaume; je

lui serais bientôt rendu, elle m'encourageait à ne pas me laisser abattre, me recommandait à la Providence, en un mot, c'était une mère qui écrivait à son fils.

Je sortis sur le balcon; le ciel était couvert d'un manteau noir. Au loin des lumières miroitaient aux fenêtres de quelques petits manoirs disséminés çà et là sur des terrains d'une certaine élévation; et les murs fantastiques du vieux château, témoin d'anciens exploits, se dessinaient gravement dans le sombre de la nuit. Tout était silencieux, quelques faibles accords de piano arrivaient seuls à mon oreille, comme pour me rappeler le foyer domestique, et les espérances de ma mère que j'étais loin du reste de partager.

Sous certains rapports et malgré sa sollicitude, sa lettre même m'affligea, elle fit entrer dans mon ceur l'incertitude et l'hésitation; situation quelquefois pénible dans les graves moments de la vie. Si me disais-je, je me berce de l'illusion, d'être délivré bientôt des serres russes; si j'abandonne ma détermination, le temps m'échappera, on m'entraînera plus au fond dans la Russie, et à la première station venue, mon pied

peut glisser, car ne suis-je pas sur une mer de glace, on me chargera de chaînes qu'on ne me retirera qu'aux frontières asiatiques ou dans quelque lazaret, et je n'aurai plus qu'à dire: le Polonais n'aura jamais d'esprit qu'après coup, car alors il sera trop tard.

N'y crois pas! me cria la voix du pressentiment, et, au retour dans ma chambre, cette voix m'accompagna sur le lit que m'avaient préparé les femmes des militaires.

Le lendemain matin, j'allai en ville seul, sans aucune assistance et sans demander la permission de personne. J'achetai chez des juifs une casquette bourgeoise et quelques autres petits objets dont j'avais besoin; je fis graisser mes bottes pour les amollir, afin de garantir mes chevilles contre le frottement; je fis laver mon linge, et le troisième jour, ayant encore loué un véhicule pour ne pas me fatiguer en route, je me rendis au château rejoindre le convoi prêt à partir. Il s'était grossi de plusieurs soldats passant librement dans un autre régiment. J'y remarquai le gendarme bleu, ainsi que le Yunkier, mon persécuteur.

En me promenant dans la vaste cour du château, ma pensée se reportait vers le

passé. Luck, cette ville si pauvre, si nue, si abandonnée aujourd'hui, qu'elle devait être brillante et animée pendant l'entrevue solennelle de Sigismond et de Witold, traversée en tous sens par les équipages splendides, au milieu du hennissement des coursiers et du bruit des armes. Ces murs, où jadis retentissait une brillante musique, aujourd'hui sommeillant sous les mousses séculaires, rappelaient à l'imagination les nonces chamarrés d'or et les guerriers, et parmi ceux-ci il me semblait voir la grande figure de Witold, méditant sur les destinées de la Lithuanie.

Rien ne saurait autant affliger la vue en Pologne que les ruines des châteaux abandonnés et des temples qui s'écroulent. Ce que le temps n'avait pu détruire est déchiré par les dents de fer de l'ennemi.

Je me rappelle que le gouvernement russe proposa à un de mes parents, fermier général des biens de l'Etat, nommés Bodzanty, de démolir le majestueux et pittoresque château dont la fondation remontait à l'évêque Bodzanty, y dominant du rocher sur lequel il est bâti, toute la contrée. Les matériaux provenant de la démolition de-

vaient être le prix du destructeur. Mon parent refusa de tremper dans ce sacrilège et de se couvrir de la ridicule renommée du trop fameux Erostrate.

Notre ennemi ne peut pas souffrir qu'une mère polonaise raconte, sur les ruines respectées par les siècles, les hauts faits des héros, à son fils qui commence à penser. Le barbare hait les légendes et les traditions pleines de poésie chez une nation de rois et de prêtres, et l'amour que notre peuple porte à tous les monuments anciens.

Les princesses enchantées, se montrant à minuit, au sommet des tours, certains jours de fête, ce frôlement des armures, ce bruit des armes sortant de dessous terre, ce galop des chevaux, ces cloches qui sonnent encore quoique noyées dans les lacs, toutes ces vérités du peuple, ses espérances et ses attentes sont pour le tyran les fantômes et les vampires qui troublent son sommeil.

Il tremble qu'une pierre détachée du bastion du terrible château ne vienne lui écraser la tête.

VIII.

Arrive ce qui pourra.

Dans la petite ville de Mlynow, dernière étape de Luk à Dubno, sur la place même, il y avait fête à l'auberge tenue par un juif. On y célébrait l'anniversaire de ma naissance.

Dans la première pièce, assez vaste, les soldats un peu gris et les vêtements imprégnés de goudron, comme c'est l'usage en Russie parmi le peuple, dansaient la Kozak, au son de deux ou trois instruments discordants et des sifflets des danseurs.

Dans une chambre contigüe, le gendarme bleu, le Yunkier, notre connaissance, mais dans ce moment bien apprivoisé et humble serviteur, moi et mon ange gardien l'invalide, nous étions devant une table occupés à jouer au lansquenet.

Ma pensé cependant était ailleurs, et, quoique penché sur les cartes, je jetais de temps en temps un coup d'oeil à la dérobée sur la pendule qui semblait ne pas avancer au gré de mon impatience. Je me laissais gagner au jeu tantôt par l'un, tantôt par l'autre; l'un emportait un sac à tabac, l'autre

une pipe d'écume de mer, etc.; tout cela pour complaire à mes estimables convives, c'était le jour de ma fête!

Sur une table placée dans un coin de de ce salon de compagnie improvisé, une juive prévenante verse du thé mêlé de beaucoup de rhum dans trois verres, et du thé pur dans une quatrième verre doré et beaucoup plus grand que les autres.

Nous buvions encore et il était déjà minuit passé. Quand les soldats, en état d'ivresse, quittèrent l'auberge, le jeu continuait et la bonne juive nous présenta de nouveau du thé.

L'amphytrion regarde pour la dernière fois la pendule, se lève et commande du rhum pour le coup de l'étrier.

— A la santé des camarades! et ayant vidé d'un trait tout le contenu de mon verre, ce qui me fit venir le feu aux yeux, je le présentai à la ronde.

Puis, chacun s'étendit sur un tapis grossier, mais il n'y avait plus de place pour l'invalide, le Yunkier le renvoya dans la première chambre, ensuite les lumières s'éteignirent, le silence règna partout. Le premier sommeil est toujours le plus dur,

et la vapeur des liqueurs étant montée aux cerveaux, mes compagnons s'endormirent bientôt tous du sommeil héroïque de Bacchus, sauf un qui veillait et écoutait; c'est bien, dit-il, ils dorment profondément.

Assez de dissimulation avec vous, êtres immondes. Puissiez-vous vous réveiller dans la vallée de Josaphat!

Je me levai donc, je regardai encore une fois ces êtres abrutis par l'ivresse étendus sur la terre, et il me semblait que Satan en riait dans l'enfer. Puis je revêtis doucement les effets que j'avais apportés dans mon sac, je laissai à ma place ma capote grise, et ainsi préparé à l'excursion nocturne préméditée depuis longtemps, j'ouvre sans bruit la fenêtre essayée d'avance, et me lance au petit bonheur dans le monde du Bon Dieu. Arrive ce qui pourra, me dis-je.

Je suis enfin libre. Mais où aller? Retourner en arrière, non, tout le monde me connaît le long de la route; en avant donc et à la grâce de Dieu. Marchons vers Dubno où notre convoi arrivera dans la soirée du lendemain, mais cette fois sans moi.

Je sortis sans accident de la petite ville

de Mlynow, je dépassai une masure où reposait un convoi, et bientôt je me trouvai au milieu de marais boueux que je traversai aussi; l'essentiel était d'avancer.

La nuit était fraîche et brumeuse, j'aperçus cependant devant moi une allée, je m'y engageai, je dépassai le manoir des seigneurs de Mlynow et tombai dans les champs; là je perdis mon chemin et m'égarai complètement, — il n'y avait pas un moment à perdre.

Que faire? Je revins sur mes pas, je cherchai, et ce n'est que tout près du manoir que je trouvai, au bout d'une allée, une grande route plantée de deux côtés de jeunes tilleuls.

Je poursuivis alors ma course, les bornes des werstes semblaient ne pouvoir suffire à mes pas.

Mais, tout-à-coup, j'entends les grelots d'un cheval du côté de Dubno; c'est un voyageur qui par malheur se dirige de mon côté. Soudain une idée me frappe, s'il prend fantaisie à ce voyageur de s'arrêter à l'auberge d'où je m'échappe, cela peut avoir des conséquences fâcheuses. J'aban-

donnai donc la grande route et me cachai dans un ravin.

Une heure après, nouvelle alarme, j'entends de nouveau retentir des pas de chevaux se dirigeant de mon côté, mais cette fois sans grelots; ce n'est donc pas la poste, mais quelque chose de pire peut-être; je m'arrête, j'écoute, ne serait-ce pas une poursuite, aurait-on découvert ma fuite, mais non, on va lentement, je cherche cependant à la hâte un point d'observation, je m'y blottis derrière un buisson et regardai si les bonnets ronds des invalides ne se montrent pas à l'horizon. Je ne vois se dessinant dans l'ombre que la silhouette d'un cocher, coiffé d'un chapeau.

Je l'abordai et lui proposai de me prendre avec lui moyennant rétribution. Il accepta, mon offre et je montai dans sa voiture. Bientôt Morphée couvrit mon automédon de ses ailes, et il s'endormit d'un profond sommeil. Comme il était d'un grand intérêt de mettre entre mes adversaires et moi une certaine distance je m'emparai des rênes et fis prendre aux pauvres rossinantes un temps de galop auquel les pauvres bêtes n'étaient guère habitués.

Bacchus et Morphée m'étaient évidemment propices et grâce à leur assistance j'arrivai avant le jour près de Dubno. Je réveillai mon cocher, je lui remis les guides, le payai, et sautai à bas de sa voiture. Les choses changent d'aspect. Dubno est le dernier point méridional de la Wolhynie, et de là les étapes sont échelonnées vers l'est, rien que vers l'est; et mon intention n'était nullement de prendre cette direction. Chaque pas que l'on fait en avant dans le pays vous fait ressentir plus vivement vos souffrances. Certes l'Orient est beau, bien beau, surtout en peinture; les idylles de Delille ou de Gessner aussi sont très belles sur le papier; mais malgré cela, je ne me souciais guère dans ma position de faire connaissance avec les Philons et les Palmyres moscovites. Je me dirigeai donc vers l'ouest et suivis la route conduisant à Radziwillow, dernière ville située sur la frontière aride et boisée de la Gallicie.

Le jour commençait à poindre, les coqs chantaient, les cheminées fumaient et quelques bonnes vieilles femmes commençaient à se montrer au-dehors.

Maintenant, que l'on devait avoir perdu mes traces, car j'avais pris la précaution d'effacer même jusqu'à l'empreinte de mes premiers pas dans la boue, et persuadé que désormais l'on me poursuivrait en vain, je me décidai, afin de mener à bon fin mon évasion, à voyager à cheval, car aller à pied, surtout avec ma tête rasée, pouvait éveiller des soupçons; en voiture, on risquait de la voir s'embourber ou se briser dans les fondrières.

En attendant toutefois que je trouve à louer des chevaux je continuai pédestrement ma route.

Je traversai aussi rapidement que le permettait la nature du terrain, les champs, les bruyères, les ruisseaux, les villages qui se trouvaient devant moi. Enfin, harassé de fatigue, je me hasardai dans l'un d'eux à entrer dans une auberge pour y prendre quelque nourriture et un peu de repos, deux choses dont j'avais grand besoin. Les personnes que j'y rencontrai, me regardèrent et non sans raison avec une certaine méfiance, car mon costume moitié civil moitié militaire n'était pas fait pour inspirer grande confiance. Cependant aucune d'elles ne

m'adressa une seule question. Si pareille chose se fut passée en Russie, l'appât de quelques roubles adjugé en pareil cas par le gouvernement aidant, le pauvre voyageur faute de passeport eut bientôt été garroté et livré à l'autorité. Heureusement il en fut ici tout autrement. La cabaretière elle-même, m'ayant vendu à la hâte du pain et du fromage, me congédia en m'accompagnant de ces bonnes paroles: Allez, Monsieur, que Dieu vous conduise.

Ces paroles m'allèrent au coeur et me prouvèrent que je n'étais pas encore hors de danger; je redoublai donc d'énergie et marchai sans trève ni merci; j'avais encore sept grands milles à parcourir avant d'atteindre Radziwillow, et je désirai vivement passer la frontière avant que le commandant de Dubno, informé de mon évasion, ne lançat dans toutes les directions ses limiers à ma poursuite.

Mais les pluies d'automne avait détrempé le terrain et rendu le chemin impraticable; je me trouvai dans les steppes de la Wolhynie comme un pauvre oiseau pourchassé, au moindre bruit équivoque, je m'enfonçai dans le premier fourré que je rencontrais.

C'est ainsi que je traversai les bois, les landes, ne demandant mon chemin qu'à de braves paysannes occupées à récolter des champignons, sûr d'avance que si elles ne me venaient pas en aide, du moins elles ne me trahiraient pas.

D'ailleurs, si jeune encore, je pensais que pas une mère, en se rapelant ses enfants, ne resterait indifférente à ma propre infortune.

Je ne me trompais pas. Le froid et la faim m'ayant conduit dans un cabaret de la forêt, j'y trouvai la cabaretière seule. A ma salutation: que Jésus soit loué, elle me répondit en ruthénien: à présent et toujours; et, après avoir jeté sur moi un coup d'oeil scrutateur, elle me présenta une chaise près de la cheminée où elle alluma un grand feu, qu'elle aviva au souffle puissant de sa forte poitrine de Wolhynienne. Ensuite elle me demanda: D'où Dieu vous amène-t-il, est-ce de loin? Cette femme à en juger par son hospitalité et sa politesse avait sans doute servi jadis dans quelque château. Je lui dis franchement que je me rendais à Radziwillow. A cette nouvelle, elle frappa dans ses mains et m'an-

nonça que son compère allait passer dans quelques instants avec les chevaux de la poste et qu'il pourrait me prendre avec lui. J'acceptai l'offre de grand coeur.

J'étais tellement fatigué que malgré mon faim, je ne pouvais pas manger. C'est à tel point que m'étant levé pour chercher un endroit où me reposer, je trébuchai comme un homme ivre. La perspicace maîtresse du logis s'en aperçut, elle m'appela et me dit en ouvrant une porte qui conduisait à un cabinet noir: Mettez-vous là, vous serez plus tranquillement et plus commodément. J'y entrai, elle me renferma et ôta la clé.

Cette action de la cabaretière me causa d'abord une certaine crainte. Cependant en proie à une sorte de fièvre, je me hissai sur un monceau de matelas et de couvertures, et sans me préoccuper de ce qui pourrait arriver je me plongeai dans un lit moelleux ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Quelques instants après, il me sembla que le lit tournait avec moi, je croyais entendre les sonnettes des chevaux revenant avec le compère, et des chuchotements à ma porte, mais dans l'état d'en-

gourdissement où j'étais, je ne pus trouver assez de force pour me lever.

Enfin la porte s'ouvrit, et paraît-il l'on me regarda, car j'entendis ces mots: le malheureux, sortir à voix basse de la bouche de la bonne aubergiste.

Ce seul fait, n'est-il pas une preuve de plus que le Russien (le Ruthénien), quoiqu'appelant un Polonais, lah, et un Russe moscovite, a plus de sympathie pour le premier, et si la Russienne me renferma dans sa chambre à coucher, elle avait un double but, premièrement celui de me faire reposer plus commodément et ensuite de me garantir contre tout danger extérieur, car elle savait que l'ennemi tournait comme un oiseau de proie autour de sa chaumière.

A ces mots: le malheureux! je sortis de ma léthargie, me levai et repris courage; partons, puisqu'il le faut! La digne femme me couvrit de sa fourrure que son compère devrait lui rapporter au retour.

A peine étions-nous sortis de l'auberge, que j'aperçus en face, un convoi de déserteurs abrité contre la pluie dans une cabane

J'échangeai un regard significatif avec le postillon, et frémis à la vue du cimetière

ambulant qui était devant moi, mais sans m'arrêter davantage, je sautai dans la voiture en même temps que le cocher. Celui-ci cria aux chevaux: de haut en bas, de bas en haut, le jeune monsieur payera à boire, et les chevaux partirent au grand trot. Je me tenais des deux mains aux brancards du téléga pour ne pas tomber. Les chevaux commençaient-ils à se ralentir, le cocher le leur rappelait en russien et non pas en russe, (on est prié de ne pas confondre,) et leur montrant son fouet, mes enfants s'oublient, mes enfants s'oublient! alors, obéissant comme au signal d'une baguette magique, il reprenaient leur course, et nous volions sur la route.

Ni dans les anciennes provinces polonaises, ni en Russie, les postillons ne portent d'uniforme. Leurs télégas ne sont pas peints, ils ne se servent même pas de cette trompette qui, ailleurs, accompagne les rêveries du voyageur. Dans ces pays, le cocher ne sort pas de l'école des postillons comme dans le royaume de Pologne. Simple comme la nature, souvent en guenilles, il ne connaît rien de tout cela, il n'a pas l'habitude des

formalités, mais en revanche, il conduit admirablement.

C'est à peine si je m'aperçus que nous approchions de Radziwillow.

Le cocher me demanda si je voulais entrer en ville ou m'arrêter dans une auberge.

A l'auberge, répondis-je.

Il s'arrêta donc, descendit de son siège je me débarrassai comme je pus de la fourrure et de la boue, et nous entrâmes ensemble à l'auberge. Là, il parla longuement et à voix basse avec les maîtres, puis lui ayant donné quelques florins il me quitta et partit.

J'ai appris depuis que ma bonne protectrice, son compère le cocher et les aubergistes des environs de Radziwillow, exerçaient tous le métier de contrebandiers.

Je tombai donc par hasard au milieu de cette population, occupée uniquement à faire entrer en fraude les marchandises de la Gallicie autrichienne. Excellent peuple, qui de tout temps, et en raison de son intérêt, a toujours été en opposition règlée avec toutes les polices. Mais à cette époque je me souciais fort peu de l'économie politique,

j'avais bien d'autres choses à penser. Enfin mon plan commençait à se réaliser en partie; je n'ignorais pas que mes ex-compagnons de voyage étaient à Dubno, et tout en ayant mis entre eux et moi une distance de sept milles et bien que sur la frontière, je n'étais pas encore en Autriche; je traversai la rivière. Si j'allais faire naufrage au port, quelle serait la joie des Russes s'ils me prenaient maintenant!

IX.

La jeune contrebandière.

Les nouveaux acteurs qui entrèrent alors en scène dans le drame de ma vie, furent un cabaretier, sa femme, sa soeur, veuve, et une jeune fille, leur enfant d'adoption, qui remplissait dans l'auberge les fonctions de servante.

Assis devant le foyer, tout en séchant mes vêtements, j'entamai la conversation avec la jeune fille, afin d'en obtenir les quelques indications dont j'avais besoin pour passer la frontière. Etrange concours de circonstances! Ne sachant nullement me trouver au milieu de contrebandiers, je pris

ce rôle pour moi-même. Je leur dis donc que je venais pour acheter quelques bagatelles à Brody, mais que ne connaissant pas les localités, je voudrais, en payant, y être conduit par quelqu'un le soir même, et ramené le lendemain avec les marchandises achetées que mon conducteur rapporterait.

Le cabaretier m'écoutait tout en riant sous cape d'un rire qui semblait dire: vous mentez. Je m'en apercevais bien, comme je m'aperçus aussi que le nez quelque peu rubicond de mon homme, trahissait en lui l'attrait des petits verres. Ce serait peut-être un moyen, pensai-je, de lui délier la langue, d'autant plus que dès mon entrée, il m'avait fait l'éloge d'un certain Kirsch-Wasser qu'il possédait.

Il faut savoir se servir à son profit des passions humaines; aussi lui dis-je de nous servir de ce Kirsch tant vanté, ce dont il ne se fit pas prier. Je lui demandai de me tenir compagnie, lui et son aimable famille, ce que l'on n'osa pas me refuser. Je donnai l'exemple et versai à plein bord à tout le monde.

Je remarquai que le sexe féminin ne

buvait pas; les femmes ne demandaient pas mieux que de pousser à la consommation, mais négativement, elles versaient à la dérobée le contenu du petit verre dans le grand et n'y touchaient pas. Le cabaretier, à ma grande satisfaction, n'était pas si sobre, il vidait son verre coup sur coup, en me promettant de me conduire en personne à Brody.

Me fiant à sa parole, je me chauffais tranquillement en attendant l'omelette que j'avais commandée. Tout-à-coup un gendarme fait irruption dans la salle. A la vue de cet hôte inattendu je pâlis, mon coeur battit violement et j'attendis dans la plus grande perplexité l'issue de cette fâcheuse rencontre, lorsque la jeune fille de l'auberge se mettant à côté de moi comme une ancienne connaissance, et tout en riant pour écarter le soupçon, me dit tout bas: „ne craignez rien, Monsieur, il vient de la frontière prendre une goutte, et va s'en aller tout de suite.“ Qu'il aille au diable, fut ma réponse. Le gendarme, sans dire un mot, s'approcha d'une armoire à lui connue, vida le contenu d'une petite gourde en fer blanc et sortit. Précieux gendarme va!

Ne désirant pas faire de nouveau une semblable rencontre, je m'apprêtai à partir et proposai au maître du logis de faire notre excursion au plus vite, mais l'affaire était devenu plus difficile. Grâce aux petits verres — il m'avait pris en telle amitié que, non-seulement il refusait de me conduire à Brody, mais encore il ne voulait pas que je sorte de chez lui. Il balbutia quelques mots comme une promesse d'être à mon service le lendemain.

Cela ne faisait pas mon affaire. Aussi, sans faire trop attention à mon hôte, je m'approchai de la porte, il me barra le passage. Je cherchai à le persuader, vaines paroles. Il avait bu outre mesure et n'va it plus sa tête à lui.

Je ne voulais à aucun prix passer la nuit dans cet endroit, pour ne pas être obligé d'errer le lendemain au jour sur la frontière, je résolus donc d'avoir raison de mon homme par la force. La forêt est à quelques pas, et, pensai-je, ce ne sont pas les femmes qui m'empêcheront de sortir. En supposant même qu'elles se mettent de la partie et que je ne sorte pas du combat sans égratignures, j'arriverai toujours à mes fins.

Dépeindre cette scène tragi-comique serait de toute impossibilité, surtout au moment où poussé à bout, brandissant une chaise dont je m'étais emparé, m'élançai au milieu de la mêlée en criant: Arrière!

Je ne sais pas comment ce combat aurait fini si un coup sonore frappé au dehors n'était venu opérer une diversion. Des chariots étaient arrêtés à la porte, mon adversaire étant allé ouvrir, j'abandonnai mon arme. Plusieurs paysans entrèrent dans la salle et se rangèrent du côté de l'aubergiste, je n'avais plus l'avantage. Heureusement pour moi au milieu du remue ménage, occasionné par les nouveaux arrivants, la jeune fille ayant, avec une rare présence d'esprit, trouvé un moment favorable, se glisse par la porte entre-ouverte; je la suis sans être aperçu, tout en oubliant mon sac et les effets qu'il contenait; elle saute par dessus une haie, je cours sur ses pas; nous ne nous arrêtâmes que dans la forêt, une fois là nous tinmes conseil.

Mon sauveur ne pouvait pas comprendre pourquoi le maître voulait me retenir, surtout après avoir reçu par le cocher qui m'avait amené, l'ordre de la reine des contre-

bandiers de me protéger. Ce n'est qu'alors que j'appris que j'avais l'honneur d'être le protégé d'une reine. Enfin la jeune fille s'offrit d'être mon guide. Nouvelle Diane elle devait sans doute connaître tous les détours, tous les buissons, même les étoiles; j'acceptai la proposition avec reconnaissance. Mais si d'un côté elle était animée de bonne volonté et des meilleures intentions et ne comptait pour rien la fatigue, d'autre part elle manquait totalement de prudence.

Elle ne prévoyait pas que les sentiers au milieu des marais, faciles à traverser en été, étaient impraticables en hiver. La nuit, par un temps affreux, elle me fit traverser des marécages où, nous embourbant continuellement, nous aurions pu périr tous deux.

Ses vêtements ruisselant d'eau étaient collés sur ses membres; j'étais au désespoir; le temps s'écoulait et je ne savais comment franchir la frontière.

A son avis, il fallait retourner à la ville et demander aide à un contrebandier plus expérimenté, et déjà, malgré les périls auxquels cette détermination nous exposait, nous nous dirigions vers la ville, lorsque,

en route, nous rencontrâmes un homme de sa connaissance qui se chargea de nous conduire, et, en effet, nous arrivâmes avec lui à la frontière. Là, il nous dit de nous arrêter, marcha en avant en éclaireur et disparut dans l'épais du bois.

Nous attendîmes longtemps, mais il ne revint pas. La jeune fille se rappela l'avoir vu se diriger en droite ligne vers la tente du gendarme de garde. Il est peut-être en visite chez lui, ajouta-t-elle, avec une visible inquiétude, mais je ne crois pas que cela soit une trahison, car j'ai sur lui une certaine influence.

Ecoute, enfant, m'écriai-je, je ne doute pas du pouvoir de tes charmes, mais sais-tu ce qui m'attend si je suis arrêté?

Ces paroles l'émurent à tel point qu'immédiatement elle partit avec moi pour retourner à la ville, afin de nous adresser à un de ses meilleurs amis.

En effet, arrivés devant une petite maison très propre, elle frappa à l'auvent de la fenêtre, quelques coups distancés.

— Où est la noce? s'écria une voix se réveillant au signal donné.

— Dans le cimetière, répondit-elle.

Cet étrange mot d'ordre échangé, on nous ouvrit, et quand on apporta de la lumière; je me trouvai en face d'un jeune homme à la mine avenante. Il me présenta une pipe et nous causâmes de l'affaire. Après avoir réfléchi, il me demanda trois roubles de guides, mais ne pouvant à cause du mauvais temps prendre les chemins de traverse, il me dit qu'il fallait remettre la partie au lendemain, et qu'une fois tous les gendarmes des stations réunis sur un même point de la ligne frontière pour déjeûner, nous pourrions alors passer hardiment à côté des routes ordinaires. Quant à l'homme que nous avions laissé dans la forêt, notre hôte pensait que, si même il nous avait dénoncé aux gendarmes, ces derniers ne pousseraient pas leurs recherches de ce côté, dans l'espoir au contraire de me surprendre à l'embuscade à mon retour avec les marchandises.

Ce raisonnement, assez plausible, du reste me tranquillisa un peu. En attendant la matinée du lendemain, ma jeune fille et sa connaissance s'entretinrent ensemble, et moi, après deux nuits passées dans l'insomnie,

je m'endormis profondément du sommeil du juste.

X.

Aventures en Gallicie.

Le temps devint beau dans la matinée, quelques petits nuages seulement, semblables à des flocons de laine, voltigeaient dans l'air, poussés vers l'occident: à la vue de ce beau soleil, mon coeur se rasséréna.

Couvert d'un vieux manteau emprunté au contrebandier, un vase à la main, accompagné de mes nouvelles connaissances et de quelques gamins réunis à la hâte, je sortis de la ville sous le prétexte de cueillir des champignons. Toute la petite troupe traversa heureusement avec moi la rue et la digue conduisant à la barrière; là, un chien poussa quelques aboiements, un gardien de la ville montra la tête, nous lui souhaitâmes le bonjour et continuâmes notre chemin.

Au bout d'une demi-heure, nous étions à la frontière. Sur un signe de notre guide nous nous arrêtâmes; il sortit tout doucement la tête du fourré pour voir si le cheval

du gendarme n'était point devant sa tente. Elle était vide. On n'entendait aucun bruit si ce n'est le frôlement des feuilles secouées par le vent d'automne; on ne voyait de l'autre côté du poteau que les arbres, leurs troncs et leurs racines.

C'était le moment. Après un court et silencieux adieu, notre suite se retira; la jeune fille et moi nous franchîmes d'un bond la frontière et nous foulions le sol autrichien.

Enfin, me voilà à l'étranger, m'écriai-je joyeusement. La jeune fille chercha à me rassurer davantage, en me disant naïvement que nous n'avions plus rien à craindre, que Brody est une ville libre où la douane et les douaniers, composés uniquement de chasseurs, sont postés à l'autre bout de la ville, du côté de la Gallicie, et dans sa joie, elle se mit à chanter sa chanson favorite.

Mais je n'avais pas le temps de l'écouter. Vite, je prends ma carte de Russie, une lettre pour Kiew qui me restait, toutes sortes de notes et de papiers, je les déchirai en petits morceaux et les dispersai au vent, afin que rien ne prouvât que j'avais eu le malheur de vivre sous le sceptre du potentat du Nord. Je résolus de ne le

jamais avouer, même dans les tortures. Je me débarrassai de tout ce qui aurait pu trahir ma condition, et ceci fait, nous continuâmes tous deux notre route.

Bientôt après avoir passé un petit bois, je vis une prairie entourée de pins élancés, et dans le lointain Brody, ville l'objet de tous mes désirs. Nous y fîmes enfin notre entrée par une rue étroite comme le sont toutes celles de cette ville. Là, c'est tout un changement de décoration. Brody, cette ville s'appelle ainsi fort judicieusement, car on n'y rencontre que de longues barbes, apanage des juifs qui y sont très nombreux. On n'y attend parler qu'un patois hébreu. Les juives, coiffées de bonnets brodés de perles, le cou garni de clinquants, ce qui leur donne par parenthèse un faux air de ressemblance avec les enseignes de joailliers, les faiseurs d'affaires crottés, jusqu'à l'échine, les boutiques, tout y annonce que la tribu d'Israël règne là sans partage. Les agens de police, en divers costumes, inconnus jusqu'alors pour moi, font de l'ordre au milieu de tout ce tapage. La troupe en uniforme blanc, se montre dans les rues. Je devins inquiet.

Pour la première fois dans un pays étranger, il me semblait que tout le monde me regardait et que quelqu'un allait me saisir au collet. La fidèle jeune fille ne m'abandonnait pas, elle était toujours à mes côtés. Nous allâmes d'abord ensemble au café, et ensuite chez les fripiers. Elle m'avertit, comme étant au courant des usages du lieu, de ne point craindre, d'entrer chez eux, qu'il n'y avait aucun danger à courir; ces revendeurs industrieux corrompent les agents, ou, au besoin, leur livrent bataille surtout lorsqu'il s'agit de la sûreté de quelqu'un de leur clientèle : pourvu par exemple que le commerce marche.

Les bons juifs m'ayant demandé si je voulais être mis à la mode de Paris ou de Vienne, m'habillèrent des pieds à la tête à la mode de Vienne que je préférais. N'ayant plus rien qui rappelât ma qualité de Russe, je me rendis plus hardiment au bazar, où je fis quelques emplettes pour ma conductrice. Ensuite nous rendîmes visite à ses amis, elle me recommanda à leur conscience et à leur bon génie, et nous nous séparâmes pour toujours.

En la regardant s'éloigner, j'éprouvai

quelque chagrin. Je me trouvais de nouveau isolé et sans amis; les contrebandiers, mes hôtes actuels, ne pouvaient pas remplacer cette simple et modeste jeune fille douée d'un si bon coeur.

Aussi ne restai-je pas longtemps parmi eux, rien du reste ne me retenait à Brody. Je pris seulement quelques renseignements nécessaires et, me mettant sous la protection du bon génie de la jeune fille et espérant que sa franche prière à mon intention serait peut-être exaucée, je résoulus de continuer mon voyage jusqu'à Léopol.

Echappé à grand peine aux baïonnettes russes, je devais à présent, poursuivi par le sort, me faire jour à travers les baïonnettes autrichiennes. Il s'agissait maintenant de traverser la Gallicie dans toute son étendue, sans attirer sur moi la vigilance de la police et ce n'était pas là une mince difficulté.

Je sortis de Brody. La douane avec sa guérite, était devant moi, à visiter les effets des voyageurs; les voitures de toutes sortes allaient et venaient: tout s'y passait du reste comme à toutes les barrières. Moi, comme le philosophe grec Bias quittant sa

patrie, je n'avais rien à faire soumettre à la visite ou à déclarer; je passai de l'autre côté la tête levée, sans regarder en arrière. J'entrai dans une vaste auberge près de la grande route, tenue par des Allemands, gente très curieuse et bavarde. Ils brûlaient d'envie d'entamer la conversation avec moi, mais je me rappelai l'hôtel de Wilna à Varsovie, source de tous mes malheurs; évitant donc les discours, je m'asseois dans la salle de billard devant une choppe du nectar allemand: la bière bavaroise, et je lus les journaux. Ayant appris ce qui se passait dans le monde, je sortis et examinai les voitures qui passaient.

J'attendis longtemps, mais enfin d'énormes charriots couverts de toile blanche roulent lentement du côté de Brody.

— Arrête, bon juif!

— Qu'est-ce?

— Vas-tu loin?

— A Lemberg. (Léopol).

Je m'en doutais; je sautai dans une des voitures vides et m'y installai comme sous une tente.

Nous avions une quinzaine de milles à faire; nous partîmes, puis plus loin nous

nous arrêtâmes pour manger et faire manger les chevaux, et ainsi de suite, enfin nous arrivâmes à Léopol sans accident. A une certaine distance de cette ville, je descendis. Je mis des gants frais, je m'époussetai et me dirigeai en me promenant vers la barrière, mais non sans éprouver quelque inquiétude. Pour entrer avec plus de sécurité dans la ville, je cherchai quelqu'un qui pût sans le savoir me servir de patron.

J'avisai précisément une dame qui, tenant par la main une petite fille, marchait devant moi. Pour satisfaire la curiosité des douaniers, je pensai que la compagnie de cette dame pourrait me servir. Je m'approchai donc d'elle, je la saluai le plus gracieusement possible et la priai de me nommer la contrée que je désignais. Elle me répondit très poliment et la conversation s'engagea. Ayant appris que j'étais de Varsovie, elle me fit quelques questions et tout en causant ainsi nous franchîmes la barrière.

La nuit commençait déjà à venir, et nous causions encore. Elle me parla du théâtre de Léopol en termes si plaisants que je ne pouvais m'empêcher de rire, tandis que j'aurais dû pleurer à la pensée de savoir où

je passerais la nuit, surtout à Léopol — point si dangereux.

J'avais le désir de me mettre sous la protection de mon inconnue, mais rien ne m'y autorisait et, au détour d'une rue, après nous être salués, nous nous dirigeâmes chacun de notre côté.

Où aller? J'étais au milieu de mes semblables et ne savais que devenir!

Entrer dans un hôtel sans équipage, sans bagages, sans papiers, il n'y fallait pas songer. Coucher à la belle étoile? Cela pouvait paraître romanesque, mais pas du goût de la patrouille.

Que faire? La nuit n'attendait pas ma conclusion, et je ne pouvais pour le moment que jeter l'anathème sur les Russes, cause première de ce que j'étais réduit au rôle du Juif errant dans ma propre patrie.

Les anathèmes d'ailleurs ne font plus d'effet. Je vais donc plus loin, je passe à côté d'une prison, j'entends le bruit des chaînes. Oh! plutôt la mort que la prison. Je fuis ce lieu et tombai sur les boulevards de la ville.

Là, j'aperçus une dame passant sous un réverbère, son voile baissé sur son chapeau.

J'avoue que sans savoir ce que je faisais, je courus après l'inconnue — mais, m'étant approché d'elle, je ne sus que lui dire. Il fallait s'expliquer cependant, et la première pensée qui me vint à l'idée fut de lui faire observer qu'il était imprudent à une dame de sortir seule à une heure si avancée de la nuit: (je ne savais pas si elle était vieille ou jeune) et que je m'estimerais heureux si elle voulait bien m'accorder l'honneur de l'accompagner. Pour toute réponse, elle me tourna le dos et pressa le pas. Je la rejoignis et parlant toujours, j'insistais sans me préoccuper de ce qu'elle pourrait penser de moi. Il fut heureux pour moi qu'elle n'appelât pas un agent de police à son aide. Mais voyant qu'elle paraissait embarrassée et parcourait pour la deuxième fois le même boulevard, comme si elle voulait se délivrer d'un importun avant de rentrer chez elle, je me reprochai ma conduite. „Pardonnez-moi, Madame, lui dis-je, et sauvez un pauvre émigré qui n'ose pas se présenter à l'hôtel pour y passer une seule nuit. Veuillez, de grâce, entrer avec moi un instant dans la première maison venue. Vous con-

serverez l'incognito du bal masqué, et l'on ne me soupçonnera pas d'être entièrement inconnu dans cette ville; c'est tout ce que j'implore de vous."

A ces paroles elle tourna vers moi son visage, cherchant à pénétrer au fond de ma pensée, et après un moment de silence, elle m'adressa avec douceur quelques bonnes paroles dénotant une personne bien élevée, et qui punissaient sévèrement mon importunité; elle me conduisit à l'hôtel, au risque de se compromettre le plus innocemment du monde, et d'être soupçonnée d'avoir accepté un rendez-vous avec un jeune homme.

Je serais heureux que cette dame inconnue voulût bien accepter cette page comme ma faible témoignage de reconnaissance que les années ne pourront jamais altérer.

Mon arrivée à l'hôtel avec cette dame fut peut-être considérée réellement comme un rendez-vous. Je pus, après son départ, passer la nuit sans être déclaré à la police, et reposer à mon aise avec mes pensées.

Le lendemain de grand matin j'abandonnai mon refuge d'une nuit; j'assistai à la revue des troupes autrichiennes, je me rendis ensuite à l'Eglise et priai. Une seule lampe

brûlait devant le tableau de la rédemption et une seule pensée occupait profondément mon coeur, celle de revoir ma famille.

Je louai une voiture et partis pour Zolkiew. Là je visitai l'église où sur les murs est peinte à la fresque et de grandeur naturelle l'épopée tout entière de nos Hetmans.

Je contemplai longtemps ces cohortes de valeureux guerriers, ces mâles visages de nos aïeux, qui semblent parler aux générations nouvelles. Rien n'est plus fait pour réveiller davantage dans l'âme d'un jeune homme le sentiment national que la vue des grandes épopées qui lui rappellent la grandeur de son pays, surtout lorsqu'elles frappent ses regards au sein d'un temple silencieux.

Ma pensée s'envola dans le passé.

„Kara Mustapha, enivré de la puissance de ses armes, rêvait sous les murs de Vienne, la plus éclatante conquête. Son camp éblouissait par le luxe de la pourpre et des richesses; les lumières de ce camp formidable éclairaient de mille feux les tentes innombrables des Musulmans qui entouraient la cité chrétienne. La musique charmait les harems des Turcs et des Tar-

tares, comptant d'avance sur la victoire et le butin.

„Au centre était Vienne, consumée par l'épidémie, bombardée et minée par les Ottomans. En vain les évêques cherchent à relever le courage des habitants éperdus. Le désespoir avait envahi les âmes; le tocsin portait l'épouvante dans les pays allemands, et il semblait que la mort les entrelaçât de ses bras.

„Le saint tabernacle fut exposé dans les églises du monde entier; les peuples implorèrent le ciel pour détourner de l'Europe ce terrible fléau. Seuls, dans leur infortune, les Viennois désespérant du Dieu de miséricorde, ne cherchaient plus de consolation que dans les augures.

„Mais tout-à-coup des cris de joie poussés des galeries de la tour de St. Etienne retentissent dans la capitale. Des lances apparaissent dans le lointain, les housards polonais, l'épouvante des Musulmans, et à leur tête le roi; Roi croyant en Dieu, aimant son prochain et confiant dans son étoile, accourent, inattendus, au secours des assiégés.

„Au nom seul du célèbre héros, la terreur et l'effroi s'emparent du camp de

Mustapha. Avant de combattre, le roi de Pologne, entouré des princes alliés, des palatins, des guerriers, qui tous à l'envie s'empressent autour de lui, se prosterne à genoux au pied de l'autel. La tête baissée, les bras croisés sur la poitrine, il prie avec ferveur, ensuite il communie et arme son fils chevalier. Le prêtre bénit les guerriers. Le cri de: Vive Jean Sobieski, parcourt les rangs, animés de l'esprit divin, et les aigles impériales s'inclinent devant eux.

„Je vis ensuite les croissants se briser contre les poitrines d'acier, la fureur des hordes culbutées, les turbans à terre, les pachas et les janissaires qui tombaient.

„Une éclipse de lune plongeait dans l'obscurité le champ de la lutte. Le ciel même semblait prendre part à cette bataille gigantesque.

„Lorsque la pâle lumière de la nuit éclaira de nouveau l'horizon, l'étendard de la mère de Dieu flottait déjà sur le camp du grand visir, et les masses musulmanes fuyaient en désordre, comme balayées par le vent.

„Tu ne serais pas debout orgueilleuse Vienne, si, il y a 150 ans, . . . me dis-je,

et je montai dans une voiture qui me mena à trois lieues de Zolkiew, au village de Ulitzko, propriété d'un de mes parents.

XI.

Suite du précédent.

Feu mon cousin, disons-le pour rendre hommage à la vérité, n'avait pas la bosse de l'intelligence fort développée, mais il n'en était pas moins un excellent gentilhomme de la bonne et vieille roche, tel que la Pologne en possède beaucoup. Pendant que j'étais encore au collège, il venait souvent dans le royaume de Pologne où je le voyais. Il portait une splendide chamara à brandebourgs, doublée de peau de mouton d'Astrakan, et un sabre au côté, au grand déplaisir des Russes qui se retournaient pour le voir passer. A Ulitzko, je le trouvai en robe de chambre et un bonnet de fantaisie sur la tête.

Tombé chez lui comme des nues, mon apparition soudaine et la nouvelle de mon évasion le troublèrent beaucoup. Il n'en voulait rien faire paraître, mais ses paroles m'en disaient assez. Il me parla d'un

mandataire, espèce de maire de la commune, envoyé par le gouvernement; que ce mandataire habitait la même maison que lui et pouvait exercer une surveillance constante et qu'il y aurait à craindre que je ne fusse découvert d'un moment à l'autre. Tout cela me fit comprendre que je ne devais pas séjourner longtemps à Ulitzko.

J'y passai cependant quelque temps; j'allais dans le village, j'écoutais ce que disait le peuple russien qui, quand il gémit, exprime par des chants sa douleur et ses peines. J'eus aussi l'occasion d'entendre la noblesse soutenir par de très faibles arguments, il est vrai, qu'elle serait plus heureuse sous le sceptre de l'empereur de toutes les Russies. Ces partisans outrés du Panslavisme, se rattrappaient dans leurs discussions à toutes les branches, comme un homme qui se noie, et tombaient d'une extravagance dans une autre.

Reposé au sein de ma famille, levé un certain jour avec l'aube, je trouvai, devant la porte, des chevaux qui m'attendaient. Ma tante me donna sa bénédiction, le petit cousin (Constantin) suspendit une croix à mon cou; on garnit ma bourse amaigrie

et je partis avec mon parent qui me conduisit à plusieurs milles dans le pays.

Je n'osais pas lui parler d'un passeport, comme d'une chose qu'il lui serait difficile de me procurer, et, reconnaissant de tout ce qu'il avait déjà fait pour moi, je me dirigeai vers Tarnow. Nos adieux furent touchants.

Plus j'avançais vers l'ouest, plus les habitants me paraissaient appartenir à une race plus belle. Des tailles sveltes et élancées, les lignes pures du visage, de grands yeux au regard expressif, des nez recourbés qui, dans ces contrées, rappellent le roi ailé des Tartres.

A Tarnow, je me rendis directement à l'hôtel. On m'apporta immédiatement un livre dont chaque page était disposée en un chiffre innombrable de colonnes que les voyageurs étaient tenus de remplir. J'y mis le nom et les qualités de mon cousin: de cette manière, je me procurai une nuit tranquille. Mais le lendemain il fallut penser à autre chose. Il était urgent de sortir des possessions autrichiennes et de me diriger vers la Prusse, et comme la

Vistule sépare la Gallicie de la Prusse, je devais m'entendre s'il était possible avec quelqu'un pour obtenir un passeport, afin de pouvoir traverser ce fleuve. J'appris que de l'autre côté de Tarnow habitait le prince Ladislas Sanguszko. Je résolus de lui présenter mes respectueux hommages et de lui demander conseil.

Je me présentai donc au palais, on me répondit que son Excellence était partie pour Léopol, appelée par des affaires; une diète provinciale, un conseil ou autre, mais que son représentant, Mr. . . . . (je tairai son nom), était là. Je lui écrivis à la hâte quelques mots où je lui exposais très brièvement, mais exactement ma position, et le priais de m'accorder un moment d'entretien. Il répondit que devant partir le soir même je pouvais l'attendre à Tarnow, dans un hôtel qu'il me désignait.

A l'heure dite, ne l'ayant pas encore trouvé à l'adresse indiquée, je l'attendis au restaurant de l'hôtel en parcourant les journaux. Bientôt il arriva, mais passa à côté de moi, sans me voir, ce qui ne m'étonna nullement, vu les journaux qui me cachaient

le visage. Je me rendis donc à son appartement.

Ici, Mr. .... et une autre personne qui se trouvait avec lui, commencèrent par me dire qu'ils étaient on ne peut plus étonnés, en appuyant sur ce mot, de me voir hanter les cafés, si réellement j'étais ce que je disais, etc. ....

— C'en est assez, Messieurs, m'écriai-je impatienté. Refusez-moi votre aide, mais respectez un homme qui est votre égal. Adieu.

Cette réception me fit beaucoup de mal. J'envisageai alors l'humanité avec mes yeux de novice, paraissant pour la première fois sur la scène du monde. Je n'y voyais que deux classes sociales: l'une les persécuteurs et l'autre solidaire dans la défense contre ces derniers, et, par conséquent, obligée de me protéger aussi. Je ne demandais pas alors si j'avais le droit d'exiger des sacrifices pour moi, sacrifices pouvant faire encourir aux pères de famille une responsabilité terrible de la part de l'ennemi.

Le lendemain matin je partis avec des marchands qui se rendaient à Oswiecim,

dernière ville sur la frontière austro-prussienne. Mais en route, la première étoile qui se montra au ciel, annonça le sabbat et notre caravane dût s'arrêter à l'auberge la plus proche. N'étant nullement disposé à assister aux prières prescrites par le Talmud, faute de voiture je continuai le lendemain ma route à pied.

Quel admirable paysage? Quel magnifique panorama se déroula devant mes yeux! C'est Kalwarya, Kalwarya qui semblable à une vierge d'une suave beauté, apparaît sur la montagne, son front de neige, pittoresquement ceint de guirlandes de bois bercés par le vent, où les vieux arbres, comme les chênes des Druides antiques, font pencher leurs branches dont le sourd bruissement semble la voix étouffée des conspirateurs.

De pieux pélerins y viennent tous les ans, par compagnies nombreuses, de tous les pays limitrophes y faire leurs dévotions.

La flûte ou le chalumeau du berger, le vagissement plaintif d'une génisse portant au cou une clochette, ravivent et varient cette merveilleuse idylle. Pourquoi visiter la Suisse, m'écriai-je, rempli d'admiration,

à la vue de Kalwarya, et m'étant assis près de la chaussée, sur le gazon jauni, comme sur un divan, je contemplai pour la première fois la beauté naturelle et artistique de cet adorable site.

Le charme mélancolique de l'automne, les feuilles qui, poussées par le vent, tombaient lentement à terre, jusqu'aux petits nuages qui couraient dans le ciel, tout dans la nature disposait à la rêverie. Les légendes et les traditions locales venaient à la mémoire. Dans le lointain écumait la Vistule, et au pied des Karpathes qui semblent de leur cîmes toucher les cieux, je vis dans mon souvenir une montagnarde couvrant de son tablier un montagnard, son compatriote, condamné au gibet, et le prenant pour époux afin de le sauver de la mort et le rendre meilleur. C'était la coutume d'autrefois, plus chrétienne peut-être que toutes les lois pénales d'aujourd'hui, où il y a si peu de place pour la rédemption et le retour au bien.

Je regrettai d'avoir traversé la Gallicie pour ainsi dire en courant; n'ayant pu lire dans ce livre vivant ce que j'aurais pu lire dans Shakespeare pendant vingt-quatre

heures, et de ne pas posséder le talent de Custine, sachant tout approfondir à première vue.

J'emportai un peu de terre comme souvenir, et j'allai en avant.

XII.

Le juif professeur de prudence.

Oswiecim, que les Allemands ont débaptisé (ils l'appellent actuellement Auchwitz), mais qui pour cela n'a pas changé de religion, est aujourd'hui en fête, on y entend le violon et la basse; serait-ce une noce par hasard?

Dieu le veuille: je verrai du moins la jeune mariée danser la Cracovienne, ou bien on m'invitera peut-être à prendre part au festin. Je doublais le pas pour arriver plus vite et je me trouvai au milieu de joyeux paysans. Ce n'était pas une noce, j'ignore encore le motif de ce gala, toujours est-il qu'à peine entré, je pris à part un garçon qui me parut assez naïf, et lui demandai où l'on pourrait acheter des cigares prussiens; je cherchais le fil d'Ariane pour arriver à quelque autre reine de contrebandiers.

Le pauvre garçonnet hésita d'abord à me répondre et finit enfin par me dire de m'adresser à la femme de l'aubergiste, sans lui dire de la part de qui je venais. L'ayant tranquillisé à ce sujet, je me présentai à elle et tâchai de faire connaissance. Cette femme ne manquait pas d'esprit et avait un certain air de distinction. Le lendemain je lui dis qu'un marchand en voyage devait m'attendre à Byrune, première ville prussienne au delà de la frontière, où il avait dû s'arrêter; j'étais donc forcé de m'y rendre ; mais que n'ayant pas eu le temps de demander un passeport à Léopol, je ne savais comment faire et me trouvai dans un grand embarras.

— Comment faire? C'est bien simple. Allez tout droit à Byrune, et voilà . . . .

— Mais . . . . balbutiai-je.

— Il est permis ici à tout le monde de pénétrer en Prusse, sans passeport jusqu'à une distance de trois milles. C'est le droit de la frontière.

— Et plus loin? demandai-je.

— Plus loin? si un gendarme vous rencontre, et ils rôdent par là, il vous fera rétrograder.

Rétrograder seulement, et pas de chaînes comme en Russie, pensai-je.

— Seriez-vous assez bonne, Madame, pour me donner un guide, car j'avoue que je ne connais ni la ville, ni la frontière.

— Un guide? très volontiers. Mais attendez donc. A quoi bon chercher un guide. Toute le sainte journée d'aujourd'hui, c'est dimanche, n'est-ce pas? C'est le jour où Isaac va chaque semaine par là pour acheter du foin.

— Va pour Isaac . . . .

— S'il n'est pas encore parti, vous pourrez aller avec lui — et elle envoya chercher Isaac.

Un juif roux et louche, Isaac, arriva bientôt.

Je me dirigeai avec lui vers la ville. C'est un tout petit bourg où on peut entendre éternuer à l'un des bouts, et répondre: Dieu vous bénisse, à l'autre; nous le traversâmes donc promptement, ainsi qu'un pont sur la Vistule, et nous nous engageâmes sur un autre. Là une sentinelle nous demanda quelque chose en allemand, Isaac lui répondit que nous allions à l'achat du foin.

Ayant franchi la frontière au moyen de ce stratagême, je n'aperçus de l'autre côté aucun soldat, pas même devant la douane prussienne.

Au comble de la joie, j'entrai avec mon juif dans une auberge, et pour déjouer sa curiosité au sujet de mon voyage en Prusse, je demandai s'il ne s'y était pas arrêté la nuit même un marchand avec un fourgon attelé de quatre chevaux blancs. Je reçus, comme de raison, une réponse négative, alors pour me débarraser de mon guide, je lui dis que je voulais attendre l'arrivée de mon marchand imaginaire et pour payer sa commission au juif et le congédier, je changeai à défaut de menue monnaie une pièce d'or.

Je commis là une grande imprudence dont j'eus bien lieu de me repentir, car au lieu de ramasser ma monnaie, j'examinai les diverses pièces qui, venant du royaume de Pologne, de Cracovie, de la Prusse et de l'Autriche, affluent dans ces parages. Le juif vit que je changeais une pièce d'or et cela lui donna une idée. Récompensé généreusement de sa peine et congédié, il resta et commença par me dire: je suis

venu avec vous, je dois m'en aller de même. Ce raisonnement n'était pas du tout de mon goût, mais lorsqu'il m'insinua que la sentinelle du pont, le laisserait peut-être passer seul, si je lui donnais de quoi le corrompre, voyant où il voulait en venir, et pour ne pas attirer sur moi l'attention des habitants, je sortis de l'auberge et voulus, pour en finir, payer encore cette rançon. Je tirai ma bourse, mais l'adroit israélite, par une forte et rapide secousse, me l'arrache des mains, et avant que j'eusse le temps de le retenir par sa longue barbe, il se sauva du côté des ponts.

Je fus volé au milieu des habitations, en plein jour; on m'enlevait ma dernière arme, l'argent, et je me trouvai tout d'un coup comme un bateau sans gouvernail sur les flots, au milieu d'étrangers, ne connaissant pas leur langue, sans argent, et n'osant pas me plaindre.

XIII.

Aventures en Silésie et en Saxe.

Il fallait cependant emporter la vie sauve. Je me mis donc en marche, mais bientôt

mes jambes refusèrent de me porter; j'avais faim, la nuit approchait, et grâce au juif, mon professeur de prudence, mes poches étaient vides.

Cependant je ne pouvais passer la nuit qu'à l'hôtel, et même pour dissimuler ma détresse, y prendre une chambre séparée; enfin faire quelqu'embarras, de cette manière on n'oserait peut-être pas me demander le maudit passeport qui me faisait tant faute. Cette résolution une fois prise, j'entrai hardiment, demandai une chambre et me fis servir un repas très modeste. La maîtresse du logis retint à chacun des voyageurs son sac de nuit, probablement afin que le lendemain au départ chacun retrouvât le sien. Mes superbes vêtements achetés chez le fripier de Brody furent ainsi en sûreté.

Après avoir mangé une soupe à la bière et un plat de pommes de terre, j'entrai dans ma chambre et me mis au lit, mais ma nuit fut loin d'être calme, j'eus la fièvre et dans mon délire il me semblait que quelqu'un me jetait des cadenas par le guichet de la porte, d'abord un, puis plusieurs, ensuite des centaines. Je sautai en bas du lit et

je me rappelle avoir parlé à l'agresseur supposé ou plutôt au vent qui entrait par l'ouverture du guichet exposé au courant d'air.

Le lendemain, nouvel embarras. Il fallait partir, et avant tout, payer; le quart d'heure de Rabelais approchait. Tout-à-coup, en me levant, j'aperçus la petite croix qui brillait sur ma poitrine. Salut, cher souvenir! Mais ce n'est pas sur une croix d'or que souffrit notre divin législateur. Rendons à César ce qui appartient à César. Ce ne fut pas sans un vif secret que je me séparai de cette petite relique, cependant ne pouvant faire autrement je la donnai à la maîtresse de l'hôtel en paiement de ce que je lui devais.

A ma sortie, je souffrais encore beaucoup de la tête, mais je continuai ma route en puisant de la force dans ma volonté. J'avais pour compagnons de voyage deux ouvriers allemands qui allaient chercher de l'ouvrage. Nous dépassâmes la ville de Nicolaï, tout en causant comme dit le proverbe polonais, comme une oie avec un cochon de lait, faute de nous comprendre. Nous rencontrâmes un voiturier; mes Allemands firent

marché avec lui, montèrent dans sa voiture et me laissèrent seul sur la route en me disant: Zum Wiedersehen, mein lieber Herr! (au plaisir de vous revoir, mon cher Monsieur.) Mais le brave homme ayant appris que j'étais Polonais et ne savais pas un mot d'allemand, me fit place à côté de lui et la conversation commença entre nous, au trot de ses chevaux.

— Vous êtes Polonais, me dit-il en patois.

— Polonais, et encore de la plus pure race, mon ami.

Notre voiturier était un brave homme de Silésien, ce que l'on appelle un Wasser-Polak. Il ne causait qu'avec moi; je primais donc mes Allemands qui, par un retour des choses d'ici-bas, assistaient dans ce moment à notre conversation comme à un sermon polonais.

— Vous êtes Polonais, continua le voiturier, et vous voyagez ainsi avec des Allemands. Avez-vous vu, à Nicolaï, ce comte polonais qui a eu des affaires avec les Russes?

— Quel comte?

— Comment vous ne savez pas? Mais nous avons chez nous un comte qui s'est

établi ici par suite de désagréments avec les Russes. Il porte une grande barbe, et quand il rencontre des jeunes filles sortant de l'église, il leur fait chanter des cantiques, et donne toujours zwei, drei, et même fünf Silbergroschen à celles qui ont la plus belle voix.

Ma curiosité était vivement excitée et désirant en connaître plus long, je questionnais mon paysan, mais ce fut tout ce que je pus tirer de lui à ce sujet, sauf que l'inconnu prenait ses repas chez le bourgmestre de la ville.

Dans l'espoir de trouver aide et protection auprès de ce seigneur polonais, j'avais hâte de me présenter à lui, et sans chercher à en savoir davantage, je pris congé de mon homme en lui disant: Dieu vous recompense! et aux Allemands: Zum Wiedersehen! et repris le chemin de Nicolaï. Le voiturier m'offrit, en guise d'adieu, du fromage. Pour faire un repas, il ne me manquait que du pain.

Qui peut être ce gentilhomme — amateur de cantiques et qui a son couvert à la table du bourgmestre. L'idée de Runge me vint à la mémoire. L'Allemand Runge,

le réformateur, qui, escorté de soldats parcourait alors la Silésie avec une mission religieuse. Le comte en question, pensai-je, vient peut-être ici lui faire adroitement de l'opposition, et par cela même, au gouvernement, en encourageant les jeunes filles à rester fidèles à la religion de leurs pères. C'est un patriote qui comprend que notre nationalité menacée n'est autre chose que notre propre langue, notre religion, nos moeurs, nos coutumes, qu'il faut conserver à tout prix.

Ces réflexions faites, je m'avançai avec plus de courage vers Nicolaï, et, arrivé devant la maison du bourgmestre, j'attendis que quelqu'un en sortît. Une demoiselle en tablier se montra.

— Bonjour, Mademoiselle.

— Bonjour, Monsieur.

— Le comte polonais est-il chez lui?

— Mr. Wenzyk? *) Il est parti pour pour Cracovie, mais son ami est ici.

— Ne pourriez-vous pas, Mademoiselle, m'indiquer son domicile?

---

*) Auteur de l'ouvrage: *Description de l'Egypte.*

— C'est où est mort Madame Fouks, fabricante de savons.

— Et où est située cette maison?

— Demandez au fils Fouks, il vous le dira.

— Et ce fils Fouks?

— En face de la mairie, sur la place, au milieu.

— Fouks, ou la mairie au milieu?

— Fouks, s'il vous plaît, Monsieur.

En suivant cet itinéraire, un peu embrouillé, je trouvai enfin le domicile de Wenzyk. Je montai au premier étage et me trouvai dans un salon. Je frappai, je toussai, personne ne vint.

J'ai pour habitude de juger les gens d'après leur manière d'être intérieure. Ayant aperçu des tableaux représentant des scènes polonaises et sur la table quelques livres de choix, je me sentis moins inquiet. Enfin un domestique apparut, il me parla d'abord en allemand, mais voyant à ma réponse que je ne comprenais pas bien ce qu'il disait, il passa sans transition de l'allemand au polonais.

— A présent c'est différent: je vous prie de m'annoncer, lui dis-je.

— Est-ce à Monsieur N. . . .

— Oui.

Monsieur N. . . . me fit entrer dans son cabinet; notre conversation ne fut pas longue, de sa part peu de mots mais beaucoup de faits. Il appartient à cette classe d'hommes qui savent deviner l'infortune de leurs frères et sympathiser avec eux. Il me donna un passeport, chose à laquelle je ne m'attendais nullement, partagea avec moi le contenu de son portefeuille, et comme je n'avais pas de carte d'Allemagne, il coupa et me donna le milieu d'une très belle carte d'Europe en me disant: On a coupé la Pologne, coupons à notre tour, la Prusse. Je le remerciai de ses bontés et pris congé de lui. Enfin j'étais sauvé!

Arrivé à Oppeln, je montai pour la première fois en chemin de fer. Un coup de sifflet donne le signal du départ, la locomotive frémissante s'ébranle et le train file à toute vapeur. Les villages, les bois, les prairies disparaissent à nos yeux, emportés que nous sommes par ce coursier de fer vomissant la flamme et la fumée.

XIV.

Suite du précédent.

Breslau! crie le conducteur, je descendis et parcourus les rues de cette capitale de la Silésie, je m'arrêtai devant la statue de Frédéric, représenté sur un cheval de bronze, et contemplai avec étonnement ce monument élevé par la nation à son conquérant. L'image de Nicolas me poursuivant continuellement, je le comparais à Frédéric. Frédéric n'était certes pas un grand homme dans toute l'acception du mot; il avait son côté faible, mais ce monarque fut préoccupé du bonheur de son peuple, comprenant sa puissance dans la puissance morale de la nation, comme la France, et sa grandeur dans la grandeur de ses vertus personnelles, tandis que Nicolas pour la seule satisfaction de son orgueil aurait fait massacrer la moitié de ses sujets, et teint sa pourpre dans le sang des martyrs.

A Breslau, je m'affiliai à la société démocratique allemande, société qui, en 1846, rendit de si nombreux services à nos compatriotes, en facilitant l'évasion d'émigrés cracoviens renfermés dans les forteresses

prussiennes de Neisse et de Kossel. Le président de la Société, le Reichsgraf von Reichenbach, me donna l'hospitalité chez lui à sa campagne, où plus d'une fois des Polonais furent soustraits par douzaines aux recherches de la police. J'occupai précisément la chambre que le protestant Runge habitait avant moi. Les Allemands tournaient ses doctrines en dérision, et m'apprirent qu'il était allé faire de la propagande même à Varsovie, dans les salons de Paskiewitch, mais il fut, sans plus de façons, reconduit à la frontière prussienne, sous l'escorte des gendarmes.

Le président Reichenbach rêvait, dit-on, la délivrance des deux Silésie, autrichienne et prussienne, et leur réunion sous sa présidence.

C'était un homme de science et d'une grande érudition et en outre grand orateur. Dégoûté de la politique, il s'est retiré en Amérique. Tout son parti, qui sous le nom des amis de la lumière, florissait et avait une assez grande influence dans la Silésie, et dans les provinces rhénanes, fut après les événements de 1848, dispersé par le gouvernement prussien. Cette société

semblait être favorable à la Pologne, néanmoins je remarquai une certaine aigreur dans les paroles de quelques-uns de ses membres, toutes les fois qu'il était question de la cause polonaise.

Madame de Reichenbach, douée des plus excellentes qualités, joignait à une bienveillance extrême, une simplicité des plus charmantes.

Jamais non plus je n'oublierai Madame B... réunissant dans un singulier mélange, à l'âme ardente de Pascal, les principes d'un athée. Les merveilleux élans du coeur, — la lutte et une existence douloureuse! C'était une fleur éclairée d'un rayon de soleil à son déclin. Une jeune femme et une ruine.

Il est tout aussi difficile d'être athée, dans toute l'acception du mot, que d'être cosmopolite.

En traversant la Saxe, je visitai un couvent dont la pittoresque situation me frappa; j'y rencontrai par hasard un jésuite polonais. La vénérable tête grise de ce vieillard me sera toujours présente à la mémoire.

Apprenant que j'étais un émigrée:

— Révolutionnaires! bons à rien! Vous

oubliez Dieu et perdez la Pologne. C'est avec ces paroles, qu'il m'accueillit.

Ensuite il me conduisit au réfectoire pour déjeûner et me plaça à côté du supérieur.

Je sens encore les larmes brûlantes dont cet excellent homme mouilla mon front au moment des adieux, et les paroles de bénédiction qu'il m'adressa résonnent encore à mes oreilles. Cher et bon vieillard tu n'es plus probablement hélas de ce monde!

J'arrivai à Leipzig, vrai bazar du monde entier, précisément à l'époque de cette célèbre foire dont la principale marchandise est les livres. Ici un Grec, en fustanelle blanche, cause avec un Turc en turban; là, un Polonais avec un Russe; un peu plus loin, un Français avec un Anglais; on croirait que l'idée sublime de la fraternisation des peuples est enfin réalisée; mais rêve que tout cela. L'argent seul les rapproche aujourd'hui, demain ils seront ennemis et se déchireront.

Je visitai le champ de bataille de 1813 et le lieu où périt Poniatowski, cette idole de l'armée polonaise. Une partie du délicieux jardin du conseiller Gerhard est baignée

par l'Elster; à l'endroit où l'intrépide guerrier trouva la mort, une main pieuse a élevé un monument composée d'une pierre carrée de modeste dimension, portant d'un côté une inscription latine et de l'autre celle-ci en langue polonaise: „Ici, en traversant l'Elster, Joseph, prince Poniatowski, général en chef de l'armée polonaise, maréchal de France qui couvrait alors la retraite de la grande armée française, et quittait le dernier le champ de bataille, a été frappé mortellement de trois coups de feu, et rendit à Dieu le 19 octobre 1813 à l'âge de 52 ans une vie vouée à l'honneur et à la patrie. Un soldat polonais a consacré à la mémoire de son compatriote et de son chef ce modeste souvenir, arrosé de ses larmes.“ Au milieu du jardin se trouve un mausolée qui renferma pendant plus d'une année les dépouilles mortelles du héros; plus tard elles furent transportées à Cracovie et déposées dans les tombeaux des rois de Pologne, à la cathédrale.

Je fis à Leipzig, la connaissance de Monsieur S. . . ., et l'année 1847 s'écoula pour nous au milieu des rochers alpestres des luxuriants Apennins, des lacs ondoyants,

des ruines des châteaux, appartenant jadis aux barons féodaux; au milieu des beaux pays des cyprès où règne un éternel printemps.

Mais ce sont là des choses déjà rebattues, — ma muse se refuse à les chanter, elle invite plutôt les signoras et les signorinas du beau ciel d'Italie à venir passer quelques années dans la Russie orientale. Là (aux frais bien entendu de Sa Majesté l'Empereur et Roi de Pologne, car autrement n'y va pas qui veut ou du moins ne voit que ce que l'on veut bien lui laisser voir) nous irons visiter les pauvres tribus disséminées de l'autre côté du Wolga et de l'Ural.

Ce pays a bien aussi sa poésie. Le ciel y est transparent et son azur éblouissant. Des dromadaires, des antilopes, des troupeaux innombrables de moutons bondissent dans les steppes, des faisans au plumage doré, les tentes des Kirghises nomades, des nouvelles colonies donnent à ce pays une originalité toute pittoresque. Un de ces steppes dont l'oeil ne peut embrasser l'étendue est couvert d'absinthe sauvage. Des reptiles, des petits aspics, des scorpions,

des araignées vénéneuses y rampent et y glissent en quantité innombrable. Et bien malgré toute cette horreur il fait rêver. Comme l'océan il donne l'idée de l'immensité et de l'infini.

Chemin faisant, nous nous arrêterons à Cracovie, nous y ferons nos adieux à cet antique berceau de notre race. Il semble que les guerriers s'agitent dans la crypte des monarques sur le mont de Wawel. L'heure de la résurrection va-t-elle sonner. La cloche des Sigismonds va-t-elle par un sourd tintement sonner l'alarme. On dirait que le dragon traditionnel s'apprête à pousser des mugissements terribles.

Ne perdons pas un instant.

Nous irons ensuite passer une année entière dans la citadelle de Varsovie, et ensuite nous nous dirigerons vers l'Orient dans une Kibitka, hélas! aux frais du gouvernement.

XV.

La révolution de 1848 à Cracovie et dans la duché de Posen.

> La servitude que les rois appellent la paix, est une paix qui produit la guerre, car les vrais maux sortent des faux biens.

En 1848, Cracovie fut splendidement illuminé. — Les prisonniers d'Etat du Spielberg, de Kufstein, de Monkacs et autres cachots autrichiens, rendus à la liberté en vertu de l'amnistie générale qui avait été octroyée, retournent dans leurs foyers. Les trains de chemin de fer amènent des réfugiés de France, d'Algérie, d'Angleterre, de tout l'univers en un mot. La cocarde nationale ornée de l'aigle blanc se montre sur les chapeaux. „La Pologne n'est pas morte", retentit dans la bouche du peuple dansant sur la place, les hommes en bottes aux talons ferrés, et les jeunes filles pieds nus.

Le gouvernement provisoire et la garde nationale s'organisent à l'improviste. Le commandement de cette garde, formée des citoyens possédant un capital matériel ou

intellectuel et d'un détachement des étudiants de l'université, est confié au comte Mosynski, déporté autrefois en Sibérie. C'était en vérité un beau spectacle que celui de cette force organisée, connaissant par intuition le maniement des armes, composée de chevau-légers dont les escadrons, aux sombres regards, coiffés de casques en cuivre jaune, parcouraient les rues en tous sens, et à côté d'eux, une autre force non organisée, une levée en masse, composée de la jeunesse du pays, dévouée et prête à se sacrifier, dont les yeux brillaient d'une sainte animation, et dont les fronts semblaient porter comme gravées, ces paroles d'une chanson populaire: Ne sommes-nous pas les gars Cracoviens? exprimant le sentiment national que rien n'a pu étouffer.

Le gouvernement autrichien semblait être disposé, vu la force des choses, à octroyer une constitution, mais la jeunesse ne s'y fiant pas, continua de s'armer comme elle pût. On fabriquait clandestinement des faux, on faisait provision d'armes à feu. Des anciens militaires arrivant de France, apprennent au peuple le maniement des armes et les masses compactes d'ouvriers de tous

les corps d'état, comme s'ils étaient commandés par un nouveau Kilinski défilaient par la ville, les rangs serrés, le drapeau en tête. En attendant, les Allemands se fortifiaient dans le château de Wawel, tandis que les insurgés n'avaient pour remparts que des barricades.

Cependant les choses se passaient avec ordre. Les patrouilles polonaises se rencontraient avec les patrouilles autrichiennes; elles se prévenaient mutuellement d'avance du mot d'ordre pour éviter dans les rencontres nocturnes des malentendus intempestifs et des collisions fâcheuses.

Les juifs de Cracovie même, et je dois le dire à leur louange, donnaient des preuves de patriotisme. Le faubourg de Casimir, quartier habité par les Israélites, avait aussi son détachement de garde nationale, commandé par des officiers choisis parmi leurs coreligionnaires. Ils occupaient militairement les postes et se montraient très sévères sur la consigne.

Dans le but de connaître les intentions du gouvernement, on envoya à Vienne une députation composée de quelques nobles pris dans le comité, d'un paysan et d'un

rabbin. La députation revint avec la promesse de Sa Majesté apostolique de faire tout ce qu'elle jugerait le plus conforme aux intérêts de la Pologne.

Alors les nuages gros de tempêtes, couvrirent le ciel de la capitale des Jagellons. Le mouvement révolutionnaire grondait et l'on pouvait s'attendre à le voir éclater d'un jour à l'autre.

Les tristes évènements dont Cracovie fut le théâtre en 1848 sont connus de tout le monde.

Malheureuse ville! Toi jadis si grande! Sous le régime si libéral de la République polonaise, tes habitants arrivèrent à une prospérité célèbre en Europe. Leurs vaisseaux parcouraient les mers, et leur voix était écoutée dans les conseils des villes anséatiques. Cité polonaise! la première d'entre toutes nos cités, dans tes murs se produisirent bien des faits dont la civilisation de l'Europe ressentit l'heureuse influence. Dans ta basilique se consommèrent les fiançailles de la Pologne avec la Lithuanie; du sein de ton académie les lumières se répandirent sur le nord. Tu saluas Tarnowski qui sauva la Pologne

des Valaques, et Sobieski qui sauva l'Europe des Turcs. Pouvait-il prévoir alors qu'il prêtait la main à une puissance qui consommerait plus tard la ruine de sa patrie, et qu'un jour une sentinelle autrichienne garderait son tombeau. Sur ta place publique, les tributaires de la République fléchissaient le genou devant le trône des rois polonais. Tu élevas à tes héros des mausolées indestructibles et dans ce sentiment du culte rendu au passé, tu t'es renfermé comme une relique de notre nationalité.

Aujourd'hui le silence s'appesantit sur cette ville autrefois célèbre. Du haut de tes tours les siècles qui dans leur course éternelle contemplaient jadis ta grandeur, ne voient plus aujourd'hui que ta ruine. Coeur de la nation, tu es lié à sa vie. Tu florissais quand elle florissait, — elle tomba et tu tombas avec elle!

Je quittai Cracovie en armes pour me rendre dans le duché de Posen, afin d'entrer à l'école polonaise d'état-major que l'on venait d'y établir.

Pendant le voyage, je rencontrai une compagnie d'infanterie prussienne qui venait d'arriver par le chemin de fer à la frontière

de Cracovie, et à Breslau j'allai voir le Comité démocratique allemand. On m'apprit que l'on avait envoyé des cuirassiers dans le duché avec ordre de faire partout des perquisitions, de saisir toutes les armes qu'ils trouveraient, et notamment les faux que l'on fabriquait alors dans presque tous les villages du duché de Posen. Les clochers devaient être aussi gardés par les soldats, pour empêcher les rassemblements de se former à l'appel des cloches. Ainsi renseigné, le comité me donna un mot à écrit pour Skalbmierytz, village situé sur la frontière du royaume de Pologne.

J'attachai à mon chapeau une cocarde mi-partie polonaise, mi-partie allemande, je pris la poste et après avoir atteint et dépassé les cuirassiers blancs, j'arrivai à destination.

Là j'appris à l'auberge, située sur la route qu'il ne restait plus dans le village que les vieillards, les femmes et les enfants, Tous les hommes en état de porter les armes étaient partis dans la nuit, le propriétaire ou son fermier en tête. On supposait qu'ils étaient allés rejoindre la petite armée insurrectionnelle de Mieroslawski.

Il ne me restait qu'à battre en retraite.

Ne me fiant cependant que bien juste au récit de l'aubergiste, je résolus de pousser une reconnaissance dans le village afin de juger par moi-même de l'état des choses. Malheureusement le postillon était déjà reparti sans même réclamer un pourboire. L'aubergiste lui aussi avait disparu depuis quelques instants sans que je m'en aperçusse. Je remarquai seulement les sourires ironiques que les douaniers prussiens me jetaient en passant. N'y attachant pas grande importance, je me dirigeais vers le village, lorsque tout-à-coup je me trouvai en face d'un groupe nombreux de juifs, parmi lesquels était mon cabaretier. Je n'augurai rien de bon de ce rassemblement, et en effet, dès qu'ils m'eurent aperçu, ils se mirent à vociférer, et lorsque je voulus retourner en arrière, ils me poursuivirent. *)

Je me trouvai sans armes dans une position désespérée, exposé à périr, sans pouvoir me défendre, non pas de la mort d'un

*) Les juifs, au commencement de l'insurrection, commettaient beaucoup de méfaits dans le duché de Posen. Autant ceux de Cracovie se montraient sympathiques à la cause polonaise, autant les juifs du duché de Posen lui étaient hostiles. Ils attaquèrent

soldat, mais sous le couteau de misérables forcénés, et trouver pour tombeau un tas de fumier dans l'étable de quelque fermier à cheptel; voilà le sort qui se présentait à moi.

J'embrassai d'un regard la contrée. Rien que la plaine. Un seul petit bois se trouvait à quelques centaines de pas devant moi; j'y courus. Les juifs s'arrêtèrent devant les poteaux frontières (que j'aperçus en tremblant) indicateurs du territoire russe. Leurs clameurs attirèrent l'attention des gardes et les cosaques à cheval se mirent à fouiller le terrain.

Il était impossible de se cacher longtemps dans ce bois percé à jour, et la situation était très nette; d'un côté la mort, de l'autre l'esclavage pire que la mort, il est vrai, mais qui pouvait aussi n'être que momentané. Je m'arrêtai à ce dernier parti.

J'avalai tous les papiers que j'avais sur moi et qui me représentant comme un émis-

---

même les diligences dans l'intention de massacrer les émigrés qui revenaient de l'étranger. Ils renouvelèrent plusieurs fois des tentatives de ce genre, et ne les abandonnèrent que châtiés sévèrement par les insurgés.

saire cherchant à pénétrer en Russie auraient pu me compromettre.

Je m'avançai alors à la rencontre du surveillant en chef qui venait de se montrer à la barrière et lui déclarai que j'étais sujet russe et que me trouvant à l'étranger pendant ces temps de troubles, je désirais, bien que sans passeport, rentrer dans mon pays.

Le surveillant dépêcha aussitôt un cosaqne avec un rapport au gouverneur de Kalisch et m'annonça que dès ce moment je devais jusqu'à nouvel ordre me regarder comme son prisonnier. Je compris alors avec douleur que tout espoir de servir la cause sacrée de la patrie était perdu pour moi.

Kalisch n'est éloigné de cet endroit que de quelques verstes. Deux heures ne s'étaient pas écoulées, qu'un officier délégué par le gouverneur, arrivait et m'emmenait avec lui.

Je séjournai trois jours à Kalisch. Le quatrième un ordre du lieutenant du royaume enjoignit de me transférer à Varsovie. Un gendarme donc et un cosaque, mes compagnons inséparables de cette époque, montèrent avec moi dans un bryschka, et

dans l'espace d'un jour, le postillon, ayant accompagné pour la dernière fois ma rêverie de sa mélancolique fanfare, arrêta ses chevaux devant les grilles de la prison d'état, dans les murs de la citadelle où commence la deuxième et sombre phase de ma vie sur la terre d'oppression

XVI.

CITADELLE.

PRISON D'ÉTAT RUSSE A VARSOVIE.

A présent ma parole est dans l'amertume.
Livre de Job. XXII. 2.

Tableau intérieur et extérieur de la prison.

La porte s'ouvrit. Je me trouvai au milieu d'un bâtiment carré, élevé d'un seul étage, dont la cour était séparée en deux compartiments par une palissade en bois. La première cour et les bâtiments qui l'entouraient étaient remplis de soldats de service dans la prison. On me fit ensuite entrer dans une des chambres voûtées situées au rez-de-chaussée. Un capitaine de gendarmerie, surnommé par les prisonniers Morok, du nom d'un saltimbanque fameux dans un roman bien connu d'Eugène Sue, arriva bientôt, et les premières paroles que

j'entendis prononcer dans la citadelle, furent celles-ci: „Déshabillez-vous entièrement.“ Ne pouvant faire autrement, j'obéis et me présentai comme un autre Adam. On s'empara de mes effets et l'on me soumit à une visite rigoureuse, corporelle même et des plus minutieuses. On me rendit ensuite mon linge, ma chaussure et quelques effets que l'on avait pris soin de découdre et d'examiner. On retint le reste, c'est-à-dire chapeau, bretelles, cravate, ainsi que quelques bagatelles de poche, plus mes bijoux et mon l'argent.

Puis Morok dit brusquement aux gendarmes:

Numéro 44.

Tel devait être mon nom désormais, je n'étais plus homme, je devins un chiffre. Puis il ajouta au moment où l'on m'emmenait: Surtout ne pas grimper sur la fenêtre et ne pas barbouiller les murs.

— Mais avec quoi, demandai-je, je n'ai rien pour cela?

— Oh! oh! oh! fut sa réponse.

Sur un signal donné, une porte s'ouvrit dans la clôture en bois, et je vis de l'autre côté de cette porte, un sergent en faction

et un soldat tenant une clé à la main. J'entrai dans le corps principal de l'édifice.

Le plus grand silence y règnait, car là chacun est absorbé dans ses pensées, et vous y marchez malgré vous sur la pointe des pieds dans le crainte de réveiller les ombres de ces martyrs vivants. La terreur vous saisit à l'entrée de ces lieux. Des deux côtés, ce ne sont que sombres corridors, dans chacun une rangée de portes numérotées, munies de verroux, et ornées d'un guichet à fermeture en fer.

Ce sont là les catacombes du grand tombeau élevé pour les penseurs.

Le No. 44 ouvrit sa gueule pour me recevoir et la referma sur moi. Ma séparation d'avec le monde commençait! Je ne saurais exprimer ce qui se passa alors en moi.

Il y a quelque temps, je visitais le Niagara, et dans un wagon, j'entendis un Américain raconter aux voyageurs dont je faisais partie, que, lorsqu'un Indien poussé par la tempête sur cette merveilleuse cascade, se voit dans ses eaux, il se couche tranquillement au fond de sa nacelle, cache sa tête sous une couverture et se laisse

aller au gré des vent, car il sait que rien désormais ne peut le sauver.

Je fis mon entrée dans ma cellule avec la même résignation; je me dis froidement que celui qui s'engage dans ces récifs n'en revient plus, je fermai les yeux moi aussi et j'attendis les épreuves qu'il plairait à la providence de m'envoyer.

L'autorité tutélaire prévoyant sans doute que je ne devais pas avoir faim ce jour là, se montra peu hospitalitière dès le début, et ne me donna rien à manger.

Mais en revanche, le soir venu, et m'étant endormi, le bruit des verroux me réveilla en sursaut: ma porte s'ouvrit, la garde, composé de quelques soldats, resta à l'extérieur sous le commandement d'un gendarme de service; un invalide pénétra dans la chambre, entassa un peu de sable au milieu et posa dessus un chandalier en terre cuite avec une chandelle allumée. Dans la même soirée, au moment où le service du sable et de la lumière se faisait dans les cellules, j'entendis à droite et à gauche de la mienne, ainsi qu'au plafond, certains coups mesurés qui semblaient vouloir exprimer quelque pensée, mais ce

langage étant nouveau pour moi, je ne le compris pas et ressentis de vifs regrets de ce que, venant occuper cette chambre après quelque prisonnier peut-être expert dans cet art, j'interrompais à mon insu le moyen de comunication qui seul consolait ici les malheureux.

J'étais à moitié endormi et tout disposé à prendre définitivement du repos, quand tout-à-coup je m'aperçois que mon drap de lit est taché de sang. Je frappe à la porte, un gendarme accourt; je lui dis de demander à qui de droit que l'on change ce drap.

Le gendarme sourit, et ma réclamation resta sans effet, et même sans réponse.

A peine commençais-je à m'endormir de nouveau, que la porte s'ouvrit avec fracas et avec le même cérémonial qu'un instant auparavant. Un invalide entre; de grands ciseaux à la main cette fois, et mouche la chandelle dont il laisse la mèche fumante dans la chambre.

Au bout de quelques minutes, même répétition, et ainsi de suite toutes les nuits pendant une année entière que dura mon séjour forcé dans la citadelle. Mes bourreaux de nuit, en renouvelant toutes les cinq

minutes leur opération, avaient soin de laisser toujours la mèche non éteinte, pour qu'elle brûlât à mes pieds comme auprès d'un trépassé.

Tout cela n'est pas un roman. J'écris ce livre la main sur la conscience et la plume trempée dans l'encre de la vérité. Je puis avec ces pages paraître sans crainte devant notre souverain juge.

Le lendemain matin, je souffrais d'un mal de tête affreux. On m'apporta pour déjeuner un pain et une bouteille d'eau. Un instant après accourut un gendarme qui me cria: à la commision, que l'on s'habille, vite, vite, vite! comme s'il s'agissait de quelque chose de très grave. Mais dans la citadelle, faire trembler les prisonniers est le premier des devoirs.

Je m'habillai à la hâte et fus conduit entre deux fantassins, l'un devant moi, l'autre derrière. Un gendarme de service, le sabre au poing, cria et me fit parcourir d'innombrables corridors en évitant toutefois de croiser par hasard pendant le trajet un convoi semblable, afin que les prisonniers ne puissent se voir. Lorsqu'on faisait traverser à un autre le corridor où était

situé ma cellule on fermait le guichet de ma porte jusqu'à ce qu'il n'y eût plus personne.

Dans chaque corridor, lors de mon approche, les soldats de garde en nombre égal à celui des cellules, assis par détachements, se levaient et prenaient les armes. Ce procédé me surprit; je crus d'abord que par dérision ils me rendaient les honneurs militaires, mais je m'aperçus bientôt que ce n'était qu'une mesure de précaution. Chaque soldat tenait aussi la main sur la baïonnette au bout de sa carabine, de crainte sans doute qu'on ne la lui arrachât.

Que d'événements sanglants ont dû épouvanter cet ossuaire. Notre ennemi profita des leçons de l'expérience; pour nous, toutes les scènes lugubres qui se sont passées dans la citadelle, resteront peut-être un mystère à jamais un impénétrable.

Arrivé au premier étage, le gendarme me fit arrêter devant une porte à deux battants, conduisant à la Commission d'enquête. Il regarda par la serrure; ce n'est pas encore le moment dit-il, et il me renferma dans une cellule contigüe où je ne

remarquai qu'une quantité considérable de verges en faisceaux.

On m'appela enfin, et je vis dans une salle trois personnes assises devant une grande table placée au milieu et recouverte d'un drap vert. Le général Jolchyn, avec ses épaulettes d'or et ses décorations, resplendissant comme l'astre du jour, occupait la place d'honneur. A ses côtés étaient ses deux satellites, le colonel de gendarmerie Leichte et le major Schwaykowski *). Je saluai la trinité à droite et à gauche, et le soleil daigna me demander en polonais:

— Que faites-vous ici, Monsieur?

Je demandai qu'il me fût permis de déclarer que le voyage et surtout les mauvais traitements que l'on m'avait fait subir à la citadelle depuis que j'y étais entré, m'avaient tellement fatigué que je me sentais incapable de répondre à aucun interrogatoire.

— Quel traitement? Que voulez-vous dire?

— Oui, général. On a commencé par me faire souffrir de la faim; on m'a donné un lit ensanglanté, où couchait probablement la veille quelque malheureux qui y

*) Chassé du service pour la fraude, avec le grade de général, en 1860.

avait sans doute terminé sa vie de misère. Toute la nuit on a fait irruption dans ma chambre, sous prétexte de moucher la chandelle, et enfin en dernier lieu, il est venu tout-à-l'heure à l'idée des soldats de me renfermer au dépôt des verges, pour me faire peur comme à un enfant. Plus de chance que de mérite, ajoutai-je avec un sourire amer.

— Je ferai nettoyer le lit; quant aux autres réclamations, c'est l'usage ici et il n'y a rien à y changer, le réglement le veut ainsi. Voici quelques feuilles de papier parafées de ma main, consignez-y vous-même vos observations. Reposez-vous; nous vous laissons liberté entière.

Sur ces paroles, je me disposai à sortir.

— A propos, avez-vous déjà pris votre café? me dit Jolschyn.

— Non, général.

— Si vous avez de l'argent vous pouvez vous en faire apporter à vos frais.

— Merci.

Je retournai dans ma cellule. Un instant après, Morok, faisant sa ronde quotidienne, entra dans ma chambre, un registre et un crayon à la main.

— Comment se portent-ils? demanda-t-il en regardant les murs et la fenêtre.

— Comment ils se portent — qui?

— Vous.

— Je vous remercie, je me porte bien.

— Ont-ils besoin de quelque chose?

— Qui?

— Vous.

— Du café, par ordre du général.

Morok inscrivit le mot café sur la page 44 de son registre, et une sorte de marc vint bientôt de sa cuisine se produire sur ma table. On me fit payer plus tard ce détestable breuvage bien au-dessus du prix du plus fin moka servi au Café Tortoni à Paris.

Inscriptions sur les murs.

J'avalai quelques gorgées de cette boisson et me mis à examiner de plus près mon nouveau logement. Mes yeux s'habituant à l'obscurité qui y règnait, je pus voir plus distinctement les murs grattés en différents endroits, et reconnaître que c'était des inscriptions plus ou moins récentes, en diverses langues, ainsi que des noms propres à présent effacées, ce qui échappa

d'abord à ma vue. Dans les recoins cependant, par exemple entre les briques saillantes du poële, au pied du lit, sous la boiserie de la fenêtre etc., je trouvai encore un grand nombre d'inscriptions, les unes à demi effacées par le temps, les autres parfaitement conservées et très lisibles, surtout le soir à la lumière. Outre les inscriptions en caractères ordinaires et les dessins, je trouvai dans toutes les cellules où l'on me transféra par la suite, des lignes pointées d'une façon particulière. Il est évident que ces hiéroglyphes modernes devaient recéler des pensées secrètes, un langage écrit qui servait aux prisonniers de moyen de communication entre eux, comme les coups frappés sur le mur remplaçaient pour eux la langue parlée.

Mais comment apprendre seul ce langage? C'était une énigme!

Avant de pénétrer l'énigme, déchiffrons d'abord quelques pensées originales ou prises dans divers auteurs, écrites pour la plupart dans la langue des anges, c'est-à-dire la poésie, vers jetés sur les murs froids de cette Pompéï qui a englouti tant de nos compatriotes et qui, elle hélas! reste encore

debout. Il n'y a pas une seule famille en Pologne qui n'ait eu, ou n'ait encore là à pleurer un être qui lui soit cher.

Afin de rendre témoignage des sentiments des victimes, je transcris ici quelques inscriptions que j'ai pu recueillir:

Dulce et decorum est pro patria mori.

Qui sacrifia tout pour son pays
Et se dévoua corps et âme à la patrie,
Peut vivre heureux, même en Sibérie:
Sa part de dette est payée.

Je suis étranger au sein de ma patrie;
Des stigmates de mort mon enfance est flétrie;
Le fiel et le poison furent mes aliments;
Je pleure sur moi-même, en proie à mes tourments;
C'est expiation quand on me voit sourire;
Je chante, mais toujours sur un ton qui déchire;
Sur mon front qui se ride, habite la pâleur;
Toute source de joie est tarie dans mon coeur.
Mon ange, à mes regards, n'offre, hélas! qu'une bière;

Au désespoir je cherche à me soustraire.

. . . . . .

Que dans la vie il est de chagrins, de douleurs!
Ce n'est pas au grand jour que coulent tous les pleurs.
Au milieu des sanglots, celui qu'on entend rire.
Est le fou de l'hospice, heureux en son délire.

Prêtre, connais-tu le knout moscovite?
Sais-tu que toute autorité vient de Dieu?

Le prêtre.

Je sais que l'autorité de Satan vient aussi de Dieu.

Le Christ à Nazareth, aux jeux de son enfance
Associait la croix, symbole de sa mort:
Mère du Polonais! qu'il apprenne d'avance
Le combat qui l'attend, les outrages du sort.
Accoutume ses mains à la chaîne pesante,
Qu'il apprenne à traîner l'immonde tombereau,
A mépriser la mort sous la hache sanglante,
A toucher sans rougir la corde du bourreau.

Car ton fils n'ira point sur les tours de Solyme,
Parmi ses chevaliers, détrôner le croissant,
Ni, comme les Gaulois, dans son pays sublime,
Semer la liberté, l'arroser de son sang!
Il lui faudra combattre un tribunal parjure;
Il reçoit le défi par un agent secret,
La lice du combat, c'est la caverne obscure,
Un puissant ennemi va signer son arrêt.
Il meurt. Pour monument et pour pompes funèbres
Il aura d'un gibet les horribles débris;
Quelques pleurs d'une femme, et parmi les ténèbres
Les tristes entretiens de quelques vieux amis.

De nos cendres naîtront les vengeurs.

Périsse le monde, vive la justice!

Ils te feront voir des procès-verbaux portant ton accusation, signés par tes collègues. N'y crois pas! demande à leur être confronté.

O mon cher pays! c'était pour t'affranchir
Du joug de l'étranger, que je voulais mourir.

Le soleil de mes jours a pâli de bonne heure;
A peine ayant goûté du bonheur enfantin,
L'orage m'a surpris, et bientôt, ô destin!
J'irai me reposer dans la froide demeure.

Vis-tu encore Félix?

Faut-il vivre, faut-il mourir?

La vie est-elle notre propriété absolue?

Ce qui a été permis à Caton n'est pas permis à un chrétien.

Tout royaume, toute ville, toute maison où règne la discorde, sont destinés à périr, et ils tomberont.

Frères! avant tout soyons unis.

La Commission veille, elle cherche à nous désunir et à pêcher dans l'eau trouble.

Celui, qui de sa main étouffa la vipère,
Enfant encore au berceau,
Jeune homme, du lion revêtira la peau,
Ramènera sur la terre
Des mortels dévoués au séjour infernal,
Cueillera dans l'Olympe un laurier triomphant.
Où le regard est vain, toi, pénètre jeunesse;

Romps ce que la raison sans toi ne romprait pas;
Tu surpasses l'aigle en vitesse;
Comme la foudre sont tes bras!
Rallions-nous! que nos mains enlacées
D'indissolubles noeuds ceignent le monde entier;
Concentrons en un seul foyer
Nos sentiments, nos voeux, nos forces, nos pensées.
Et toi, vieil univers! sors de tes fondements;
Viens, que nous te poussions dans des routes nouvelles!
Allons, dépouille, il en est temps,
Une écorce pourrie; il faut que tu rappelles
Les jours fleuris d'un éternel printemps.

J'en étais là de mes explorations, quand on vint m'interrompre vers midi, en m'apportant à dîner. En me mettant à table, j'aperçus quelque chose d'écrit en caractères très fins, et lus ces mots: Mon testament. Ouvre le tiroir, retourne-le, enlève la mie de pain desséchée dans la rainure. Je me mis immédiatement, comme il est facile de deviner, à la recherche du testament, et je finis par

trouver un petit crochet en acier aiguisé qui avait dû servir autrefois à fermer une boucle. Ne comprenant pas sa signification, je le remis avec respect dans sa cachette, bien convaincu qu'il avait son utilité puisque mon prédécesseur le léguait par testament.

Morok ne disait pas en vain de ne pas barbouiller les murs. Je touchai à ce fruit défendu, et je fus tenté de toucher à cet autre: ne pas grimper sur la fenêtre, et d'établir un observatoire dans son ventilateur. Mais le ventilateur était très haut, et ma soupe à l'eau refroidissait; je portai donc d'abord la main sur ma cuiller de bois.

Ordinaire et festins des prisonniers.

Le déjeuner, comme nous l'avons dit déjà, se composait d'un pain et d'une bouteille d'eau, le pain devait suffire pour toute la journée, le gendarme fournissait de l'eau à discrétion.

Trois mets composaient le dîner.

Une espèce de soupe de Romfort, sous le nom de potage, (le nom y était, il n'y manquait que la chose). On apportait la

soupe dans un saladier en étain, où le cuisinier ou son marmiton laissaient parfois quelques bribes de leurs locques. Le saladier portait gravé le numéro de la chambre.

L'autre mets, qu'il fallait manger sans couteau et sans fourchette, était un morceau de boeuf bouilli, choisi ordinairement dans les restes, en vue des petits profits de l'économe Morok.

Le troisième mets, si on peut le compter, était une sauce au vinaigre destinée à assaisonner la viande et servir de dessert. Mais ce n'est pas la sauce, mais bien la terrine qui la contenait, qu'affectionnaient les prisonniers; la terrine n'était pas numérotée, elle passait de cellule en cellule, d'une partie des bâtiments à l'autre, et portait ordinairement pour le bonjour dans de discrets petits points, quelque contrebande défendue : toute sorte de nouvelles, de questions et de réponses; la terrine servait en un mot de télégraphe aux dépêches de cette république de la prison.

Le prisonnier était condamné à cette nourriture ou à la diète jusqu'à l'achèvement de son premier interrogatoire, ce qui durait d'ordinaire assez longtemps; alors il

obtenait un tout petit morceau de rôti et en plus un peu de légumes.

La veille de Noël c'était autre chose. Ce jour là apparaissait la tête de hareng avec des pommes de terre assaisonnées d'huile et de vinaigre, plus une bouteille de bière. C'était la nourriture pour toute la journée. La tête de hareng avait cependant son bon côté; aux prisonniers qui avaient oublié le quantième du mois, elle le leur rappelait, ils pouvaient le retenir dans leur mémoire ou inscrire sur le mur la date de la veille de Noël et règler ainsi leur calendrier. La tête de hareng les transportait aussi par la pensée au milieu des leurs qui, ce jour là, partageant entre eux le pain à l'hostie, n'oubliaient certes pas de garder à leur intention une place vide.

Le jour de Pâques était pour nous une véritable fête. L'assiette que l'on nous apportait ce jour là, remplie d'oeufs cuits, coupés en petits quartiers, de gâteaux de toute espèce et de viandes, n'avait aucune ressemblance avec la cuisine habituelle de Morok. Cette pâtisserie de Pâques, dans laquelle nos mères excellent, don fait par la bienfaisance des dames polonaises,

jalouses de nous faire fêter la résurrection du Maître, était d'un parfum exquis.

Mais n'incriminons pas trop la cuisine de Morok, elle pourait passer pour celle de Lucullus, comparée à la nourriture du déporté, condamné à être soldat, de l'autre côté du Wolga et de l'Ural. Les aliments qu'on lui sert, ne sont pas plus supportables à la bouche qu'aux yeux.

Si quelque parent ou ami un peu influent du prisonnier de la citadelle, obtenait par ses relations la permission de lui fournir des aliments, il pouvait les lui envoyer tous les samedis, dans la matinée, mais cela ne pouvait avoir lieu, bien entendu, que si la commission d'enquête n'avait pas pour le moment d'autres vues sur le prisonnier; et dans ce cas pâtisserie, viande etc., tout était haché menu dans la crainte qu'une correspondance secrète ne s'y glissât. Malgré tout, ces envois faits par l'entremise de Morok, arrivaient rarement à l'adresse du prisonnier; c'était un des petits profits de notre capitaine geôlier.

Il est à supposer que par suite de ces tours de bâton de tous genres, si fréquents, la maison de Madame Morok a dû devenir

en peu de temps un véritable Paradis. Je dis la maison de Madame, car le mari habitait presque constamment les corridors de la prison.

Mais comme en tout et principalement chez le gouvernement russe, il n'y a pas de règle sans exception, toutes les fois que la commission octroyait à un prisonnier une ration de rhum ou de vin, Morok remplissait exactement l'ordre reçu.

Comment? des boissons fortes à un prisonnier, est-ce pour porter des toasts en l'honneur du désespoir? Pareille chose n'a lieu dans aucune autre prison, dira-t-on. Eh bien! raison de plus, ce qui n'a lieu nulle part ailleurs est, par cela même, praticable à la citadelle. Pour la commission d'enquête, tous les moyens sont bons, même les plus déloyaux, pourvuqu'ils la conduisent à son but.

Les fonctions officielles du médecin de la citadelle sont très difficiles à remplir, et doivent souvent peser sur sa conscience comme du plomb. Le pauvre prisonnier, surtout un novice, ne devine pas, lui, d'où provient un changement si soudain dans son système nerveux ou dans ses facultés men-

tales. Malheureux habitants de Varsovie! vous ne savez pas vous-mêmes ce qui se passe dans vos murs.

Je n'accuse pas le médecin; j'avouerai cependant que la profonde ironie qui accompagnait ses belles paroles en visitant des prisonniers qui souffraient uniquement pour leurs convictions et pour quelque chose de plus sacré encore que tout Russe honnête homme sait apprécier, — me déplaisait souverainement. Il est vrai aussi que ce n'est que depuis mon emprisonnement que je commençai à éprouver, pour la première fois de ma vie, d'étranges paroxismes nerveux. Un grand nombre d'anciens prisonniers que je rencontrai en exil, me dirent avoir aussi éprouvé les mêmes symptômes. Il y en avait même parmi eux qui prétendaient que les prisonniers emportent de la citadelle un germe de poison qui les tue lentement.

Aujourd'hui, même en France, cette terre de liberté que j'habite, je suis encore affecté de temps en temps de quelques symptômes de cette espèce de maladie nerveuse contractée en prison, tels qu'un affaiblissement, une frayeur passagère dont je ne puis me

rendre compte. Cette frayeur s'emparait aussi de moi pendant la déportation au moindre bruit imprévu, à la voix du commandement militaire, à une menace, au bruit du tambour, aux râlements d'un mourant à l'hôpital pendant ma faction, ou à la vue d'une femme qui s'évanouissait sur l'échafaud sous le fer du bourreau.

Est-ce à la citadelle, ou plus tard au milieu des scènes terribles dont j'étais spectateur tous les jours, ou bien est-ce à l'un et à l'autre que j'en suis redevable, je ne puis l'affirmer d'une manière positive. N'étant pas à même de pouvoir apprécier avec précision la cause des effets produits sur moi-même, je m'abstiens donc dans cette circonstance de tout jugement.

Des empoisonneurs ! Cette supposition serait horrible!

Je croirais volontiers que c'est plutôt l'eau nuisible de l'Ural et la conduite du gouvernement envers les Polonais condamnés à être soldats, (pour des crimes politiques, comme il le dit,) de ce gouvernement qui, sous prétexte du service militaire, les envoie de préférence croupir désoeuvrés dans les casernes, les lazarets et les prisons,

constamment sous la surveillance, et exposés aux mauvais traitements d'une soldatesque barbare; je croirais que tout cela, à l'exclusion de toute autre cause, peut être le germe de ce poison détruisant et le corps et l'âme des victimes désignées par le doigt du czar.

Le procès-verbal.

Le jour suivant apparut Morok et son registre, et faisant comme d'usage ses demandes habituelles: comment se portent-ils, ont-ils besoin de quelque chose? Je n'avais cette fois rien à lui demander, c'est lui au contraire qui me demanda mon procès-verbal. Je promis de le rédiger pour le lendemain. Morok sorti, je me mis à réfléchir comment je pourrais élaborer ce document, arbitre futur de mon sort. Connaissant la disposition de mes juges à l'égard des prisonniers, je tremblais que chaque mot qui allait sortir de ma plume, ne donnât lieu à quelque équivoque et ne pût être, dans la traduction russe, interprété en un sens défavorable à ma cause.

Mes feuilles de papier étant côtées, je ne pouvais pas en détacher une seule pour faire

un brouillon, et je craignais d'être forcé de corriger ou de surcharger après coup, pour ne pas donner prétexte à une interprétation arbitraire. Il est difficile de faire des aveux quand on n'a pas foi dans la conscience de ses juges; aussi, avant de commencer ma rédaction, me livrai-je à une longue méditation.

Je me rappelai la défense d'un gentilhomme cracovien qui, ayant pris une part active dans l'insurrection de 1846, eut beaucoup de peine à se tirer des mains des juges d'instruction. Je résolus de prendre la forme de sa défense pour modèle. Voici dans quels termes elle était conçue:

„Vous m'accusez, Messieurs, d'avoir fait partie des insurgés, donnant pour raison que l'on m'a vu marcher armé avec eux. C'est une erreur. Voici le fait:

„Je passai fort tranquillement dans la rue, lorsque tout-à-coup une bande armée me barra le passage, en criant: Viens avec nous. Je voulus continuer mon chemin, ils me menacèrent de me fusiller. Une balle dans la tête, ce n'est pas une plaisanterie, Messieurs; et bon gré mal gré,

il fallut les suivre et être témoin de leur manière d'embaucher les autres.

„En passant devant l'hôtel-de-ville, je parvins à leur échapper et résolus de porter plainte au directeur de police en personne. Mais jugez de ma surprise, je trouvai l'hôtel entièrement vide, tous les employés, petits et grands avaient disparu, où et comment, on n'en savait rien. Je m'éloignai donc désappointé, et après avoir fait quelques pas, je fus rencontré par une autre bande qui me força de nouveau de marcher avec elle. Je demandai où nous allions. A la maison grise, me répondit-on.

„La maison grise! la maison grise! Aucune autorité ne l'habite, pensais-je, mais je n'osais pas ouvrir la bouche et je suivis les autres. Nous arrivâmes à la maison grise; je vis là des drapeaux à toutes les fenêtres; stupéfait, je demandai ce que cela voulait dire; on me répondit: c'est ici le siége du gouvernement national. On m'inscrivit, on me donna des armes; naturellement je devais les porter: ne faut-il pas obéir au gouvernement?"

Lorsque, le lendemain, Morok m'appela pour lire mon procès-verbal, je priai les

inquisiteurs de daigner me faire savoir avant tout si c'était devant un tribunal, ou devant une commission d'enquête que j'aurais l'honneur de comparaître, et quels seraient les membres qui la composeraient.

On me fit observer que pour le moment, ces renseignemens étaient pour moi chose parfaitement inutile.

J'ajoutai que ne sachant pas, jusqu'à ce moment, qui m'accusait ni ce dont j'étais accusé, que n'ayant aucune connaissance des lois du pays, et ne sachant pas en vertu de laquelle de ces lois j'étais tenu de répondre dans la citadelle à l'accusation, je demandais un avocat.

— Est-ce que vous avez assassiné ou volé que vous avez besoin d'un avocat, s'écria Leichte.

— Précisément, ne me croyant coupable d'aucun crime, je me suis borné, pour obéir à l'ordre qui m'en a été donné, à tracer brièvement ma biographie; je ne sais même pas ce que signifie le mot: procès-verbal.

Cela dit, je commençai par leur donner lecture de ma généalogie et poursuivis ensuite en ces termes:

„Arrivé à Varsovie en 1846, muni d'un passeport, dans le but de continuer mes études, je fus détenu, par suite d'une fausse dénonciation portée contre moi par un nommé Brzezanski, devant le préfet de police.

„Cette dénonciation était un véritable non-sens; elle m'accusait d'exercer une influence dangereuse! Quelle influence pouvait avoir un jeune homme de 19 ans qui venait à peine de quitter les bancs de l'école? Brzezanski m'accusait en outre d'avoir tenu des propos défendus contre le gouvernement, ces propos ayant été tenus devant le dénonciateur en personne; d'avoir le dessein de passer secrètement à l'étranger et de chercher à l'entraîner avec moi, lui-même, lui que je ne connaissais pas. L'individu, il est vrai, qui prenait le nom de Brzezanski, venait souvent à l'hôtel où je descendais, et voulait m'imposer son intimité, mais il n'a pu surprendre mes secrets, je n'en avais pas.

„L'accusateur n'apporta aucune preuve à l'appui de sa dénonciation, ne se donna même pas la peine de préciser les motifs

du prétendu voyage à l'étranger dont il me prêtait l'intention.

„Je fus arrêté à mon hôtel et retenu prisonnier pendant quelques jours par la police et ensuite déporté en Russie, sans que ma cause fût instruite, sans jugement, sans demander même un certificat du médecin sur l'état de ma santé; en écartant, en un mot, toutes les formalités légales."

— Le lieutenant du royaume donna sans doute sa confirmation? interrompit Leichte.

— Si cette confirmation existe, on ne m'en a pas donné connaissance; je ne l'ai pas signée et j'étais en droit de la regarder comme nulle et non avenue et de me croire moi-même victime d'une erreur déplorable, sinon d'une violence arbitraire.

— Quelles billevesées nous racontez-vous là? Que nous fait votre affaire précédente; nous n'avons rien à y voir. Mais continuez, dit encore Leichte.

„Sorti de Varsovie sous escorte, en compagnie de malfaiteurs, ne sachant pas pourquoi, où et dans quel but on me pourchassait...

— Entendez-vous, général? Ce jeune homme nous débite des contes arabes, véritables mille et une nuits. Puis, s'adres-

sant à moi, le même Leichte ajouta: Tu n'as pas prêté serment non plus, ni juré, ni signé la promesse de défendre le drapeau jusqu'à la dernière goutte de ton sang? N'était-il pas facile de voir qu'on ne te destinait pas à être prêtre, mais bien soldat.

— Possible que ce fût facile à un autre, répondis-je, mais pour moi je ne m'en doutais même pas. J'étais trop jeune et sans expérience aucune, quand on me conduisit sous les armes au serment. Il n'est donc pas étonnant si, dans l'état de frayeur où je me trouvais aux pieds de l'autel, j'étais incapable de réfléchir sur la portée des paroles que le prêtre me fit répéter après lui, et, comme j'ai entendu dire autrefois que tout habitant est obligé de prêter serment à sa majesté, je fus convaincu que le mien portait le même caractère; je pensais même que le motif de mon arrestation n'était autre que le retard apporté dans la prestation de ce serment.

— Est-ce que pour prêter serment on y est allé les cheveux coupés et en uniforme de recrue, ou bien en habit noir?

— Oui, colonel, on y est allé les cheveux coupés et en uniforme de recrue, mais

cela précisément m'épouvanta encore davantage au moment d'accomplir cet acte solennel. Je n'étais pas d'ailleurs le seul qui avais les cheveux coupés. On les a fait couper ou même raser à tous les autres prisonniers faisant partie du même convoi, sans excepter ceux qui étaient en chaînés. J'étais vêtu d'une capote grise, c'est encore vrai, mais cette capote n'avait ni boutons de métal avec numéros, ni collet ni parements de couleur, rien en un mot qui indiquât le militaire. Si j'étais soldat, je ne le savais pas.

— Ainsi vous n'avez jamais vu de recrues dans votre vie? Où avez-vous été élevé? demanda Jolschyn.

— Ici, à Varsovie, où j'ai fréquenté le collège. Au milieu d'une grande ville j'avais d'autres spectacles; il se peut que j'aie vu des recrues passer sous mes yeux, mais ils n'ont pas attiré mon attention, car je ne me le rappelle pas.

— Vous faisiez partie de l'armée. Nous tous, que vous voyez ici, n'y avons pas gagné nos grades. Tout commencement est difficile. Vous n'avez donc pas à vous plaindre si le sort vous a soumis aux lois du recrute-

ment. D'ailleurs toute cette histoire ne nous regarde pas.

— Je supplie le général de daigner écouter la fin de ma défense.

— Nous écoutons, nous écoutons!

— Mes papiers, et notamment mes certificats d'études, ainsi que celui attestant mon exemption du service militaire en ma qualité de fils unique, faisaient partie des papiers qui m'ont été enlevés par la police et ne m'ont point été rendus.

„Pendant la route, j'éprouvai une indisposition qui aurait pu, faute de soins, dégénérer en maladie grave. Incapable de supporter les fatigues d'un long voyage à pied et les rigueurs excessives dont on m'accablait à chaque station, je luttai entre la vie et la mort. Entouré de baïonnettes, il ne m'était pas permis de solliciter quelque adoucissement à mes peines. Dominé par le désespoir, je profitai, sans préméditation, d'une occasion favorable de fuir et j'allai les yeux fermés.

„Mais bientôt après, la réflexion étant venue, je ne sus que devenir; j'en étais à regretter ma folie .... il n'était plus temps. La crainte des fers m'empêcha de retour-

ner en arrière et je résolus de me rendre seul à Varsovie, et d'adresser ma plainte au lieutenant du royaume.

„Errant à travers les forêts, de peur d'être pris et garrotté faute de passe-port, je me hasardai enfin à quitter la forêt et à prendre la route qui me conduisit à Brody, à quelques milles de distance de l'endroit où j'avais eu la téméraire idée de me sauver; et là seulement j'appris que sans le savoir, j'avais pénétré dans les possessions autrichiennes.

(Sourire chez les auditeurs.)

„Je fis alors la connaissance de quelques étrangers. Une occasion de voyager en Allemagne et en Italie se présenta; mû par la curiosité de mon âge, j'en profitai, mais sans perdre l'espoir d'obtenir par la voie de messieurs les ambassadeurs, la permission de retourner dans ma patrie et comme compensation de l'injustice dont j'étais victime, d'y habiter sans être inquiété.

„Les troubles qui, en 1848, tourmentèrent l'Europe, accélérèrent mon retour. Pour éviter la révolution, je me hâtai de revenir dans l'intention de me rendre à la merci de sa majesté l'empereur dont je suis le sujet.

„Considérant qu'en 1846 la mauvaise volonté, les abus ou les erreurs décrits plus haut étaient la source de mes maux, j'ai l'honneur de supplier messieurs les dignitaires ici présents de vouloir bien examiner cette cause et la porter à la connaissance des autorités supérieures.

„Si l'on ne m'avait pas forcé d'abandonner ma route ordinaire, je ne me serais pas fourvoyé de la sorte et ma destinée aurait pris une autre direction. C'est sans doute aussi votre avis, Messieurs, j'en appelle à votre conscience!"

La lecture du procès-verbal entendue, aucun des auditeurs ne dit mot, seulement l'oeil atone et sans expression du poitrinaire Leichte se fixa sur moi; sur un signe de Jolchyn je déposai mes papiers sur la table et quittai la salle des séances.

Les prisons de l'Autriche et de la Russie comparées. — Silvio Pellico.

Qu'il est pénible le réveil d'un prisonnier. Il sentait peut-être en rêve la main d'un frère, d'une soeur serrer chaleureusement la sienne; il se réveille, le beau rêve disparaît

La vue des barreaux de sa fenêtre le rejette du monde éthéré dans la triste réalité.

Que de fois l'écho du bruit varsovien qui arrivait jusqu'à moi comme un chant lamentable ou comme une ritournelle accompagnant mes pensées, semblait m'apporter les voix confuses de personnes qui m'étaient chères, habitant tout près de ma prison et ne se doutant pas de mon sort.

Au souvenir de ma mère, le Golgotha et les pleurs de Marie me venaient sans cesse à la mémoire et je me consolais de notre séparation: la douleur de me voir souffrir renfermé sous les verroux de la citadelle, lui était du moins épargnée.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient depuis le jour où je déposai mon procès-verbal, et rien ne changeait dans ma situation. Je pensais que la commission m'avait déjà oublié.

La description de mes combats intérieurs serait peut-être de quelque intérêt au point de vue du développement moral d'un jeune homme aux prises dans l'adversité avec ses défaillances, ses appréhensions, ses doutes, avec la voix de sa conscience, de sa foi et son espoir en Dieu; mais il y aurait plus

à dire que ne le comporte le cadre de ce livre, et d'ailleurs tout cela l'a déjà été et beaucoup mieux dans l'hymne célèbre de douleur consacré à Dieu et à l'humanité par Silvio Pellico.

Plus heureux, il trouva dans les prisons autrichiennes, les plus rigoureuses, la nourriture de l'âme, cette manne céleste qui le vivifiait et qui me manquait. Il pouvait, de son cachot même, répandre le bien. Heureux! mille fois heureux!

„Mon pauvre coeur, disait-il, tu aimes si facilement et si ardemment."

Pour quiconque vivre c'est aimer, il n'y a rien de plus consolant que de pouvoir épancher son coeur dans celui de ses semblables. Cette consolation qui est refusée aux prisonniers de la citadelle, Silvio Pellico l'avait dans sa prison. A Milan, il se fit un ami d'un petit sourd-muet, il l'instruisait et pensait à son avenir. Une femme, sa voisine de prison chante: qui rendra à l'infortunée son bonheur perdu? et il peut admirer la voix de Madeleine. Il désarme à tel point la sévérité de Schiller, son geôlier, que celui-ci s'attendrit et ne peut cacher son émotion. Tous les êtres

humains qu'il rencontre, lui parlent, tandis que dans la citadelle sous la menace de Morok les langues sont atrophiées. Si vous adressez la parole aux gendarmes ou aux domestiques, éperdus, ils ne vous répondront pas. On dirait que ces êtres ne savent plus parler ni même penser.

Silvio cause dans sa prison avec le prétendu fils de Louis XVI; il est en correspondance avec les autres prisonniers; il possède une bible; les geôliers lui fournissent des livres; il voit à l'église ses amis; il écoute les chants pieux aux sons de l'orgue; il fait de la polémique écrite, convertit à la foi ses compagnons d'infortune, il console, il est consolé, il se spiritualise, il vit.

Même sous les plombs de Venise viennent auprès de lui des petits enfants. La candide Zanzé lui apporte le café et dit: c'est moi qui ai fait ce café; ou bien quand je ne vois pas mon fiancé, je m'ennuie partout sauf ici.

„Les visites de Zanzé, fille du geôlier, dit Silvio, diminuaient mon malheur et doublaient ma vie; sa société était un bienfait pour moi, elle adoucissait mon caractère."

Brûlé par le soleil et dévoré par les in-

sectes, il se demande: „Aimerais-tu mieux être libre et choisir un logement bien aéré, bien frais, que de ne plus voir cette jeune fille?“

„J'avoue, ajoute-t-il, que je ne me sentais pas le courage de répondre à cette question.“

Que de choses venaient en aide au prisonnier autrichien, pour lui faire prendre patience, le relever de ces défaillances, sous lesquelles parfois succombait son âme, et lui faire aimer son prochain plus que lui-même. Ces circonstances et bien d'autres développaient son être. Il sentait pour un million de ses frères, retrouvait le bonheur dans ses propres sentiments, et, ne déviant jamais de cette voie, il arriva à la pureté d'esprit des archanges: il apprit à pardonner, même à ses bourreaux!

Mais dans la citadelle, tout ce qui pourrait réveiller la pensée du prisonnier est écarté par le pouvoir. Là, le prisonnier ne verra jamais le sourire des petits enfants ni les rayons du soleil levant. Personne n'ose approcher de sa fenêtre, si ce n'est l'oiseau chassé par le vent; ni de sa porte, si ce n'est le gendarme venant s'y glisser furtivement; ni de sa cellule, si ce n'est le

silencieux fantôme mouchant la chandelle comme auprès d'un mort. Là, bien souvent, le prisonnier ne pouvant se garantir contre les pièges qui lui sont tendus, ni déjouer les trames infernales, ni supporter les persécutions barbares; en arrive enfin à se rire des hommes et de Dieu, tourne au sauvage, cesse d'aimer, devient de roc. Une fois dans cet état, le retour à de meilleurs sentiments lui est désormais impossible.

En parlant de ses emportements de désespoir, Pellico dit lui-même: „Je cessai de prier, je doutai de la justice de Dieu, je maudis les hommes et l'univers entier, et me rappelai tous les sophismes persifflant la vertu.

Dans la citadelle, qui pourrait avoir pitié du prisonnier? Un autre Schiller? Non, car il n'y a pas de geôlier pareil. Là, le pauvre soldat de la tribu du Mongol, rivé à son armure, vous surveille pendant vingt-quatre heures et se sauve au changement de garde. Celui qui lui succède fait de même et ainsi de suite; ils disparaissent tous tour à tour sans échanger une parole.

Là, point de tendre chanson de Madeleine, ne fût-ce que d'une Madeleine pécheresse

qui, elle aussi est notre soeur, déchue si l'on veut, mais soeur en Jésus-Christ. Vous pouvez y entendre quelquefois, au soleil couchant, une voix basse qui sort on le croirait de dessous terre, entonnant les psaumes de David; c'est la voix d'un de ces prêtres emprisonnés, s'exposant au châtiment pour avoir rompu le silence en l'honneur de Dieu. Vous pouvez entendre un gémissement lointain ou une toux sèche rendue par une poitrine où la dernière corde se brise. Les murs de la citadelle ne connaissent pas d'autres mélodies.

Il ne manque pas de bonnes Zanzé dans la Pologne crucifiée, mais aucune ne serait admise à venir vous saluer avec des paroles de consolation sur les lèvres. Vous aurez, en revanche, une fois pour mois, la visite du commandant de la forteresse, qui viendra demander au prisonnier s'il n'a pas à se plaindre et s'il se trouve bien.

C'était un parti pris chez moi de répondre toujours: „parfaitement bien." Jetez un aiglon dans la fange, et demandez-lui ensuite s'il s'y trouve bien? Quelle dérision!

Qu'un prisonnier d'Etat, à l'âge viril, dont les facultés morales sont développées, et

qui souffre pour la patrie, qu'un tel prisonnier puisse avoir dans son cachot de doux moments et même y éprouver du bonheur, cela se conçoit. Il remplit la mission de sa vie. Elevé au-dessus du niveau vulgaire, il se place par la pensée entre le ciel et la terre; il sent la grandeur de son sacrifice, il grandit dans son martyre. La prison, c'est sa consecration; c'est avec une sérénité céleste qui illumine son front, avec le sourire de paix sur les lèvres qu'il attend l'heure de la mort; son sang va féconder le champ où germe le grain de Dieu.

Cet exemple nous a été donné par l'Homme-Dieu, qui, sous sa lourde croix, prononça ces paroles: „Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants!"

Mais, lorsque le prisonnier est un très jeune homme, alors sa position est horrible. Il n'a pas eu encore le temps de rien approfondir complètement, il n'a qu'un vague sentiment de ses devoirs envers Dieu et sa patrie. Pour lui, souffrir n'est pas synonyme du devoir, aussi éprouve-t-il en enfant les grandes douleurs du prisonnier, et il ne sait où trouver un baume pour ses bles-

sures. Souvent je désirais un confesseur éclairé.

Andryane, dans ses souvenirs d'un Prisonnier d'Etat, au Spielberg, raconte les conversations édifiantes qu'il y avait avec les missionnaires. Ces conversations le conduisirent lui, sceptique, sur la voie de la vérité et à la lumière évangélique, et cicatrisèrent ses douloureuses blessures. Dans la citadelle, il n'est pas permis, même au prêtre, de consoler les prisonniers. Je n'y ai pas vu un seul d'entre eux, même le jour de Pâques. Cependant mes péchés étaient aussi lourds qu'était vicieux le cercle où l'on m'avait renfermé.

On a beaucoup écrit sur la Bastille, sur le Spielberg, on a daguéréotypé Botany-Bay, ainsi que la prison de Philadelphie etc., personne n'a pris la plume pour décrire la prison centrale de Pologne, la citadelle de Varsovie. Pourquoi? Cependant ce livre serait digne de l'intérêt et de l'attention générale. La réponse est facile. La France, l'Angleterre, l'Autriche, l'Amérique et les autres Etats pris ensemble, ne savent si bien cacher leur homme et le rendre muet comme le fait la Russie. En Russie, celui

que la citadelle n'a pas tué ou rendu idiot, va trouver la mort dans les steppes, et s'il arrive qu'un ancien prisonnier revoie ses foyers, vieillard alors caduc et à cheveux blancs, sur le bord de la fosse il n'est plus temps de parler. J'appartiens aussi moi à ces rares exceptions; je suis revenu, mais plus heureux que d'autres, je suis jeune, dans un pays libre, et je puis parler.

Nicolas I s'extasiait, dit-on, sur le livre de Silvio Pellico, et ne cessait d'admirer la soumission passive de l'illustre prisonnier.

Les victimes qui ne se défendent pas plaisent aux tyrans. Il est plus aisé de les anéantir, pensent-ils certainement. Nicolas, dont toute la puissance et la force s'appuyaient sur les baïonnettes, les bouches à feu et les cruautés, croyait peut-être que la Pologne, qui n'a jamais trempé la main dans le sang de ses souverains, comme l'atteste l'histoire, est facile aussi à tuer. Nicolas ne comprenait ni Pellico ni la Pologne; il ne comprenait pas la force morale, supérieure au fer, à l'airain et aux tortures.

Prends la croix, va droit au but et tu y arriveras! Devrais-tu passer sur une toile

d'araignée, tu arriveras. Il y aura un miracle . . . . . .

Etude du langage des murs.

Un jour, las de rester étendu sur mon grabat et de regarder le plafond, je réussis à déjouer la surveillance du gendarme et à grimper sur la fenêtre. Là, debout devant le ventilateur, j'aspirai l'air avec délices et à la vue du soleil, l'idée de liberté germait dans ma tête. Est-ce que je ne pourrais pas un beau jour, pensais-je, en sortant de la commission, revêtir le manteau et la casquette de l'un des auditeurs, et, ainsi travesti, passer toutes les portes? Vaine illusion! Ce songe creux n'était pas encore entièrement dissipé, lorsque, tout-à-coup, j'entends résonner au-dessus de moi les castagnettes. On avait cessé depuis longtemps de frapper à mon adresse, sans doute pour ne pas s'exposer en pure perte, car je ne savait pas répondre. En entendant le bruit des castagnettes, nom que je donnai aux coups frappés sur le mur, je m'écriai: Mon Dieu! toi qui as confondu les langues des superbes à la tour de Babel et fait descendre des langues flamboyantes sur la

tête des apôtres, donne-moi le don de la parole frappée.

Après cette prière, je m'approchai du mur et y frappai doucement. Le voisin y répondit de la même manière qu'il l'avait fait quelques semaines auparavant; il passa quelque chose cinq fois sur le mur comme s'il marquait cinq lignes l'une sous l'autre. Je devins tout oreille et frappai de nouveau. Alors il frappa lentement 25 coups et se tut.

Je sortis immédiatement de sa cachette le petit crochet légué par testament, et je disposai en 5 lignes 25 lettres de l'alphabet. Ensuite je cherchai les lettres nécessaires pour former les mots, comme l'on cherche les chiffres dans la table de Pythagore; je recommençai à frapper, mais cette fois systématiquement. Mon voisin ne pouvait me comprendre encore, mais dans sa manière de me répondre perçait déjà la satisfaction de mes progrès dans cette étude; je donnais à mon collègue des espérances, et je résolus, coûte que coûte d'atteindre la perfection.

Ce soir là je me couchai de meilleure humeur. Le lendemain matin, le gardien

ayant apporté une terrine et de l'eau, il se retira selon l'usage dans les corridors. J'aperçus alors, en me lavant, une croix sur la terrine. A ce signe inaccoutumé, je soulevai le vase et je vis sur un côté le mystérieux alphabet (tracé par le voisin) et ainsi disposé :

	1.	2.	3.	4.	5.
1.	a.	b.	c.	d.	e.
2.	f.	g.	h.	i.	j.
3.	k.	l.	m.	n.	o.
4.	p.	q.	r.	s.	t.
5.	u.	v.	x.	y.	z.

J'effaçai l'alphabet sur la terrine, que l'on porta au numéro suivant. A peine seul, je frappai sur le mur : bonjour. Mon collègue répondit : merci Dieu.

Si quelqu'un pouvait arriver à perfectionner un télescope à un tel degré de puissance qu'à l'aide de cet instrument il pût voir distinctement les êtres des autres planètes, il ne serait pas aussi ravi peut-être même pour la première fois, que je le fus de ma découverte.

Le lecteur comprendra facilement l'application de cet alphabet, tant pour frapper

que pour écrire. Pour exprimer, par exemple, la lettre **p**, je vois qu'elle tient la première place au quatrième rang; je la marque donc par les points .:.., etc.

Paris s'exprimerait donc ainsi:

.:... : .:... :.:.: :::::

On devine aisément que si l'on peut correspondre au moyen de coups frappés, on peut le faire aussi, en se conformant au même principe, en toussant, en frappant dans les mains, en sifflant et même en chantant, mais dans ce cas en observant certaines pauses.

Quand, de cette manière, je pus, quoique non sans difficulté, échanger à la nuit tombante quelques mots avec mon collègue, la prison me devint plus supportable.

Mais une joie pure est très rare, car, même dans le cas que je viens de citer, le soupçon empoisonnait la mienne. Et si mon voisin était chargé par hasard de me faire des questions insidieuses et dangereuses? Cette pensée me déchirait le coeur.

Une fois mon bon collègue frappa ceci sur le mur: „Tu dois avoir faim, mon cher frère; si tu as déjà déposé ton procès-verbal,

demande à Morok du rôti et des légumes; il est dans leur politique de se faire prier."

Ce conseil me déplut d'abord; à la réflexion cependant je compris que le collègue savait par expérience que je souffrais de la faim comme les autres avant l'interrogatoire. Il fallait demander. Je remplis donc le lendemain cette formalité auprès de Morok, mais non sans quelque répugnance.

Interpellé à ce sujet, Morok me scruta quelques instants des yeux, et enfin me demanda brusquement:

— D'où savez-vous que l'on donne ici du rôti?

— L'odeur fort agréable de la sauce arrive tous les jours jusqu'à moi.

— Hum! la sauce, murmura-t-il, et il sortit en refermant la porte derrière lui avec violence. Il était déjà dans le corridor que l'on pouvait encore l'entendre répéter la sau . . . ce, la sau . . . ce . . . la sauce?

Puissance de l'imagination. Conversation par un trou dans le mur.

Jamais à aucune époque, mon imagination ne fut plus inventive ni plus vive, et ma

mémoire plus faible que dans la citadelle. Aussi, avec le premier pas fait hors de cette prison, j'oubliai presque toutes les oeuvres de mon imagination, et je ne me rappelle que toutes celles produites ailleurs.

Dans la citadelle j'étais si faible que je ne pouvais même pas marcher sans trébucher. Il paraît que dans un corps débile peut vivre une imagination ardente, mais ce n'était chez moi qu'une excitation fièvreuse. Je crois que si j'avais eu alors une plume, j'aurais tracé des esquisses brillantes, belles de forme et parées comme pour une fête. C'est d'ailleurs à mon imagination aussi que je dois en partie la découverte, sur une donnée si incertaine, de notre alphabet mystérieux.

La nature, la belle nature dont j'étais séparé, préoccupait toujours ma pensée, comme la nourriture préoccupe celui qui a faim. Un statuaire a besoin du marbre pour rendre son idée, comme le peintre de la couleur; moi, j'avais besoin des rubans, des nappes d'azur des cieux pour servir de fonds à mes rêveries. Que de fois en effet un panorama merveilleux que l'optique ne peut produire : des collines, des bois, de jolies

campagnes, des villes entières, passaient et repassaient dans mon cerveau, — et je n'avais alors pas même d'air pour respirer.

Ou bien encore, comme les rayons du soleil réflétés dans un miroir, semblent fuir quelque part à l'infini, ainsi mon imagination réflétée dans la terre s'envolait dans les sphères supérieures, inconnues, abstraites, indépendantes, existant par elles-mêmes, comme la beauté existe pour le beau et la vérité pour le vrai.

Mes rêveries finissaient ordinairement le soir au moment où les valets commençaient à préparer le luminaire, à ramasser la vaisselle etc. Alors, sur le coup frappé par mon voisin, je revenais au monde réel comme un somnambule réveillé.

Pour faciliter notre conversation, nous convînmes un certain jour, moi et mon collègue, de percer un trou dans le mur et nous nous mîmes à l'oeuvre immédiatement. Les murs qui séparent les numéros ne sont pas épais. La prison servait dans le principe de caserne; pour l'approprier à son usage actuel, des grandes chambres on en fit des petites. Nous pûmes pratiquer une ouverture dans la jointure de planches

recouvertes de roseaux et des briques du poële commun à nos deux chambres; le bois n'arrivant pas jusqu'à la cavité, ne pouvait pas empêcher le travail.

Ce fut une longue et pénible entreprise que nous ne pouvions d'ailleurs poursuivre qu'à de certains moments, et nous n'avions pour outils que les cuillers en bois dont les manches nous servaient de vrilles. Tous les soirs nous couvrions l'ouvrage commencé avec de la mie de pain frotté de poussière. Mais comme une goutte d'eau à la longue perce la pierre, de même, à force de patience, nous parvînmes à la réalisation de notre petite entreprise.

Nous pûmes alors plus librement soutenir notre courage. Si l'un tombait dans une de ces tristesses et rêveries profondes qui l'effrayait, l'autre le relevait par quelques gais propos. De nos conversations jaillissaient parfois comme de l'acier frappé contre le silex de lumineuses étincelles.

Un jour il approcha une paille à la portée de mes lèvres et me dit: suce cela; j'ouvris la bouche et j'aspirai la paille: un vin délicieux et vivifiant, un vrai nectar se ré-

pandit dans mes veines. „A présent, souhaite-moi ma fête“, ajouta-t-il.

Quelle devait être la satisfaction de la mère de ce pauvre garçon maladif, renfermé depuis quatre ans dans la citadelle, pour être jugé par un conseil de guerre, d'avoir obtenu la permission de lui envoyer ce jour là un verre de vin, quelques gâteaux et des cigares.

Notre ouverture étant trop petite pour faire passer les gâteaux, je dus donc renoncer à ma part, mais les cigares c'était autre chose. Nous les fumions en commun. Moi, j'ouvrais la bouche, lui me renvoyait la fumée au moyen de la paille. Je humais toute celle qui pouvait arriver jusqu'à moi.

J'appris de lui, quand nous eûmes fait plus ample connaissance, qu'il avait réussi une fois à faire passer à sa mère quelques mots écrits dans les plis amidonnés d'une chemise renvoyée à laver, en se servant d'une paille retirée de sa paillasse, soeur aînée de celle qui, tout-à-l'heure, faisait l'office de verre et de tuyau de pipe. Un morceau de papier mouillé, imprégné d'une poudre envoyée de l'hôpital, brûlé ensuite

et mélangé avec de la salive avait fait, à l'entendre, une encre excellente.

Nos causeries étaient longues parfois. Il avait des aperçus très judicieux sur la citadelle. „Tu es heureux, me dit-il un jour, que ta cause soit de nature à pouvoir te permettre de prendre ta défense toi-même et de la produire sous toutes les formes. Un procès intenté à plusieurs individus appartenant à la même affaire, mais séparés et interrogés à part, expose à des pièges que l'enfer seul est capable d'inventer; un tel procès n'aboutit qu'avec des peines infinies et encore dure-t-il plusieurs années. D'un côté la crainte continuelle de nuir aux autres et d'empirer l'état de l'affaire, de l'autre la lutte inégale avec l'autorité soupçonneuse, consume le prisonnier. Les découvertes et les arrestations nouvelles augmentent le danger et sont d'autant plus douloureuses si elles sont amenées par les aveux des complices qui livrent ainsi le fil conducteur à l'ennemi. Il y a parmi nous des malheureux qui, dans l'espoir d'une amélioration dans leur position, ou succombant sous le poids des souffrances dont on les accable, avouent des choses incroyables, et mêlent

à l'affaire des personnes qui leur sont inconnues, à la grande joie, bien entendu, de la commission, flattée d'avoir pu démoraliser un serviteur d'une cause sainte et de trouver de nouvelles victimes. Mais souvent cet homme faible, vaincu par les remords, se prend lui-même en horreur, et dès lors il nous inspire plus de pitié que de mépris. La commission néanmoins ne se fait pas faute de profiter du moindre semblant de véracité qu'elle a pu saisir dans les aveux de cet insensé pour faire arrêter des personnes innocentes qui ne se doutent de rien. Elle fera bien en sorte de les trouver coupables; son intérêt le lui commande. Plus le nombre des criminels politiques est considérable, plus les membres de la commission font valoir aux yeux du gouvernement la nécessité et l'importance de leurs fonctions. Peu leur importe, peu importe à la politique du czar que les os des victimes pourrissent en exil. Un individu est arrêté, la commission prouvera sa culpabilité, il doit être coupable, il le faut. Elle sait manier avec tant d'adresse le grand art de l'intrigue et de l'astuce qu'il faudra bien que tôt ou tard il tombe dans

ses filets. Si rien ne le condamne, poussé à bout, il se rendra en prison coupable de quelque méfait qui le rendra justiciable, aux yeux de la commission, des lois pénales moscovites, ramassis d'oukazes contradictoires édictés par les czars, et susceptibles, par leur élasticité et selon le bon plaisir des juges d'une application arbitraire.

„Ici, frère, suspects aux tyrans, nous le devenons à nous mêmes. Il ne peut en être autrement dans cet antre de l'espionnage*). L'injustice et le mensonge érigés en système, étouffent dans plus d'une âme, les sublimes notions du bien et de la vérité, ainsi que le sentiment de l'amour de Dieu et du prochain, et y font naître la haine."

Je regrette de ne pouvoir consigner ici quelques faits racontés par mon compagnon. Là, comme dans tout mon récit, je dois passer sous silence une foule de détails très curieux et qui auraient pu servir de

*) En 1848, la civilisation de St. Pétersbourg eut une idée des plus singulières. Le général Liprandi, un des inquisiteurs, présenta un projet de loi tendant à établir une Académie d'Espionnage.

pièces à l'appui de tout ce que j'avance; mais malgré tout mon désir je dois dans l'intérêt de tous m'abstenir. Il ne faut pas et ce livre ne doit pas fournir d'armes à nos ennemis.

Nous pouvions, en usant du moyen que le lecteur connaît, causer presque constamment, à voix basse, il est vrai, mais sans crainte d'être surpris. En prison la vue, l'ouïe et en général les sens acquièrent à la longue un tel dégré de perfection qu'il devient impossible que rien leur échappe.

Le gendarme dans sa naïveté croit qu'il lui sera facile de surprendre son prisonnier. Mais il ignore, le brave homme, qu'à peine s'est-il levé de son siège, et sans avoir fait un seul pas que déjà le frôlement de son manteau lui a déjà donné l'éveil et que quand il se glisse sur la pointe des pieds vers le guichet, il a déjà compté tous ses mouvements.

Mais cette sécurité de nos causeries devait être bientôt troublée; une révision générale amena la découverte du trou; on le boucha, on nous changea de cellules et je fus cité devant la commission.

Jolchyn déploya dans cette circonstance

une rare et superbe éloquence. Percer les murs du gouvernement était un crime qui semblait scandaliser le peu scrupuleux Morok lui-même. Cependant on déclara qu'on me le pardonnait pour la première et dernière fois. La commission dans son excessive mansuétude daigna donc me pardonner, mais à partir de ce jour je n'entendis plus parler de mon collègue et le rôti et les légumes qui avaient commencé à paraître sur ma table, n'y firent plus dès lors aucune apparition.

Revue à la fenêtre. Prisonniers aliénés. La commission d'enquête à l'affût.

Ma nouvelle cellule portait le No. 72. Ce changement et surtout le regret profond de la perte de la société de mon collègue m'attristaient considérablement; je trouvai cependant dans ma nouvelle chambre une distraction — bien douloureuse hélas! Ma chambre était située au premier étage. Je montai sur l'appui de la fenêtre, ma vue plongeait dans le préau de la citadelle.

J'aperçus un prisonnier se promenant d'un pas lent et chancelant sous la garde de deux gendarmes; l'un tenait ses yeux braqués

sur lui, l'autre surveillait les fenêtres de la prison. Les sentinelles étaient postées près du mur, immobiles et silencieuses comme des statues. Le prisonnier était pâle et triste comme les murs qui l'entouraient.

Après lui on en amena un autre, puis plusieurs. On a fini leur enquête, me dis-je, puisqu'on leur permet de se promener. La promenade de chacun d'eux dura à peine quelques minutes. Le nombre devait en être grand sans doute, car le lendemain je vis de nouveaux visages.

Quelquefois il en apparaissait trois, rarement deux ensemble. Pendant la promenade ils ne pensaient guère à employer ce temps à la conversation, ils préféraient aspirer l'air à pleins poumons.

Je remarquai qu'il y avait relativement plus d'ecclésiastiques que de bourgeois. Je n'y aperçus qu'un seul militaire, un adjudant-major (yunkier); jamais je n'oublierai ses traits, tant ils exprimaient de grandeur morale.

Je n'oublierai pas non plus la physionomie d'un homme dans la force de l'âge, qui portait sur son front le cachet du génie et du malheur.

Je me souviendrai d'un jeune cocher, vêtu en Karazia, costume national. A en juger par ses mouvements qui étaient ceux d'un homme habitué au travail, la vie désoeuvrée qu'il menait en prison devait lui être à charge. Je le vis une fois dans la cour au moment où un orage était sur le point d'éclater. Les gendarmes l'obligèrent à rentrer, il jeta alors vers le ciel un regard rempli d'un sentiment de douleur tellement immense que l'on sentait que cet homme eut désiré rester encore un instant pour entendre gronder la foudre et s'abreuver de l'eau du ciel.

En regardant ces malheureux, l'honneur des familles et la gloire d'un pays que l'on voudrait dépeupler de ses meilleurs citoyens, en les voyant s'étioler, mourir comme des plantes transportées de la chaleur vivifiante du soleil dans la froide nuit des ténèbres, les larmes inondèrent mon visage.

Dans une autre cour, des femmes réunies près de la porte, et levant vers les murs des yeux remplis d'une sombre tristesse, semblent vouloir les percer de leurs regards. Ce sont les épouses, les mères, les soeurs des martyrs. Elles viennent peut-être pour

des funérailles de l'un d'entre eux. A cette pensée, Joseph d'Arimathée, Nicodême et les saintes femmes se présentèrent à mon imagination.

Mais voici Morok, il approche, il se gonfle et semble être le maître des cérémonies de la citadelle. Fok, son aide, et les valets reçoivent de ces femmes les objets destinés aux prisonniers. C'était le jour des envois.

Si un faible enfant comprenait le sentiment de sa mère qui chante, pensive auprès de son berceau, comme Raphaël le comprit et l'exprima sur le front de sa madone, une émotion trop forte pour son âge le tuerait. S'il comprenait la contemplation de sa mère, dardant son regard sur son frais visage, son éclat, trop vif pour sa jeune prunelle, l'aveuglerait. De même si le regard d'un prisonnier pouvait, ce jour là, percer les murailles, et qu'il lui fut donné de voir ou sa mère ou sa femme ou sa soeur éplorée implorer Morok en esclave, le désespoir ou le tuerait ou le rendrait fou de douleur.

Mes nouveaux voisins étaient d'un côté un prêtre protestant, plongé constamment dans ses prières, de l'autre, un prisonnier

assez causeur, et, un peu plus loin, le No. 74 était occupé par le vautour.

Voici l'histoire de ce numéro.

Une nuit, on prévint Morok que le No. 74 grattait les murs, Morok accourt et demande au prisonnier perché sur la fenêtre:

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Est-ce qu'il n'est pas permis à un vautour de gratter chez lui, dans sa cage?

— Comment à un vautour?

— Tu ne vois donc pas que je suis un vautour?

— Ainsi le No. 74 veut s'amuser à jouer à l'oiseau de proie, dit Morok d'un ton railleur.

— Sens-tu mes ailes, s'écria l'oiseau, en sautant sur les épaules de Morok, qu'il se mit à battre de ses coudes.

Depuis ce moment, ce nom lui resta. Rien ne pouvait le guérir de cette monomanie, cependant ses discours étaient quelques fois sensés et dignes d'attention.

Mon voisin le causeur me raconta un certain événement contemporain de notre séjour forcé dans la citadelle, événement qui est devenu peut-être déjà une des

traditions locales. S'il y a dans la Pologne, partagée géographiquement mais une et indivisible par son esprit public, ses tendances et ses espérances — s'il y a là un lieu qui puisse fournir plus de matériaux pour une grande tragédie nationale, c'est sans contredit la citadelle. Ainsi, par exemple, un auto-da-fé volontaire, prémédité et exécuté de sang-froid sur lui-même par notre compatriote Levittoux, pour ne pas trahir sous la torture le secret qu'on lui a confié, mais le porter saintement dans la tombe, n'est-ce pas là un héroïque suicide devant lequel pâlit l'action même si courageuse de Scevola?

Voici le fait tel qu'il m'a été raconté:

En 1849, on amena à la citadelle un jeune homme de 17 ans (dont je ne me rappelle plus le nom). Confronté avec ses co-accusés dans la salle des séances, il étonna tout le monde par une force de caractère bien au-dessus de son âge. Malgré les nombreux témoins à charge, ne voulant rien avouer, il fut condamné à l'épreuve des petits points. Les petits points sont, dit-on, une machine d'invention nouvelle, où l'on enserre la tête du patient auquel on

administre de temps en temps des chiquenaudes sur le nez jusqu'à ce que le sang coule. C'est ainsi que dans Rome païenne, le bourreau rassasiait sa vue du sang de la victime avant de lui briser le crâne.

Le jeune homme supporta la torture sans mot dire; mais délivré de la machine, il entonna fièrement devant les ordonnateurs des hautes oeuvres l'hymne célèbre: „La Pologne n'est pas encore morte." Cette strophe nationale, si inopinément évoquée dans ce lieu, épouvanta pendant plusieurs nuits les juges et les geôliers, jusqu'au jour où la victime passa de la vie à l'éternité.

Ne pouvant causer que le soir, je ne pus apprendre de mon nouveau voisin que fort peu de chose. La commission d'ailleurs voulant me prendre dans ses filets, l'éloigna bientôt de moi.

Un beau jour j'entends un coup ordinaire frappé sur le mur; je réponds par le même signe, puis une main entre en conversation avec moi. Mais, de même qu'une pièce de monnaie fausse rend à l'oreille un son différent des pièces de bon aloi, de même ce coup me parut suspect; ce n'était pas la

main de mon collègue si expert dans le langage des murs. Un autre qui le remplaçait, frappa plus lentement et avec plus d'expression: „on a pendu aujourd'hui deux émissaires; la guerre dans le monde, nous avons le dessus."

A cette insinuation perfide, je répondis par un seul coup expressif ce qui voulait dire: je ne comprends pas. Il était évident que c'était un piège tendu expressément pour moi qui venais de l'étranger. A mon départ de la citadelle, je lus les journaux de cette époque, je questionnai des Varsoviens, rien ne me confirma la pendaison des deux soi-disant émissaires. Je n'entendis plus la main de mon véritable collègue; le faux fit taire aussi la sienne; le numéro voisin resta vide. Tout prisonnier reconnait avec autant de facilité la main du collègue avec lequel il correspond, que l'on peut reconnaître la musique déjà entendue, ou la marche et la voix d'un ami.

Seul de nouveau j'arrachai un morceau du talon de ma botte, j'en ôtai une pointe et m'en servis pour écrire sur les murs, afin de dissiper un peu mon ennui. On effaça d'abord, on toléra ensuite mes in-

scriptions. Pour mes nuits sans sommeil j'avais une autre distraction, j'apprivoisais des souris qui finirent par jouer avec moi.

Mais quel fut mon étonnement lorsqu'un jour les gendarmes me menèrent à la promenade, quand, une heure après, on m'apporta l'histoire de Russie de Karamzine, une pipe et un paquet de tabac. Que se passait-il donc? d'où venait cette libéralité de la commission? „Prenons garde!" me dis-je en allumant la pipe.

La commission me prend dans ses griffes.

Quelques jours après ce mémorable événement, je fus appelé devant la commission et pus lire sur les visages des membres une certaine bienveillance. Près du général Jolschyn était une fauteuil vide; il m'invita à y prendre place et me dit qu'après avoir examiné attentivement mon dossier, il avait cru s'apercevoir que j'avais trop de bon sens pour vouloir retourner dans mon pays avec de mauvais desseins; qu'il lui semblait et qu'il voulait croire que je ne faisais pas partie de ces écervelés qui rêvent de pouvoir jamais se

mesurer avec une armée de 100,000 hommes. Mais que, comme les rapports de la commission sur les individus arrêtés, ayant pour but d'obtenir, auprès des autorités supérieures, leur élargissement, doivent être appuyés de preuves pour ne pas être rejetés, c'était donc à moi qu'il appartenait d'en fournir. Si seulement on reconnaissait dans toute ma conduite pendant l'enquête la franche vérité, la fidélité au souverain, je pouvais être sûr de retourner dans mes foyers. Il m'en donna l'assurance sur sa parole d'honneur. Puis il se mit à parcourir mon dossier qui était devant lui, en approuvant de la tête quelques passages. Pendant ce temps, le silence le plus complet régnait dans la salle, personne ne parlait. Tous les regards étaient concentrés sur le drap vert de la table au milieu de laquelle était placé un crucifix contrastant singulièrement avec le portrait de Nicolas suspendu au mur. L'oeil gris et froid de Leichte seul semblait ne regarder que moi.

— Tu as dû beaucoup souffrir, jeune homme, dit enfin Jolschyn. Passer par tant de prisons, à ton âge! Tu écris qu'aux étapes, tu luttais entre la vie et la mort.

Tu es le premier qui en revienne; tu peux nous rédiger un aperçu sur les actes qui s'y passent, et nous faire connaître les faits qui t'ont le plus péniblement affecté. Ce ne sont que les abus que l'on se permettait à ton égard qui te décidèrent à la désertion, n'est-ce pas? Tu as eu tort, mais le czar est miséricordieux! très miséricordieux! Ecrivez-nous tout cela, je vous prie, vous ne vous en repentirez pas — c'est dans votre intérêt.

J'emportai dans ma cellule quelques feuilles de papier que l'on me donna.

J'avoue que cette mansuétude de la commission me désarma un instant. Malgré mes malheurs je croyais encore à l'honneur et à la vertu. Je ne connaissais pas encore assez à fond les méchants, sachant si bien cacher leurs desseins sous le masque de la bonhomie et de la bienveillance, faisant d'abord patte de velours pour ensuite enfoncer plus profondément leurs griffes dans la chair. Je ne croyais pas une telle astuce possible, même chez les hommes les plus corrompus, les plus éloignés de la voie de Dieu. Cependant la chaleureuse description de mes souffrances rendue avec la vérité

du daguéréotype, ne servit au barbare et astucieux ennemi que de pierre de touche de mon caractère et tourna à mon détriment.

Je dois dire ici que la citadelle aussi bien que la Sibérie et le Caucase a sa littérature spéciale, ses pseudo-philosophes, ses sophistes. Peut-être les fragments de ces produits grossiront-ils un jour les annales de la nation polonaise, pour servir de témoignage auprès des générations à venir, des épreuves que notre nation a dû traverser avant de reconquérir son indépendance.

Dans la citadelle, le gouvernement protège la littérature et les talents qui veulent le servir. Il condamne les uns à l'isolement et au désoeuvrement. Il les croit perdus sans retour, ne sachant pas que dans la solitude et le silence, les véritables intelligences se développent d'elles-mêmes. Il favorise les autres dans leurs lectures et dans leurs études, parce que quelques uns d'entre eux écrivent l'histoire et que les autres apportent une solution à de graves problèmes politiques, économiques, administratifs etc. . . . . mais toujours dans le sens du despotisme.

Ma plume, il paraît, n'était bonne à rien;

on ne me fit plus rien écrire, et, de nouveau je passai mes jours à réfléchir, à rêver.

Deux semaines s'écoulèrent ainsi.

Appelé devant la commission, je fus reçu avec les mêmes égards que précédemment. Cette fois, Leichte prit la parole. Il me dit, entr'autres choses, que je devais comprendre qu'il vaut mieux renvoyer du pays dix innocents que d y faire entrer un seul être dangereux. Que la commission, pour se conformer à l'opinion de son Excellence le Général président, qui m'est favorable, désirait me servir, auprès du gouvernement, mais que pour le faire, il lui manquait encore de ma part quelques preuves. Après ce discours et autres semblables, il s'approcha d'une armoire et en retira l'almanach de l'Emigration polonaise; il me le fit lire et citer les personnes de ma connaissance dont les noms se trouvaient dans ce livre, ou du moins lui dire si j'avais entendu parler d'elles. Puis il me prit l'almanach des mains et me demanda lui-même si je connaissais tel et tel. J'en connaissais très peu; j'avais entendu parler de quelques uns et je les lu

indiquai. Je pris les questions de Leichte pour une épreuve tentée sur moi.

Il me demanda si je n'avais pas connu à l'étranger un nommé Mrokowski.

— J'ai causé avec lui plusieurs fois, répondis-je.

— Où est-il à présent?

— Je ne saurais vous le dire; il est, je crois, en Allemagne.

— N'a-t-il pas appartenu au parti démocratique?

— Oui, fut ma réponse.

Ensuite Leichte écrivit mes déclarations et me les donna à signer. Tout en signant, je me disais en moi-même: vous pouvez, à votre aise, menacer du doigt dans votre botte tous ceux qui sont à l'étranger.

Mais un concours de circonstances me fit bientôt connaître que faute d'expérience j'avais commis une grande erreur. Au moment où je me croyais assuré contre toute influence extérieure, je tombai tout d'un coup dans les filets tendus sous mes pas. Le lecteur se fera difficilement une idée de ma stupéfaction, lorsque, quelques jours plus tard, en examinant à diner les

plats, selon mon habitude, j'aperçus, pointé sur un d'eux la moitié du nom de Mrokowski.

Certain dès lors, que lui aussi était dans la forteresse, que le destin l'avait jeté sur ma route, je fus frappé comme de la foudre. Nous sommes perdus tous les deux, me dis-je. Ces cannibales lui feront connaître ma déclaration, ils parviendront peut-être à nous désunir, ils le forceront à témoigner contre moi; l'affaire traînera pendant plusieurs années, et Dieu sait si peut-être tous deux nous ne serons pas renvoyés devant un conseil de guerre.

Je voulus monter sur la fenêtre pour voir si Mrokowski n'était pas à la promenade, mais, par malheur, un gendarme, infatigable guetteur, était de service au guichet. N'ayant personne sur qui me venger de l'astucieuse commission, je choisis mon gendarme pour victime.

J'arrachai une pointe du talon de ma botte et la fichai le soir même dans la chandelle allumée, tout près de la mèche. La pointe en chauffant descendait et la chandelle, fondant rapidement, se consuma. Je savais que le gendarme ne trouverait

nulle part d'autre luminaire, étant, lui et la garde toute entière, renfermés pour la nuit dans les corridors, où Morok faisait habituellement sa ronde à quatre heures du matin. Lorsque la chandelle s'éteignit, j'enlevai le clou du chandelier et j'attendis l'arrivée de Morok. Quatre heures sonnèrent et bientôt après Morok s'annonça en appliquant de forts coups de poings sur le visage du gendarme. Le lendemain, le gendarme me surveilla plus sévèrement encore et moi je brûlais du désir de voir Mrokowski, mais hélas! inutilement. Il ne m'était pas permis de regarder par la fenêtre.

La même répétition eut lieu la nuit suivante avec la chandelle et le gendarme. Mais cette fois, je crus que Morok tuerait mon surveillant. On fit immédiatement une perquisition dans ma chambre, mais on ne trouva rien, j'avais caché mon clou sous ma langue.

Le lendemain nous nous regardâmes, le gendarme et moi dans le blanc des yeux. Les miens demandaient: Eh bien! veux-tu m'espionner encore? les siens répondaient: franc-maçon, vas au diable; depuis nous fûmes amis, je passai presque deux journées

consécutives à la fenêtre, mais je n'aperçus point Mrokowski parmi les prisonniers. Amené dans le préau, je cherchai et composai à la hâte un plan de conduite qui pût nous sauver et rendre à l'occasion la pareille à la commission.

Elle ne tarda pas à se présenter. On m'appela et on me dit que Mrokowski, mentionné par moi dans ma déclaration, comme une de mes connaissances, était renfermé dans la citadelle; qu'il me sera même permis de le voir dans un instant, mais à la condition de ne prononcer, en sa présence, rien autre chose que le salut d'usage: comment te portes-tu, collègue?

Très bien, répondis-je.

On envoya chercher Mrokowski.

Quelques minutes s'écoulèrent; j'entendis des pas s'approcher, je tremblais qu'il ne me saluât le premier. La porte s'ouvrit, je baissai les yeux. N'entendant aucune parole, je pris courage et levai les yeux; alors je vis Mrokowski embrasser du regard toute la salle; il m'aperçut aussi. Il avait en lui quelque chose d'imposant, je le reconnaissais à peine.

Un court instant s'écoula dans le silence.

Leichte impatienté: Eh bien! murmura-t-il, en s'adressant à moi. Alors nous nous regardâmes, Mrokowski et moi, sans prononcer une parole. Son visage réflétait ma pensée, que Leichte, ce Salomon de la citadelle, devina aussi, car se levant avec fureur:

— Scélérats! ils se parlent des yeux, l'un vaut l'autre; dehors, cria-t-il en fureur.

Je fis un pas vers la porte.

— Ne bouge pas d'ici, toi; Mrokowski dehors, et toi attends ici, debout sur le parquet.

Etant resté seul:

— Pourquoi ne l'as-tu pas salué?

— Qui n'ai-je pas salué, colonel?

— Tu ne sais pas qui? Mrokowski, qui était devant toi.

— C'est que je ne l'ai pas reconnu. Celui-ci est plus grand au moins de la tête, que le Mrokowski que j'ai connu.

Un rire sardonique, méprisant, infernal, retentit dans la salle. Jolschyn fit un signe, Morok sortit et je fus reconduit à l'instant, mais je ne retrouvai plus dans ma cellule ni Karamzine, ni pipe, ni rien de tout ce

qui me venait de la libéralité de la commission; la promenade fut supprimée; et par raffinement de cruauté, dans les combles de la prison, toute la nuit, juste au dessus de ma tête, l'on cassa du bois. Le lendemain je grelottai de froid toute la journée; nous étions en hiver et point de feu dans le poêle. Le troisième jour, au contraire, ma chambre fut chauffée outre mesure; la chaleur m'asphyxiait. La soupe était salée à l'excès; une soif ardente dessechait ma gorge et le gendarme ne voulut pas fournir plus que la cruche d'eau règlementaire apportée le matin.

Je me rappelle que ce même jour à jamais néfaste, un employé de Morok m'appela pour inscrire mon signalement dans un livre à souche, et qu'à ce moment se trouvait dans la salle de la commission un de ses membres, entassant dans son portefeuille une masse de procès-verbaux des prisonniers, avec des notes écrites en encre de toutes les couleurs. Il se rendait à la séance du gouverneur de Varsovie.

Manière de guérir à la citadelle les maladies morales.

Sans consolation je succombais ;
Mon mauvais génie triomphait.
Polejayew (prisonnier).

Si je ne m'étends pas longuement sur les faits et gestes de la commission, c'est pour qu'il ne soit pas dit que je veux noircir l'enfer. Si je suis amené à tracer ces lignes, c'est que je n'ai pu encore me désaltérer au fleuve de l'oubli des anciens; et, si je ne me borne pas le plus souvent au simple récit des faits, c'est que l'histoire où domine l'individualité de l'historien intéresse davantage. On conviendra que Tite-Live, Quinte-Curce, sont bien supérieurs, comme narrateurs, à Tacite. Pourquoi donc Tacite a-t-il un si grand prestige? C'est que dans ses oeuvres perce le moi, l'âme, le jugement; c'est qu'il descend à la source du mal, et qu'ayant ému le lecteur par le récit substantiel des cruautés des Césars, il lui apporte une parole consolante et finit souvent ses passages par une exclamation de

douleur indignée. S'il n'y a pas de Dieux tutélaires, il y a des Dieux vengeurs, s'écrie ce vertueux païen, irrité à la vue du crime assis sur le trône, et invoquant le châtiment.

L'exemple vient d'en haut. Celui qui a été battu, battra à son tour s'il en trouve l'occasion; l'homme persécuté brûle du désir de se venger, il n'a plus qu'un sentiment, la haine — ce sont là des conséquences naturelles. L'esclavage ne connait pas l'amour et ne le répand pas. La haine poursuit toujours le tyran. C'est triste, mais cela est ainsi. „Dans notre amour il y a de la haine", dit un Russe illustre, Hertzen; ces paroles sont faciles à comprendre.

Ce qui, en Russie, prit plus tard à mes yeux des proportions plus grandes, je le vis pratiquer à la citadelle sur une petite échelle. Leichte opprime Morok, Morok roue de coups le gendarme, le gendarme le rend au factionnaire. Le pauvre factionnaire en appelle aux articles du règlement militaire qui lui a été lu, et dit qu'en faction il représente l'empereur lui-même; le gendarme lui répond que les articles n'existent que pour la forme, et il double la râclée. Là, l'officier de service, forcé de se fier à

la gendarmerie, n'ose pas regarder par le guichet du prisonnier, quoique ce soit pour ainsi dire son devoir. Le schako à la main, il approche la garde sur la pointe des pieds, lui parle à demi-voix et baisse les yeux en rencontrant une escorte avec un prisonnier. Un espionnage mutuel est organisé. Le gendarme espionne l'invalide, l'invalide le gendarme; le président de la commission d'enquête espionne le commandant de la forteresse et les auditeurs au conseil de guerre; le docteur espionne le chirurgien, le chirurgien le docteur; et ceux qui se surveillent ainsi sont le plus souvent ensemble.

Les vexations et les persécutions que l'on me faisait éprouver ne sont prescrites par aucun règlement, elles étaient toutes inventées par Leichte, maître expert dans ces matières. Il savait, en me faisant souffrir, éviter tout ce qui pourrait être de ma part l'objet d'une plainte officielle. Ce n'étaient donc que des vexations mesquines et brutales, amenées fortuitement, comme par la force des choses, sans parti pris, mais qui m'étaient continuellement infligées. Et bien, plus la commission mettait

d'acharnement à me persécuter, plus je jouissais, je l'avoue de la rage de ces messieurs contre moi. Mais il est vrai aussi de dire que, malgré tout, ma haine s'envolait bientôt en fumée, comme un feu de paille après avoir jeté quelques lueurs. Du reste, ils n'en étaient pas même dignes.

Un certain jour, afin de visiter plus commodément ma chambre, on me mena à la promenade. Je rencontrai dans la cour le commandant en compagnie de l'ancien directeur de Gymnase de Lublin, devenu depuis membre de la commission d'enquête, Monsieur Syanoff. J'étais, ce jour là, dans une singulière disposition d'esprit; je regardais tout ce qui m'entourait sans y porter aucune attention un peu sérieuse. Je dépassai donc ces messieurs sans les saluer. Le commandant, général comte Simonitch, fit semblant de ne pas l'avoir remarqué, mais l'ex-directeur ayant reconduit le commandant jusqu'à la porte de la cour, revint sur ses pas, se mit à m'injurier et me menaça d'un cachot souterrain.

— Ne sais-tu pas qui je suis? Ne me connais-tu pas? cria-t-il.

Je levai les yeux sur lui et m'en allai plus loin. Sur sa plainte, on m'ôta mon lit pour cette nuit.

Le lendemain je n'avais pas encore eu le temps d'étendre mes membres fatigués sur le carreau humide de ma chambre, que Morok entra, sa question habituelle: comment se portent-ils? à la bouche. Je me porte comme un chien à l'attache, répondis-je. Ce même jour on m'ôta un jeu de dames fait avec la mie de pain.

Selon toute probabilité, mon affaire tendait à sa fin, et mes effets, en très piteux état, étaient faits pour réjouir les moscovites à ma sortie de prison. Voulant conserver au moins mon paletot qui se fripait sur le lit, je décousis un morceau du bout de mon drap et le roulai en corde dans le but de l'attacher à un petit barreau placé dans un enfoncement au dessus de la porte. Je commençais déjà mon travail, quand j'entendis venir les hommes pour moucher la chandelle. J'eus encore le temps de descendre de la table et de la mettre en place, mais l'invalide, en entrant, se prit la tête à la corde qui pendait fixée déjà par le haut. On sup-

posa que je voulais me pendre, on répandit l'alarme, on prévint Morok; celui-ci accourut à moitié endormi et se mit à me faire d'un ton très doux des représentations qui contrastaient singulièrement avec sa manière habituelle de parler. En sortant, il fit ouvrir le guichet de ma porte et approcher la garde dans le corridor.

Depuis, une figure martiale à moustaches, encadrée dans le guichet, tournait constamment vers moi ses yeux écarquillés. Si je m'approchais du mur de manière à ne pas être vu, la figure à moustaches appelait les soldats, on ouvrait la porte pour me voir. Cela devait se renouveler à chaque instant.

Le lendemain on m'appela devant la commission, la corde frabriquée par moi était déjà devant le président. Je répondis à toutes les questions que l'on m'adressa par des monosyllabes qui n'apprirent rien à personne. J'étais alors sujet déjà à une sorte de mélancolie, espèce de maladie dont je ne connais pas le nom, qui me rendait indifférent à tout. Depuis cette époque, je me le rappelle, je ne m'emportai qu'une fois en prenant au collet et en mettant à la porte un invalide qui laissa une mèche fu-

mante sur le carreau. La commission fit transférer la garde du corridor dans ma cellule.

Plus d'une fois j'eus le désir de causer avec les soldats. Il est certain que si les hommes se connaissaient mieux, s'ils s'entendaient ensemble, la confiance naîtrait facilement parmi eux; mais à la citadelle ce n'est qu'un paradoxe, tous mes efforts pour faire parler les soldats restèrent sans succès. Cependant ce qui me frappa, ce fut la particulière manière dont quelques uns d'entre eux me regardaient. Pendant longtemps je n'en compris pas la signification; mais entendant une fois le factionnaire rendant son poste à un autre, prononcer le mot f o u; mes yeux s'ouvrirent, je compris l'abominable subterfuge de la commission qui, pour faire mieux observer aux soldats les ordres sévères de garder le silence, me faisait passer pour aliéné.

Mes sens, Dieu merci, restaient intacts, mais la maladie du coeur s'aggravait; je désirais qu'elle fût mortelle. Parfois j'exprimais en sifflant l'amertume dont mon âme était imprégnée. Orphée cherchait un adoucissement à ses peines dans les sons

ravissants qu'il tirait de son luth; David dans sa harpe; Chopin dans son piano; Byron dans sa plume; moi, je sifflais.

Depuis, à en juger par le factionnaire qui, toutes les minutes, s'approchait de moi et me disait en me menaçant du poing: n i é d o u m a y (ne rêve pas), je crois que l'on pensa sérieusement à ma guérison.

Jolschyn lui-même daigna une fois venir à mon guichet. Il regarda, frappa, et comme je ne me levais pas du lit, il se pencha et me fit voir ses épaulettes. Ce fut en vain, je n'avais pas besoin de les voir pour le reconnaître; malgré cela, je restai couché et je sifflais. Jolschyn et tous ceux qui passaient autour de moi me semblaient des ombres indifférentes; le n e rêv e pas du soldat me trouvait insensible.

Cet état dura quelques semaines. On me donna des livres, une pipe; on me menait à la promenade, et je commençai à entrer en convalescence. Quand je fus un peu remis, la commission me fit venir de nouveau devant elle. Pour la première fois je la vis au grand complet. Il y avait là aussi un juge d'instruction et son greffier, et un colonel délégué par le lieutenant du

royaume pour prêter assistance à l'inculpé. En voyant ces figures officielles réunies, je pressentis que c'était le dernier pas de mon procès, et toute ma présence d'esprit me revint.

Adieux.

Après avoir écrit, selon l'usage, mes nom, prénoms, âge etc. . . . on déclara que le procès-verbal rédigé précédemment par moi, ne pouvait servir à rien, et que, n'étant pas en état d'écrire moi-même dans la langue officielle, le greffier me remplacerait et que le juge dicterait mes réponses. On m'annonça en outre que mon incorporation au service militaire était chose déjà résolue, qu'il n'appartenait plus à la commission de la mettre de nouveau sur le tapis, et que son enquête devait se borner à ma désertion.

Je répondis que ma défense, concernant la désertion, faisait partie de mon procès-verbal, que les violences exercées sur moi, cause de ma désertion, y étaient relatées; qu'il suffisait donc de détacher cette défense du corps du protocole, n'ayant rien à y changer, ni à y ajouter, car: la vérité n'est qu'une.

— Mais il y a là des faussetés, interrompit Leichte.

— Il ne suffit pas d'accuser, il faut prouver, répartis-je

Après ce préambule, on m'interrogea.

Toutes mes réponses roulèrent sur mes premières déclarations comme sur un axe. Je n'y ajoutai pas un mot qui ne soit connu du lecteur. Les expressions, l'étendue et le nombre des questions, des détails, pouvaient seuls varier, mais n'ayant pas de rapport direct avec la cause ils n'y étaient introduits par la commission que pour accumuler le plus grand nombre possible de ces réponses négatives: je ne sais pas, je ne me rappelle pas, etc. ... qui rendent la chose moins facile à comprendre et inspirent une certaine défiance.

M'étant aperçu de ce stratagème, je dis au juge à la cravate blanche: j'en appelle à votre conscience. Cet appel est inutile, je suis juré, répondit-il; et dès lors il me fit moins de questions insolites, comme par exemple: sur mon domicile à l'étranger, sur une date quelconque, sur la somme d'argent que je possédais alors, etc. etc. . . .

Il put s'apercevoir que mes réponses n'étant plus per fas et nefas, mais spontanées et précises, donnaient au procès-verbal un cachet de vérité et d'authenticité.

Je dis plus haut n'avoir rien changé dans mes premières déclarations consignées par moi-même au procès-verbal. Je dois cependant faire observer qu'autant ma rédaction était claire et concise, autant celle-ci était traînante, obscure, et exigeait de patience pour y retrouver le véritable fond de l'affaire. Le langage officiel savait mettre en évidence les petits détails et les présenter sous un faux jour, mais il oubliait toujours les points essentiels, les expressions énergiques de la défense, et si, sur mes réclamations expresses, on les insérait, c'était dans un style dont le secret n'est connu que dans la citadelle. On y déploie une rhétorique susceptible d'endormir les juges au lieu de captiver leur attention. Je dois encore rappeler ici que le procès-verbal est traduit ensuite en langue russe et que l'accusé ne le voit plus.

L'infamie de la commission va parfois si loin qu'elle fait ouvertement un marché avec les prisonniers: Nous vous permettrons

de mettre pour votre défense ceci ou cela, lui disent-ils, mais à condition que nous serons libres d'ajouter ceci ou cela dans tel ou tel endroit. Ils proposent cet arrangement au prisonnier si ce qu'ils veulent ajouter peut lui être plus défavorable que ce qu'ils lui permettront d'insérer. Il faut savoir conduire soi-même une enquête avec beaucoup d'habilité, si l'on ne veut pas être battu par ses propres armes.

Le juge et Leichte se retirèrent dans une autre pièce pour se concerter sur les questions à m'adresser et m'amener à me contredire. Ils ne réussirent pas, grâce à mon excellente mémoire.

Il fallait conserver tout son sang-froid dans cette malheureuse défense pour ne pas dire quelque chose qui donnât raison aux provocations de l'enquête. Dans cette circonstance le peu de cas que je faisais de ces messieurs m'aida beaucoup. Ils parlent tous ensemble, vous font tous à la fois des questions différentes, afin d'amener la confusion dans votre esprit, et ne pas vous donner le temps de réfléchir, et vous dérouter complètement. Attendez alors, pour répondre, qu'un seul vous interroge, c'est

ce que vous avez de mieux à faire. Lorsque je fis sentir à cette gent pseudo-judiciaire que je n'étais pas à la bourse, mais en présence d'hommes chargés de rendre la justice:

— La justice te sera rendue par un conseil de guerre, comme à un déserteur, s'écria Leichte.

— Je suis parfaitement rassuré, m'écriai-je, si son altesse le Prince lieutenant du royaume consent à faire asseoir le préfet de police, général Abramowitch, sur le même banc que moi.

— Il divague comme dans un parlement. As-tu fréquenté les assemblées populaires? demanda-t-il avec ironie.

On insista avec force sur la question de savoir ce que signifiait un fer à cheval servant de pomme à ma canne, et l'on ne voulut jamais croire que ce fût tout simplement une idée du fabricant. Quant à Mrokowski, je donnai des explications tellement satisfaisantes qu'elles pouvaient me servir de point de départ pour me justifier complètement; mais alors Leichte se leva, dit au juge de faire une parenthèse au-dessous de mes reponses, et lui dicta ceci:

(La commission pertinemment convaincue que l'inculpé veut, par sa présente réponse, induire l'autorité en erreur, lui défend de continuer de parler sur cette question.)

Je me tournai alors vers le colonel, mon assistant. Celui-ci prononça, en frisant sa moustache, quelques paroles qui avaient l'air d'intercéder pour moi, mais elles me servirent à peu près comme de l'encens à un mort.

Cela donna seulement occasion à Leichte de pérorer longuement sur la procédure judiciaire et l'enquête. Il dit qu'au moyen de subterfuges légaux les avocats savent faire absoudre même des criminels, et faire passer pour blanc ce qui est noir. Mais que, eux, membres de la commission, hommes de mérite et de conscience, prêts à verser leur sang pour le bien du pays, portaient les armes non seulement pour la défense du pays, mais aussi pour faire respecter les lois et couper le mal dans sa racine; et en parlant ainsi il frappait sur la poignée de son épée.

Ce n'était cependant pas Leichte qui, malgré son cynisme, m'exaspéra le plus, mais bien le major Schwaykowski qui choisit

un rôle tout-à-fait opposé. Comme je me refusais à signer le procès-verbal, il fit semblant de prendre ma défense et chercha à me concilier les soi-disant bonnes grâces de la commission, en calmant les emportements de cette dernière par ses représentations doucereuses. „Ayez égard, mes estimables collègues, disait-il, à la jeunesse, à l'inexpérience, à la bonne éducation de ce jeune homme dont un cousin a été mon compagnon d'armes dans le même régiment", etc. . . . . Les paroles milleuses de ce protecteur postiche m'étaient plus pénibles que toutes les invectives de ses collègues. C'était, du reste, une véritable comédie.

Pour m'échapper au plus vite de cet antre de l'enfer, je signai le procès-verbal.

A ma sortie de la salle, personne ne me dit un simple adieu, sauf Leichte qui s'approcha de moi et passant sa main dans mes cheveux et comme un tigre qui joue avec sa proie avant de la dévorer:

— Tu te crois sans doute un grand homme, me dit-il enfin, et tu n'es qu'un imbécile. Mais tu pourrais avoir un fils ou un petit-fils plus sot encore que toi, quelque

fléau du pays . . . . il est donc mieux de partir. . . . . Bon voyage!

Je partis donc, laissant derrière moi ces vaniteux reptiles qui se renferment dans des forteresses hérissées de canons, mais qui tremblent à la vue des nuages s'amoncelant au-dessus de leurs têtes. Ils portent la lumière dans leurs mains, mais aveuglés par elle, ils ne voient pas la clarté du jour. Où est la vérité, où est la force, ils ne le savent pas, car ils se sont détournés de la voie de l'amour.

Pologne bien-aimée! Parce que tu as voulu défendre tes droits les plus sacrés, les coalisés te condamnent à périr, au nom de la religion et de la légitimité. Ils appellent anarchique ta nation, parce qu'elle ne veut pas mourir en silence de la mort lente qu'ils lui préparent.

Impuissants pour nous achever, l'oeuvre constante de nos ennemis est de nous transformer en un peuple étranger. Ils s'efforcent d'anéantir notre passé et de détruire notre génération présente, en disant comme jadis aux Slaves, quand on leur portait l'esclavage avec la croix, que leurs pères, libres autrefois, brûlaient alors

dans l'enfer. Mais les Slaves répondirent: „si nous devons ne pas voir nos pères, nous ne voulons pas de salut, nous aimons mieux brûler avec eux dans l'abîme", et en considération de leurs pères, renonçant ainsi au baptême, ils préférèrent plutôt se laisser massacrer.

Oh! la nature humaine a ses droits, contre lesquels tous les Leichte et toutes les citadelles du monde ne prévaudront jamais. La révolte de Satan contre Dieu est vaine. Peu importe que l'enfer tout entier se déchaîne; l'armée céleste est là pour dompter l'orgueil insensé. Dans l'ordre matériel l'enfer peut encore triompher, mais dans l'ordre moral et intellectuel, il est refoulé dans ses ténèbres et ne se montre en plein jour qu'en astucieux hypocrite, avec de belles paroles sur les lèvres, comme un czar honteux qui promet d'émanciper les paysans pour apaiser le cri de l'Europe indignée. Mais c'est trop ici de l'Europe, le premier serf russe venu peut le faire pâlir désormais, en lui criant: Arrière, Satan!

L'indien nomade transporte sur ses épaules les ossements de ses ancêtres; le Phénix

des anciens renaît de ses cendres; on garde les cendres des morts dans les urnes comme des reliques; on permet à Enée, après la chute de Troie, d'emporter ce qu'il avait de plus précieux, et il emporte sur ses épaules son vieux père. Ainsi le veut la loi naturelle, la loi d'amour, communes aux individus comme aux familles et aux nations. Transplantez donc non seulement des milliers, mais des millions de Polonais, de ce peuple libre depuis siècles, vous ne le tuerez pas, ni ne lui ferez oublier sa patrie. Vos digues formidables seront toujours impuissantes contre le progrès d'une nation qui, poussée par son héroïque et illustre passé, ne peut que marcher en avant, et d'ailleurs, quelle digue peut résister à un fleuve qui déborde!

Vos ouragans d'orient peuvent disperser et mettre à néant les neuf grains de la semaille, mais le dixième plus pesant que les autres tombera sur notre champ cultivé, et produira vingt grains.

Vos poteaux de mort, vos piloris et vos chaînes n'empêcheront pas l'arbre de la liberté de croître et de se développer naturellement quoique lentement. Il vaudrait

mieux pour vous de ne pas mettre d'entraves à sa croissance, car alors on pourrait peut-être oublier votre passé et vous pardonner, autrement vous deviendrez de plus en plus méprisables, et c'est là le signe précurseur de votre chute.

Aveuglés par l'égoïsme, vous vous méprenez sur vos propres intérêts. Voyez! si en Europe une nation reconquiert ses droits, de suite le fantôme de la Pologne écartelée, condamnée à mourir, se dresse devant vous. Mais l'entrevue de Varsovie et les toasts qui y ont été portés en l'honneur du sang versé n'ont ému personne. Vous avez conspiré dans le vide. Une nouvelle Sainte-Alliance va se former.... Vous appelez cela une sainte alliance? Allons donc! alliance des étrangleurs, oui, à la bonne heure.

Vous croyez que les bastions que vous bâtissez dureront des siècles; il serait plus rationnel, dans ces jours de transition subite, de ne bâtir que des tentes pour vous-mêmes. Vous n'aurez pas encore eu le temps de poser quelques pierres, que déjà la tempête les aura emportées au loin, et

vous resterez sans asile. Vous ne lisez donc pas l'histoire des nations !

Lorsque Moïse, le seul sage parmi les siens conduisait les masses d'un peuple ignorant, des miracles se produisirent; mais vous, au dix-neuvième siècle, où l'entendement humain s'est élargi parmi les peuples, comment osez-vous encore proclamer infaillible la volonté d'un czar portant le sabre au côté, espèce de pape à la nomination de Dieu? Appelez-le donc, sans façon, fils du Soleil.

„Nations, humiliez-vous, car Dieu est avec nous", paroles de Nicolas, gravées sur une médaille après la guerre de Hongrie et insérées dans son manifeste. „La Sainte Russie", comme vous appelez votre pays; „le grand Dieu de Russie", tout cela n'est que blasphèmes sacrilèges. Votre Dieu est grand, et le Dieu des Hongrois est petit. Les païens avaient des dieux et des demi-dieux, mais ils n'étaient pas chrétiens. Ah! vous êtes au-dessous des païens! Les cloches et les génuflexions, c'est là toute votre religion; du clinquant impérial, c'est tout votre mérite; toute votre industrie, c'est le vol. Les Chinois, que vous cherchez à démora-

liser vous sont supérieurs; ils suivent sincèrement les préceptes de leur religion. Vous récitez des prières hypocrites au coin des carrefours, et vous ne croyez à rien. Avec votre double croix, vous martyrisez votre prochain; vous donnez des tiares épiscopales à des Simaskow; le mot orthodoxe sort souillé de votre bouche. Et cependant vous étiez déjà avertis, les envoyés des cosaques du Don vous l'ont dit: „maudit deux fois soit celui qui nous ravirait nos maisons.“ Mais que n'avez-vous pas ravi? Sous ce rapport votre orthodoxie de pirates est incontestable; mais il y a un danger pour vous, le pirate est quelquefois forcé de rendre gorge, et c'est là votre destinée qui va s'accomplir bientôt. Je vous le dis, la main sur la conscience, moi, votre ancien soldat, qui vous ai vu de près, et qui ai pu vous scruter tout à mon aise, car je n'étais pas digne de votre attention.

Le peuple russe, au milieu duquel vous vivez, et que vous appelez une multitude ignorante n'est encore qu'une hirondelle révolutionnaire, mais qui aurait dû déjà vous faire trembler. La patience de

ce peuple fera son temps. Vous croyez que ce n'est qu'un cheval aveugle, condamné à faire tourner à perpétuité la meule? Pure illusion! Vous vous trompez; de nouvelles vêpres siciliennes; voilà ce qui vous attend si vous ne vous amendez à temps. Les émeutes de cette vile multitude, comme vous l'appelez dédaigneusement, émeutes partielles mais fréquentes et menaçantes, surtout à Pétersbourg et à Moscou, où jusqu'à présent vous êtes parvenu à les étouffer par la corde et à les noyer dans des torrents de sang, si elles prennent une fois seulement des proportions plus grandes, un essort plus étendu, si l'explosion devient générale, vous tueront; il n'y aura plus alors pour vous ni pardon ni salut; une mort ignominieuse sera votre partage.

Ce peuple aime mieux qu'on lui parle de Satan que de son seigneur ou d'un fonctionnaire.

Mais vous avez des oreilles et vous n'entendez pas. Vous ne vous réveillerez que lorsque viendra le moment extrême de tourner contre vous-mêmes à l'instar des scorpions votre propre dard.

A toute heure peut se réveiller le géant

dont le nom sera Pugaczew II, nom que l'on a donné au maître de la vie et de la mort. Ce maître ne sera ni un czar, ni un usurpateur du trône, ni un panslaviste venant au nom de la liberté que le peuple ne comprend pas; mais ce sera un esclave insurgé qui élèvera la voix, et viendra au nom de la vengeance noyer le servage dans le sang. Sa parole fera vibrer la fibre populaire, les cosaques recommenceront leurs saturnales, et les massacres de 1793 pâliront devant elles.

Le terrorisme en Russie, les lumières et la civilisation en Pologne, voilà les deux armes par lesquelles vous périrez, car il ne sera plus temps de jeter pour votre défense des lueurs trompeuses autour de vous, Et ensuite, après quelques derniers combats contre la Pologne, vous tomberez, selon les paroles de l'abbé Lescoeur, comme une idole gigantesque au coeur de glace et aux bras de fer, idole qui tremble déjà sur ses pieds d'argile. Ceci n'est pas une illusion, c'est une conséquence inévitable, car l'ambition effrénée, la violence et l'astuce organisées seront toujours impuissantes à tarir la source de l'eau vive qui est la civilisation et la liberté.

„L'état où se trouve actuellement la Russie est triste et douloureux pour tout homme de coeur et surtout pour un Russe, dit le prince Dolgoroukow. Les richesses du sol, encore intactes, sont abondantes dans ce pays; la nation est douée d'un grand bon sens; elle possède de nombreuses facultés, un noble caractère et une grande bonté d'âme, et cependant, malgré ces dons si précieux et si féconds, ce peuple et ce pays, dans quelle position déplorable et humiliante sont-ils placés? Que voyons-nous en Russie? Les tribunaux sans lois. On peut, avec un paquet de billets de banque à la main, avoir gain de cause dans dix instances et se rencontrer dans la onzième avec un oukase de l'empereur qui dispose, selon son bon plaisir, des fortunes et des personnes de ses esclaves, appelés ses sujets, par dérision sans doute. Pas d'administration intelligente et organisée; la fantaisie et la spoliation administrent à sa place. Une horde d'employés et la police secrète disposent arbitrairement de tout sur une neuvième partie du globe. La noblesse est réduite à l'esclavage; un noble n'est autre chose qu'un paysan privilégié; sa fortune, sa liberté personnelle et même

son mérite dépendent du caprice du czar, du pillage des employés et de l'arbitraire de la police secrète. La classe commerçante est encore plus opprimée que la noblesse; elle subit des prescriptions incompatibles avec l'esprit du siècle. Les habitants des villes sont exposés à de plus grands préjudices et à de grandes humiliations; les paysans à qui on a promis d'améliorer leur sort et qui ont un incontestable droit, non seulement au bien-être, mais aussi à la liberté, attendent toujours la réalisation de la promesse du czar; mais déjà la commission préparatoire manifeste une tendance évidente à vouloir le travail obligatoire, un demi-esclavage, chose la moins possible, surtout à cette époque critique que traverse la Russie. Le clergé est dirigé au gré du caprice des dignitaires de l'église que le caprice du ministre dirige à son tour. La liberté du culte n'existe pas, et c'est une source féconde de revenu pour la police secrète et pour la bande des employés, auprès de qui les sectateurs achètent leur tranquillité. L'armée, nos braves soldats, sont misérablement entretenus; constamment volés, et, par surcroît de malheur, outragés

par des peines corporelles. Le monopole de l'eau-de-vie qui corrompt et appauvrit les habitants est un miroir où se reflète la rapacité organisée du gouvernement, rapacité inconnue dans les annales des autres nations.

„Les finances, mal réglées, le crédit public entièrement détruit, un déficit permanent dans le budget, et, malgré tout cela, l'argent du trésor, argent qui coûte si cher au peuple russe, est gaspillé en gratifications pour d'indignes favoris sans capacité aucune, et généralement méprisés. La censure a étouffé définitivement toute pensée libre, et, de tout le gouvernement; il ne reste que sa forme despotique et asiatique sous laquelle gémit la Russie.

„Comment sortir de cette position aussi horrible que honteuse? se demande l'illustre prince. La racine du mal n'est pas dans la nation, il faut la chercher dans la forme du gouvernement: une réforme complète est indispensable en Russie. Deux routes qui se croisent sont devant nous. L'une, paisible et brillante, c'est-à-dire le changement du système gouvernemental venant d'en haut, accompli par le czar lui-même; l'autre,

grosse de tempêtes et de dangers, — la route révolutionnaire."

Comment finit Leichte.

Qui frappe de l'épée, périra par l'épée. Ainsi Leichte, dont les exploits avaient la prison pour théâtre, fut enfin emprisonné lui-même.

J'appris qu'Alexandre II, à peine monté sur le trône, rappela de Sibérie plusieurs déportés, et, entr'autres, un Israélite nommé Rozengold, envoyé là on ne sait pourquoi, car le jugement portait seulement: condamné à la déportation par ordre supérieur. Une telle confirmation n'est pas du reste chose rare, cependant le juif retourna heureusement à Varsovie, et adressa à l'empereur une plainte prouvant son innocence et les pertes qu'il avait éprouvées par suite de son exil, ainsi que tous les abus, indignités et malversations de Leichte, que feu le lieutenant du royaume toléra. La pétition signalait tant de faits patents, que l'empereur ordonna une enquête la plus sévère, enquête qui devint favorable au juif. Rozengold n'était coupable, paraît-il, que d'avoir servi d'instrument aveugle aux spé-

culations et manoeuvres frauduleuses de Leichte qui, pour se débarrasser, quand il n'en eut plus besoin, d'un importun par trop initié dans ses affaires, le fit voyager en kibitka. L'enquête traînait en longueur, et les intrigues des amis de Leichte l'auraient fait se prolonger indéfiniment s'il n'avait pas eu d'autre procès quelques mois auparavant.

Leichte chassait souvent dans sa propriété; bien fonds confisqué dont on lui avait fait don. Ses voisins l'abhorraient à un si haut degré qu'un de ses chiens s'égarait-il de l'autre côté de son domaine, les autres chasseurs tiraient dessus. Une fois Leichte parvint à faire saisir un de ces chasseurs, lui fit administrer une bastonnade si vigoureuse que le malheureux entré à l'hôpital à moitié mort, y expira peu de temps après. Le meurtrier ne se faisait aucun scrupule de cet assasinat et disait à qui voulait l'entendre que ses ennemis ne pourraient rien contre un colonel russe.

Ces deux causes furent présentées ensemble au nouveau souverain dont on proclamait alors le libéralisme; le colonel fut appelé devant la justice à Varsovie. A l'au-

dience, il se carrait fièrement dans un fauteuil, et lorsqu'on lui demanda ses nom et prénoms, sa profession et sa religion: „Ne savez-vous pas qui je suis", répondit-il sans se lever. Nous savons que tu es un criminel; debout! et réponds à mes questions, s'écria le juge.

Lorsque Leichte vit que les choses prenaient cette tournure, il résolut de s'ôter la vie. L'accusation de projet de suicide, portée contre lui par le procureur impérial, empira sa cause, et comme elle était le pendant de l'affaire politique avec Rozengold, il fut envoyé à la citadelle par ordre du gouverneur de Varsovie.

La personne qui me donna ces détails m'affirma que cette affaire fut un des motifs de la démission du comte Skarbek, directeur général au ministère de la justice, dit-on soupçonné, d'avoir accueilli la demande des parties adverses, tendant à ce que le coupable fût jugé d'après les lois pénales du pays.

Quoiqu'il en soit et si réellement le Salomon de la citadelle y est renfermé, je suis parfaitement tranquille sur son sort. Les loups ne se mangent pas entre eux.

Confirmation du lieutenant du royaume de Pologne. Adieu Varsovie!

Un gendarme se présenta accompagné d'un barbier. On me coupa les cheveux et les ongles que j'avais laissé pousser, afin de m'en servir en guise de peigne. On me retira les souliers d'équipement et on me rendit les miens usés dans la citadelle, puis on me conduisit auprès de Morok qui me restitua mes effets, compta mon argent au gendarme pour me l'envoyer ultérieurement, et me fit signer un écrit où je déclarais n'avoir aucune plainte à adresser à la commission.

Sorti dans la cour, je promenai pour la dernière fois mes regards sur les vitres des fenêtres peintes en blanc; les gendarmes respectèrent ma rêverie; la lune éclairait les masses de pierres.

Une voiture attendait à l'intérieur près de la palissade; nous y montâmes et partîmes. La voiture roula en côtoyant les fossés et les remparts. C'était bien les mêmes rues, les mêmes maisons, les mêmes habitants. Cependant tout prenait à mes yeux déshabitués de les voir une beauté inconnue

jusqu'alors. En revoyant ces lieux témoins de mon enfance et où j'avais été heureux, j'oubliai ma déportation, et le désenchantement n'arriva que sur la place de Saxe où la voiture s'arrêta devant le bureau du commandant de Varsovie, notre connaissance du premier chapitre.

Me lira-t-on l'arrêt, ou s'en dispensera-t-on par manque d'égards ou pour me fournir un moyen de défense en cas d'une nouvelle fuite?

Les choses se passèrent autrement. Un capitaine des invalides entra et me lut le rapport de la commission ainsi conçu:

„Conformément au rescrit de S. A. Monseigneur le prince lieutenant du royaume etc. etc. ... il a été démontré:

„1) Que N. N. a été déjà en 1846, envoyé par punition à l'armée. (Suit textuellement la dénonciation portée devant le chef de la police par l'espion Brzezanski. Comme il n'y était pas dit cependant qui m'avait envoyé à l'armée, je profitai plus tard de cette omission et j'évoquai de nouveau ma cause en Russie. Soupçonné de vouloir dénigrer le pouvoir, je fus, à cette

occasion, détenu au corps-de-garde jusqu'à plus grand éclaircissement de l'affaire.)

„2) Qu'il a déserté, se rendant au Caucase, où il était conduit sous escorte.

„3) Qu'il a perdu ses effets d'équipement de recrue.

„4) Qu'il a passé le temps de sa désertion à l'étranger, comme réfugié politique.

„5) Que l'année dernière, 1848, sans prévenir l'ambassadeur de l'intention qu'il avait de rentrer, il est venu du duché de Posen sur la frontière du royaume de Pologne en déclarant qu'il revenait volontairement pour éviter la révolte qui venait d'éclater dans ce pays, et se rendre, soit disant, à la merci de Sa Majesté; mais qu'une enquête sérieuse, faite à ce sujet, a prouvé à la commission que le retour de N. N. n'a pas été volontaire, mais forcé par les circonstances; qu'il n'a pénétré dans le royaume que quand il a vu qu'il ne pouvait pas se sauver du danger qui le menaçait, de subir le sort commun déjà à beaucoup d'émigrés.

„6) Qu'il a été en relation avec le réfugié Mrokowski, ce qu'il a déclaré lui-

même, puis retracté à la confrontation. Que ni les paternelles exhortations, ni les sévères avertissements de la commission n'ont pu le décider à dire la vérité, et qu'au contraire il a cherché à induire en erreur la dite commission.

Pour ces motifs, la commission considère N. N. comme mal pensant, ce que sa conduite durant l'enquête a du reste suffisamment prouvé."

Sur ce rapport, approuvé par le gouverneur militaire, le lieutenant du royaume ajouta sa confirmation en ces termes:

„Comme déserteur, on eût été en droit de renvoyer l'accusé devant un conseil de guerre, mais en égard à sa jeunesse, il est, par voie de grâce, exempté du jugement pour cette seule fois et sans servir de précédent à l'avenir. Il est désigné pour prendre du service militaire dans le corps spécial de l'armée d'Orenbourg, où il sera expédié par la poste, sous l'escorte des gendarmes."

On me fit signer ce papier: on me le lut et j'acceptai. Je mis: on me le lut, sans ajouter le reste. On s'empressa d'en prévenir le commandant. Celui-ci arrivé

me demanda comment j'osais faire opposition à la volonté supérieure. Pardon, général, je ne fais pas d'opposition à la volonté supérieure, répondis-je, mais contre le faux rapport de la commission de la gendarmerie que je ne puis accepter sans manquer à ma propre dignité, et je n'ai pas signé.

Sur ces entrefaites, un sous-officier entra. Le général me dit en me le montrant, que c'était désormais mon chef et que j'eusse à lui obéir aveuglément. En sortant des bureaux je rencontrai plusieurs officiers dans la première salle.

De pareilles réunions sont en usage chez les Russes. Je saluai ces messieurs, mais, sauf un ataman des cosaques, aucun ne me rendit mon salut. Je parlai encore au commandant pour le prier de me permettre d'acheter de la chaussure pour le voyage. Il me répondit que je pourrais faire cette acquisition en route, et que d'ailleurs il me ferait délivrer une paire de bottes d'équipement militaire. Je le remerciai en disant que je désirais ne pas exposer le trésor à faire aucune dépense pour moi; là-dessus je quittai la société.

Un bryczka de poste m'attendait déjà

dans la cour, et quelques minutes après je longeais le faubourg de Cracovie. Je regardais les fenêtres des maisons espérant apercevoir la silhouette d'un visage se dessiner sur les vitres. Après tant d'années écoulées, que de changements survenus sans doute! L'envie me prenait de frapper à plus d'une porte.

Les chevaux tournèrent dans la rue des Tonneliers; le pont sur la Vistule disparut bientôt derrière moi, et un peu plus loin, la belle Varsovie du côté de Praga et ses lumières brillantes, ne laissant après elles qu'une lueur blafarde qui fut ensuite remplacée par la lune.

Nous entrâmes sur la chaussée conduisant à Bresc, chaussée que nous avons traversée déjà une fois avec le lecteur; et j'entamai la conversation avec le gendarme. J'appris de lui, ce que j'ignorais, qu'en 1848 le choléra avait sévi à Varsovie. A peine avions-nous fait quelques werstes, que la fièvre s'empara de moi. Tout prisonnier exposé subitement au grand air est sujet à cette fièvre, passagère comme le mal de mer. A la première station postale, où d'ordinaire les Polonaises attendent les prisonniers

déportés je ne trouvai aucune de ces dames. Personne ne savait rien de moi à Varsovie, donc personne ne m'attendait.

Fatigué des émotions de la journée je m'endormis, et à chaque changement de chevaux dans les stations, je passais d'un bryschka à l'autre sans avoir aucune conscience de ce que je faisais.

Aux premières lueurs de l'aurore dorant les collines, tous les êtres de la création se mirent à entonner, chacun à sa manière, l'hymne à la louange du Créateur; moi aussi je priais du plus profond de mon coeur; les paroles seraient impuissantes à rendre cette prière. Comme le monde me paraissait beau et heureux dans ce moment. Le ciel transparent, les villages disséminés pittoresquement çà et là, puis une vieille chapelle couverte de mousse près de la route, les abeilles laborieuses bourdonnant autour de leur ruche, la voix des laboureurs travaillant aux champs, les rires et les chansons des jeunes filles occupées dans les jardins, tout cela était capable d'effacer la prison de ma mémoire et me rendre insouciant pour l'avenir. Telle est la joie du prisonnier libre de ses chaînes.

Nous arrivâmes à une nouvelle station, mais le maître de poste déclara qu'il n'avait pas de chevaux et que nous devions dès lors attendre les premiers arrivés. Extrêmement satisfait de ce retard, je demandai du thé, allumai un cigare et me mis à causer avec le maître de poste. Le gendarme s'éloigna un instant; alors le maître de poste me pria tout bas de lui dire mon nom, ensuite il sortit d'une petite cachette un calepin et m'y inscrivit à la suite de beaucoup d'autres déportés qui étaient passés et dont il me fit voir la liste. Il y en avait parmi eux qui ne m'avaient précédé que de deux jours.

Voyant que j'avais affaire à un honnête homme je lui donnai sur la citadelle les détails les plus complets. Lorsque le gendarme fut de retour, il fit mine de chercher dans ses papiers et feignit de ne pas m'écouter. Je continuai malgré les avertissements du gendarme qui m'engagea plusieurs fois à me taire. Je parlai toujours; les chevaux n'arrivaient pas, l'embarras du gendarme augmentait. Possédé d'un immense besoin de parler, je ne tarissais pas, je parlais en me promenant dans

la chambre, et je crois que dans ce moment, à défaut d'auditeurs, je me serai tenu conversation à moi-même.

Cependant j'avais mon public, il y avait dans le salon contigu plusieurs personnes qui écoutaient tout en silence.

Ce n'est qu'au moment de mon départ qu'il me fût donné de l'apprendre car un cri partit du corridor: Maman, maman, on l'emmène déjà! Ces paroles où se montra tout entière l'âme d'une Polonaise, me pénétrèrent jusqu'au coeur. Lorsque je me détournai du bryschka, la charmante demoiselle était sur le balcon, debout, immobile, les bras croisés sur sa poitrine; je la regardai un instant, mais quand je voulus la revoir encore une fois, elle avait disparu.

XVII.

VOYAGE AUX STEPPES DES KIRGUISES.

Un long voyage m'attendait. Pour arriver à Orenbourg, lieu de ma destination, il fallait parcourir 3000 werstes, traverser la Russie dans toute sa latitude et ne s'arrêter que là où l'Ural fait couler ses eaux. Que de contrées nouvelles, que de peuplades inconnues j'avais à voir en courant, cependant il me semblait que les roues de mon bryschka tournaient trop vite.

Dans les provinces polonaises plus j'avançais vers l'orient plus je recevais de marques de sympathie de la part de mes compatriotes. Leur cordialité me ranimait et m'aurait fait oublier mes douleurs passées si les aigles à deux têtes ne me les eussent rappelé à chaque station de poste. Un seul vautour

enfonçait ses ongles dans le coeur de Prométhée rivé au rocher du Caucase, et nous en avons trois qui déchirent le sein de notre patrie; chacun d'eux en se débattant avec elle laisse de ses plumes et se tache de sang. Ces traces vous suivent partout et ne vous permettent de rien oublier.

En passant par Siedlcé je rencontrai allant de l'école à l'église des enfants marchant sur deux rangs, leur professeur en tête. Quelques uns d'entre eux coururent jusqu'à la poste. L'un d'eux voulut absolument me parler, mais le gendarme l'en empêcha. Je ne connaissais pas ce jeune homme, cependant je ne pus m'empêcher de m'écrier: n'es-tu pas le fils de ce Potocki que czar le fit pendre dans votre ville en 1846.

En général les employés dans les bureaux de poste et leurs familles me donnaient partout des preuves de leur affectueuse cordialité surtout en Lithuanie. Là, à une station, on me servit, je me le rappelle encore, un dîner splendide pour un prix si minime que mon gendarme lui-même en fut étonné; mais lorsque j'appris le nom du propriétaire du domaine où était la poste et dont j'avais

remarqué le chiffre sur l'argenterie, tout fut expliqué.

Un des employés auquel je demandai où allaient les troupes russes que je rencontrais sur la route eut la hardiesse de me répondre: Est-ce que vous ne savez rien de la guerre hongroise et que Bem combat avec un sabre à deux tranchants. Il m'en aurait dit plus long si le gendarme n'y eut pas mis ordre. Sortant de la citadelle comme de l'autre monde, je ne savais rien de ce qui se passait, et je ne compris la signification du sabre à deux tranchants que lorsque je lus dans les journaux les héroïques batailles que Bem livrait alors en même temps à l'Autriche et à la Russie.

Les troupes en marche ouvraient leurs rangs pour me laisser passer, les fantassins me maudissaient, les chefs d'escadrons des hulans me saluaient gracieusement et prièrent même mais en vain mon ange gardien de me laisser, quand nous arrivâmes à la station, passer le temps d'arrêt dans leur société.

Cette différence marquée dans la disposition des esprits de l'armée russe vient de ce que dans les hulans les Polonais sont en majorité et ceux-là ne se feront jamais

Russes, de même que les Hongrois et les Italiens ne se feront jamais Autrichiens. Les épousailles de nations dont les désirs et les tendances sont si opposés ne s'accompliront point. Il ne faut pas être un Talleyrand pour le comprendre. La Pologne se forma sous l'influence de Rome républicaine, la Russie sous celle de la Grèce byzantine. La liberté d'un côté et l'esclavage de l'autre, deux éléments hétérogènes qu'aucun potentat ne saurait amalgamer. Serrés par une main de fer, les Polonais gardent les Circasiens dans le Caucase, comme les Circasiens les gardent à leur tour à Varsovie, les uns et les autres sous la pression du geôlier en chef qui est le czar.

Il serait difficile de rapporter ici toutes les marques de sympathie muettes ou évidentes que l'on me manifesta pendant le voyage. Bien des fois une voiture qui passait revenait sur ses pas pour m'accompagner un bout de chemin. Mais jamais un mot de pitié sortant de la bouche même d'une femme ne réveillait en moi le sentiment d'une si vive reconnaissance que la plus petite marque de sollicitude venant d'un homme recouvert de l'uniforme russe.

Voici ce qui m'arriva en Lithuanie. Le gardien de la poste où nous nous arrêtâmes, mon gendarme et moi pour passer la nuit, était un Moscovite. Pour cette raison le gendarme ayant plus de confiance en lui que dans les autres, me laissa sous sa surveillance et se rendit lui-même chez le seigneur du village pour lui demander des paysans qui me garderaient pendant son sommeil. A peine mon gendarme fut-il parti qu'un carosse s'arrêta devant la poste, le gardien courut au-devant des voyageurs, puis il se précipita dans la salle et voulut à toute force m'en faire sortir au plus vite pour attendre dans l'antichambre, en me disant de faire place au général Hurko venant du Caucase. Au même instant un aide-de-camp du général entra et lorsque le surveillant se permit de m'appeler devant lui criminel politique, l'officier frappant du pied lui intima l'ordre de se retirer. Le surveillant quoique fonctionnaire, mais fonctionnaire esclave, se tint devant l'aide-de-camp droit comme un piquet, salua et sortit. L'aide-de-camp le suivit pour demander que l'on changea promptement les chevaux, et Hurko se montra dans la salle. Je lui

demandai si ma présence ne le contrariait pas. Aucunement, ne vous gênez pas, me répondit-il en polonais. Sa manière de s'exprimer était fort agréable, quand il parlait, le général disparaissait, l'homme restait.

— Vous transporte-t-on loin, Monsieur? me demanda-t-il.

— A Orenbourg!

Il soupira silencieusement.

Le hasard me fit rencontrer quelques jours après un nommé Monsieur Pac qui gracié passait du Caucase dans un gouvernement plus rapproché de la Pologne. Quand je lui dis avoir eu l'occasion de parler avec le général Hurko, c'est mon bienfaiteur, s'écria M. Pac, dans le Caucase je demeurai chez lui, et c'est à lui que je dois mon changement de résidence.

Dans ce même village appelé A., où je venais de faire la connaissance du général, se passa une scène tragico-comique qui mérite d'être rapporté.

Bientôt après le départ de Hurko, mon gendarme arriva tout haletant et rouge comme un coquelicot.

— Ha! le gentillâtre, cria-t-il, un querelleur! mais je lui ferai voir. . . . Polus (polonais) parce qu'il était capitaine dans la garde à St.-Pétersbourg, il se croit permis de mettre à la porte un candidat-officier de gendarmerie.

— Monsieur le sergent, dis-je, a peut-être réveillé le gentilhomme.

— Non, non, il était en robe de chambre, il ne dormait pas encore le polus!

— Qu'est-ce donc qui vous a fâché si fort tous deux, il serait à craindre qu'un duel ne s'en suive et que vous n'usiez de toutes les armes connues depuis l'épingle jusqu'au canon.

— Ne plaisantons pas, Monsieur, apprêtez-vous et nous allons partir.

— Je suis trop à mon aise pour dormir et serais un imbécile de ne pas en profiter. Bonsoir, mon cher monsieur.

Les paysans requis pour me garder ne venant pas je m'endormis.

Etant parti le lendemain de bon matin, nous rencontrâmes en passant dans le village un homme de haute taille, le fusil sur l'épaule et tenant ses chiens en laisse. Aussitôt que le gendarme l'aperçut, il dé-

tourna la tête. Le gentilhomme répondit à mon salut par un geste amical et cria au gendarme :

— Tu sais que tu n'avais pas le droit de passer la nuit dans un endroit où il n'y a pas de commandement militaire. Si tu te présentes ici encore une fois, je te ferai garrotter et envoyer à la ville.

Le gendarme étouffait de colère.

— Bien, bien, le prince lieutenant du royaume apprendra tout cela, balbutia-t-il.

— Va-t'en au diable avec ton lieutenant du royaume, fut la réponse du gentilhomme.

Nous roulâmes plus loin, laissant l'ancien capitaine à la chasse, et emportant avec nous le canditat-officier, sa colère rentrée, et moi une nouvelle impression de voyage.

Après avoir traversé le royaume de Pologne la surveillance de mon gardien se ralentit, il me laissait seul dans les salles communes quand il se rendait au bureau pour acquitter les frais de poste. Dans une de ces salles je rencontrai deux voyageurs dont le plus jeune me fit observer que cette confiance du gendarme le surprenait beaucoup. A la station suivante je me trouvai de nouveau

seul, c'était à l'approche de la ville de Sluck, mon surveillant était allé changer de linge dans une écurie. Je sortis dans la cour, je passai la porte et me voyant en rase campagne, le sentiment de la liberté fit frémir tout mon être, la pensée de fuir s'empara de moi, tellement invincible qu'il me fallut la satisfaire malgré une complète penurie d'argent et sans savoir où me diriger.

FUITE.

Autour de moi pas une âme vivante. Devant moi, une forêt et à ma droite les ruines d'un vieux château ou d'un vieux monastère. La forêt étant trop éloignée, je me dirigeai vers les ruines. J'allai d'abord lentement, en me détournant souvent pour m'assurer si personne ne me voyait et si je ne laissai pas de traces sur le gazon, puis je me mis à courir. Pourvu que j'arrive aux ruines, pensai-je; une fois là, j'y trouverai peut-être jusqu'à la nuit un abri sûr au milieu des décombres dans quelques caves, souterains ou catacombes. Mais af-

faibli par la prison, je perdais mes forces, et je craignais de ne pouvoir arriver à temps.

Je cherchai des yeux un autre abri plus proche, mais en vain. Nous étions alors à la fin de l'hiver, les buissons n'avaient pas encore de feuilles, les champs d'épis et les prairies d'herbe. Mais j'aperçus sur ma route un cimetière, l'idée de me cacher dans une de ses chapelles qui s'offraient à ma vue, me fit hâter le pas, mais hélas! elles étaient fermées.

Après quelques instants de repos dans le cimetière, j'avisai un peu plus loin un moulin à vent; ses ailes n'étant pas en mouvement j'en augurai qu'il était inhabité, dans cet espoir j'arrive au moulin bien résolu de me blottir au milieu des sacs de grains, s'il y en a, ou entre les meules à moudre si l'on ne peut faire autrement, mais il était fermé aussi, et pas une seule ouverture par où pouvoir y entrer.

Ma résolution fut alors ébranlée, mes craintes augmentaient, mais comment retourner à la poste et expliquer mon absence un peu trop prolongée. On me cherche probablement déjà, pensai-je, et je me mis à courir du côté des ruines. C'était un

ancien couvent de jésuites entouré de murs et d'arbres fruitiers, à chaque coin du bâtiment il y avait une tour haute et élancée.

J'arrivai enfin à l'une de ces tours, la plus rapprochée de moi, j'y pénétrai par une ouverture gothique et je regardai en haut. La tour semblait m'offrir le plus de sécurité. Du rez-de-chaussée au premier étage il n'y avait plus d'escalier, de petites marches conduisaient au second. Les étages étaient séparés par quelques planches à moitié vermoulues jetées sur les poutres; le toit était troué comme un tamis. Un silence complet règnait encore autour de la poste.

Il me vint à l'idée d'atteindre le toit et de me coucher dessous sur un mur assez large. Il s'agissait seulement d'arriver au premier étage. Une embrassure vide qui encadrait jadis une grande fenêtre, éclairant le rez-de-chaussée et le premier étage, facilitait beaucoup cette ascension. Au moyen d'une planche appuyée contre le mur le long de l'embrasure je parvins à me hisser dessus et de là en m'accrochant des deux mains à la poutre du plafond par un saut désespéré qui me fit craquer les membres j'atteignis le premier étage et le second

par l'escalier, mais il était impossible d'aller plus avant, plus d'escalier, plus de poutres, ni de fenêtre, rien, absolument rien. Je choisis donc une planche la plus solide que je pus trouver et me couchai dessus en attendant les évenements.

Un quart d'heure s'écoula dans le silence, puis des voix suivies d'un son de grelots et de pas de chevaux se firent entendre dans le lointain, je pensai que l'on me poursuivait sur la grande route mais le son devint de plus en plus distinct; il était évident que l'on se rapprochait du couvent.

Sans aucun doute, on me cherche ici pensai-je. Je serrai contre ma poitrine le médaillon de la mère de Dieu que je portais toujours sur moi. Les sonnettes se turent tout près des ruines. J'entendis plusieurs voix. On faisait un perquisition dans le bâtiment, on approchait de la tour, je reconnus la voix de mon gendarme qui y entrait avec quelques gamins, je vis qu'il regardait en haut et retins ma respiration, le coeur me battait. Le gendarme sortit enfin en disant: il n'aurait pu y monter.

Une heure se passa, les voix tantôt s'approchaient, tantôt s'éloignaient, tantôt se

taisaient. Mais voici quelqu'un qui marche en bas dans la tour, après lui survient un jeune garçon à en juger par sa voix flûtée; ils parlent en russien; une grosse voix fait observer que la poussière sur l'embrasure de la fenêtre semble fraichement essuyée, la voix flûtée soutient le contraire et le garçon s'en va. Mais on grimpe lentement sur le mur, on atteint le premier étage, je suis perdu, je ne b ouge cependant pas. Des pas lourds résonnent dans l'escalier et un instant après une tête encadrée d'une barbe noire, coiffée d'un bonnet en peau de mouton se présente à ma vue et disparait.

Oh! si cet homme a un peu de coeur, pensais-je, il ne me trahira pas, et je gardai ma position. Vaine illusion ! Des cris se font entendre, une masse d'hommes courent à la tour. Je me lève alors et j'attends les agresseurs. La tête barbue, le gendarme bleu et quelques juifs firent irruption les premiers, un jeune officier d'artillerie les suivit de près. On me dit de descendre, voyant que c'était pas plus facile que de monter on m'apporte une échelle. Une fois en bas, le gendarme me saisit par le bras

et me dit qu'il pourrait me tuer, sans encourir aucune responsabilité; le jeune officier lui ordonna de se taire. Nous nous mîmes en marche vers la poste, suivis par la foule dont une partie me maudissait et l'autre me plaignait. Les artilleurs à cheval en garnison dans le village, caracolaient dans la direction de la forêt, leur colonel s'arrêta à une certaine distance des ruines. Je m'approchai de lui et le priai de me protéger. Que pus-je faire pour vous repartit-il fort embarrassé, en me parlant en pur polonais? Je répondis que le malheur d'être exposé à la risée publique fait sur moi une pénible impression. Le colonel tonna d'une voix formidable et la foule se dispersa. Précisement le maître de poste en uniforme arriva, lorsque je montai en bryschka à côté de lui, il m'y retint de ses deux bras. Est-ce que vous n'avez pas honte, monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas que je sache un valet de police. Ces paroles de ma part firent retomber ses bras, et il se confondit en excuses en disant que la choses s'étant passées à sa station il en était responsable, mais que . . . etc.

A peine fûmes-nous arrivés à la poste

que le colonel y vint aussi. Resté en tête à tête avec moi il ne me parla pas de ma fuite, mais il me questionna avec douceur sur mon passé, sur les motifs de ma déportation et autres, ensuite il passa dans la chambre où le gendarme m'attendait, et reprocha à ce dernier son manque de surveillance et les scènes qui en avaient été la conséquence. Au moment de partir le gendarme me menaca de m'enchaîner en disant que suivant ses instructions il en avait le droit. Je lui conseillai de n'y pas penser s'il ne voulait pas assumer sur lui une grande responsabilité et ne pas encourir les rigueurs d'une enquête. J'ajoutai que le mieux était d'arranger les choses à l'amiable, sans bruit. Qu'y a-t-il d'ailleurs de si extraordinaire en tout cela; je suis allé visiter les ruines, voila tout.

Vous êtes un homme sans pitié! s'écria le gendarme. Vous avez voulu me priver de l'avancement que j'attends pour récompense de mes heureux transports de prisonniers. Je vais vous mettre les chaînes, monsieur, ou donnez moi votre parole d'honneur de ne pas renouveler de pareilles tentatives.

Ecoutez sergent, j'avoue que je regrette

ce que j'ai fait, mais franchement seulement parce que cela n'a pas réussi. Vous voyez que je suis franc et je vous donne ma parole de ne rien faire qui puisse m'empêcher d'arriver avec vous à destination.

Le gendarme s'apaisa un peu. Au moment de monter en bryschka la tête à la barbe noire se montra à moi à mon plus grand déplaisir. Le traitre, valet d'un officier, venait me faire des excuses en me disant qui lui aussi est catholique et point de la religion orthodoxe, mais qu'il a prêté serment au czar et veut lui rester fidèle. C'est ainsi que la foi peu éclairée conduit au mal, et même très souvent au crime. C'est triste à penser!

Dans les environs on connaissait déjà mon aventure, aussi plusieurs groupes m'attendaient-ils sur la route.

Pendant le voyage mon gendarme discuta longuement sur l'impossibilité d'une fuite. Si vous connaissiez, disait-il, l'étendue de mes pouvoirs je suis muni d'instructions précises pour chaque cas, je puis convoquer, requérer, ordonner, expédier par estafette votre signalement à toutes

les autorités, si vous saviez tout cela vos cheveux se dresseraient sur votre tête. Certes un fuyard aurait plus de chance d'échapper en se cachant dans une forêt, mais alors on ferait faire une battue générale et on lancerait des chiens contre lui.

Jimposai silence à mon croquemitaine de gendarme. Mais en attendant ma toux augmentait, la poitrine me faisait souffrir. Je déclarai donc a mon gardien que profitant du droit qui m'était donné je voulais m'arrêter dans l'hôpital le plus voisin. Le gendarme me contestait ce droit mais il ne voulut pas me montrer ses instructions à ce sujet; craignant toutefois que je ne m'arrêtasse quelque part il était devenu depuis prévenant et serviable. Cependant à Sluck je fis appeler un médecin et m'en trouvai un peu mieux.

Nous arrivâmes à Bobroysk, où coule la Bérézyna qui engloutit 36 mille Français dans ses flots et en vit périr autant sur ses rives. A Bobroysk je dinai à la poste en compagnie d'un officier du Génie de la demoiselle de la maison qui m'invitèrent. L'officier disait qu'il voyait avec regret ses compatriotes envoyés en Orient pas-

ser par la route sous sa direction. La demoiselle avouait que son plus grand chagrin était d'avoir vu sa mère se marier avec un moscovite, un maître de poste; qu'elle ne suivrait jamais cet exemple dût elle demeurer vieille fille. L'ingénieur sourit comme s'il eût voulu dire qu'elle ne devait pas avoir cette crainte-là.

Elles ont du malheur nos demoiselles en Pologne. La jeunesse polonaise va combattre au loin sur les confins de la Russie, et elles ne se soucient guère d'épouser les Russes et de faire baptiser leurs enfants selon le rite d'une religion étrangère comme le veut la loi du czar. Une fois dans la Pologne centrale, je passai à côté d'une auberge, où je vis beaucoup de jeunes filles qui dansaient et parmi elles à peine quelques joyeux gars. Où sont donc les jeunes gens, vous n'avez pas assez de cavaliers pour danser, mes belles demoiselles, leur dis-je. Que pouvons-nous y faire notre jeune monsieur, le moscovite les a envoyé batailler quelque part, me répondit l'une d'elles.

Je ne savais pas que notre pays possédait des castors, mais à Bobroysk on me montra de la fourrure de cet animal amphibie qui

habite, m'a-t-on dit, la Bérézyna. Elle est de beaucoup inférieure comme qualité à celle des castors de Sibérie et en général de tous ceux qui vivent dans la mer. Le prix de la fourrure d'un castor du pays n'est aussi que de quelques roubles, tandis que celle de Sibérie en coûte environ 500.

De Bobroysk j'arrivai par Mohilew à Orscha, sur le Dnieper.

A Orscha neuf églises tombent en ruines.

De l'autre côté du Dnieper que nous traversâmes, se présente une contrée toute différente, froide et triste comme le visage de ses rares habitants. Je reconnus à cet indice que nous touchions aux portes de la Russie.

Aucun pays en Europe ne possède autant de cours d'eaux navigables que la Russie, mais aussi dans aucun d'eux les voies de communication par terre et par eau ne sont aussi négligées et délaissées, la civilisation dans ces pays ne permettrait pas comme la barbarie moscovite de laisser ainsi en souffrance leur agriculture, leur commerce et leur industrie faute de bonnes routes et de rivières navigables, aussi leur

ont-ils donné un développement magnifique. Sous le rapport des constructions tout en Russie est superficiel. Lors de mon passage une effrayante inondation avait lieu, le charlatanisme que le gouvernement russe déploie dans la construction des digues des chaussées et des ponts s'étalait alors au grand jour. Je fus obligé presque partout de traverser en bâteau les rivières grandes ou petites, malgré les ponts qui se dressaient au milieu de l'eau comme de véritables débris antidiluviens. Les ingénieurs russes ont englouti des millions dans la boue et prouvé par là et leur incapacité, et leur peu de scrupules dans l'emploi des deniers publics.

MOSCOU.

Smolensk, Drohobousch, Wiazma, Moscou et enfin Kazan sont les villes que nous avions à traverser avant d'arriver à Orenberg.

La muraille qui entoure Smolensk semble comme celle de la Chine, séparer du monde

civilisé ce chef-lieu du gouvernement le plus rapproché de la Pologne. La vie publique n'existe pas dans cette ville ; pas de lieux de réunion, pas de cafés. Les habitants ne sortent pas de chez eux ; le silence le plus complet règne dans les rues qui, privées de ce mouvement propre aux villes, produit l'effet de ruines abandonnées. On se voit seul au milieu de murs que le soleil semble éclairer à regret. En arrivant j'aperçus un peu d'animation au bazar seulement. Deux religieuses Russes attirèrent mon attention. Leur loquacité, leurs mouvements avaient un certain air de vivacité qui les distinguait des autres femmes. A mon départ de Smolensk je fus témoin d'une rixe entre les catholiques et les gréco-russes. Les orthodoxes appelaient leurs adversaires : polonais sans cervelle et furent traités de moscovites par les catholiques.

A Drohobousch, les balayeurs des rues me jetèrent de la boue en criant : la Sibérie qui passe ! Drohobousch est renommée par son kwas, sorte de boisson aigre en usage en Russie, comme la bière en Allemagne et le vin en France.

Wiazma fabrique du pain d'épice et en fournit tout le pays; il ne vaut cependant pas celui de Torn. Mais au-delà de Wiazma j'oubliai cette denrée et pris grand interêt à la conversation que j'eus avec le maître de poste à la station où nous nous arretâmes. C'était un vieillard à cheveux blancs, je le trouvai prenant le thé avec sa femme. Invité à prendre place à table, je vis pour la première fois la manière usitée en Russie de sucrer son thé. On tient entre ses dents un petit morceau de sucre qui adoucit le thé. Ce seul morceau suffit pour sucrer plusieurs tasses. Le maître de poste me demanda pourquoi je voyageais avec un gendarme. Je fis mon possible pour satisfaire sa curiosité, mais il m'écouta d'un air de doute et me dit: ce n'est pas pour ce motif sans doute. Vous autres là-bas en Pologne, vous voulez être tous égaux, c'est plutôt cela, le gendarme vous accompagne pour vous distraire de cette folle idée. . . . Pensez donc, que même les saints dans le paradis ne sont pas égaux entre eux; il se mit alors à m'énumerer les saints, demi-saints et bienheureux. Je ne savais pas que la Russie possédait

en dehors de son armée une aussi formidable cohorte de saints.

Plus j'approchais de Moscou plus je rencontrais d'églises dans les bourgs et les villages, et d'images de saints devant les maisons et dans leur intérieur. Mais quelle fut ma surprise en me réveillant un jour dans la bryschka, de voir surgir devant moi une cité pittoresque qui probablement n'a pas sa pareille dans le monde entier.

C'était Moscou! Des tours, des coupoles, des clochers de toutes formes et de toutes dimensions. Des dômes de diverses couleurs, parsemés d'étoiles; des minarets à globes dorés, surmontés de doubles croix orthodoxes, seintillaient dans les nues. C'était Moscou! ville de tradition qui regarde avec ses 300,000 habitants d'un oeil jaloux Pétersbourg — bien plus peuplée, qu'elle appelle Nid d'outre mer, ville étrangère, et prend en pitié le peu de civilisation que le charpentier pétersbourgeois, Pierre le Grand, y introduisit, portant selon sa rivale un coup mortel à la nationalité du peuple russe qui se serait développé de lui-même avec le progrès.

En effet on ne peut pas juger de la Russie par St.-Pétersbourg, le coeur de ce pays c'est Moscou. Brulée par Tamerlan, occupée par les Polonais en 1611, ruinée par les Français, Moscou se releva, se rebâtit dans son ancien style et aujourd'hui elle brille de nouveau et étonne le voyageur par son originalité.

Le cocher s'arrêta à la barrière, là, on nous donna un cosaque qui nous conduisit chez le commandant de la ville, afin de faire viser notre passeport. Le commandant habitait le Kremlin, ancienne demeure fortifiée des czars. En m'y rendant, je regardais les églises; elles sont pour la pluspart à cinq coupoles, dans les styles byzantin, grec et tartare, confondus ensemble, où la fantaisie moscovite se donne aussi carrière, et remarquables par l'ornementation de couleurs diverses dont les murs extérieurs sont revêtus ainsi que leurs moulures dorées. Elles ressemblent à des théâtres forains et n'inspirent aucune pensée quelque peu grave.

Quand vous contemplez la magnifique cathédrale de Strasbourg ou celle de Notre-Dame de Paris, ces gigantesques monuments

gothiques, portant l'empreinte des siècles; ces uniques témoins des hauts faits de l'église triomphante semblent vous adresser la parole. Quand vous regardez ces sanctuaires, magnifiques de détails et d'ensemble, vous y retrouvez le génie et la foi d'une grande nation et son inspiration sublime.

Du haut de ces tourelles élancées, percées à jour, véritable dentelle, votre pensée monte vers les cieux. A l'intérieur du temple, quelle harmonie savante dans la disposition des colonnes, des arcs, des chapitaux et des voûtes? Cette architecture vous porte à l'âme et vous impressionne comme les pages grandioses de Haydn et de Mozart, car c'est aussi une nation artiste qui a élevé ces temples consacrés par la foi des siècles. Une demi-obscurité y voile légèrement ces chastes et idéales beautés, et lorsque les rayons du soleil pénètrent à travers les vitraux, alors un arc-en-ciel lumineux éclaire le tableau de la Résurrection dont la vue a consolé plus d'un infortuné. Là, les chefs-d'oeuvre de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la musique et de la poésie semblent s'être donné rendez-vous et convier tous les cultes dignes de Dieu

et de l'humanité à la communion fraternelle.

Les cerkwiâs russes, parodies des temples payens, n'élèvent pas vers Dieu, mais ramènent vers la terre la pensée de l'homme. Vous ne verrez dans aucune ni statues, ni sculpture, les Russes les considérant comme des idoles. Vous n'y entendrez ni l'orgue imposant ni aucun autre instrument de musique, car ils ne vont pas disent-ils à l'église pour danser. L'orgue est remplacé par des choristes qui psalmodient sur tous les tons ces deux mots seulement: Hospody pomiluy (Seigneur, ayez pitié)! Les cérémonies religieuses se font partie en langue cerkwienne, partie en langue russe. Pas de sermons ni d'instructions, ce qui précisément est une des causes de la désertion du culte grec en Russie. Les jours de fêtes cependant un pope choisi à cet effet entre ceux ayant l'organe le plus fort, jette après les offices la malédiction sur tous les morts ses compatriotes que de leur vivant le gouvernement a reconnu pour ses ennemis. Il appelle chacun par son nom et n'oublie ni les faux Démétrius, de qui date la haine des Russes contre les Polonais, ni Pougatzew,

ni Pestel, ni Mourawiew, etc. Les nations ennemies et encore moins la Pologne n'y sont pas non plus épargnées.

Les chantres d'église composent, on peut le dire, une classe à part dans la société russe. Ces hommes oisifs et nullement artistes vivent de leur sinécure, comme les frelons du travail des abeilles. Ils scandalisent les villes et les campagnes par leur conduite déréglée et s'adonnent en général à l'ivrognerie, il s'en suit que souvent pendant l'office une voix de basse-taille par trop enrouée accompagne à faux la voix pure d'un enfant de choeur, et excite dans l'église l'hilarité comme un baryton aviné sur quelque théâtre de province.

Quand vous entrez dans une cerkwia, la première chose qui frappe vos yeux est la porte du czar, (czarskïé worota). C'est une boiserie en planches avec une grande porte au milieu et deux plus petites à chaque côté. Cette boiserie cache le maître autel orné de tableaux de saints peints sur fond d'or. Le public ne peut entrevoir l'autel qu'au moment où les popes ouvrent la porte du czar. Derrière cette porte se trouve un cabinet remplissant l'office de

sacristie, espèce de tabernacle des images mystérieuses. Les popes coiffés d'un bonnet noir et portant un voile rejeté sur les épaules rappellent les prêtres de Ninive.

Je demandai pourquoi les tableaux ne portent sur eux aucun sentiment du beau et de l'art, et aussi pourquoi les visages des saints ont tous une physionomie identique et toujours d'une teinte olivâtre, comme s'ils étaient fabriqués au mètre, sans aucun égard pour l'art, pourvu que les draperies soient riches et resplendissantes d'or, d'argent et de pierreries. On me répondit: que les images des saints dans les églises catholiques n'étaient pas rendues fidèlement et qu'elles ne sont que l'effet de l'imagination de l'artiste, tandis que chez les Russes les saints sont représentés d'après nature. Quoiqu'il en soit ces fonds en or et autre clinquant cerkwien ne peuvent qu'éblouir désagréablement la vue, et n'avoir de prestige que pour le vulgaire. Ajoutons à cela la lumière des milliers de cierges, apportés par le peuple dans l'intérêt de son salut, comme il le croit, et nous aurons l'idée de l'éclat qui y règne.

Les saints les plus invoqués sont Saint

Nicolas et Saint Georges, adoptés pour patrons de la Russie, et jouissent particulièrement de la confiance du public, aussi les cierges brûlent-ils en nombre considérable devant leurs images vénérées.

Tout-à-coup un son dont quiconque ne l'a entendu ne saurait se faire une idée, le son d'un millier de cloches, sonnant à toute volée retentit dans les airs. Saisi de surprise je demandai au gendarme la signification de ce concert de cloches. Il me répondit que c'était jour de grande fête à Moscou, fête de la cour, jour anniversaire de la naissance ou du baptême d'un des enfants de l'empereur et que l'on apporte en général plus de pompe dans la célébration de ces fêtes que dans celles de l'église. En effet, les salves d'artillerie retentissaient, les fonctionnaires, les dignitaires, les escadrons d'élite, l'Université en uniforme, les pensionnats des deux sexes, tous se dirigeaient gravement vers la cerkwia et une masse de cloches, clochettes, clochetons se balançaient sous les coupoles. Il n'est pas d'autre ville dans le monde où l'on pourrait entendre une semblable et aussi étrange musique.

Une foule innombrable remplit et entoure les cerkwias, le peuple se prosterne et se frappe le front contre les dalles nues des temples. Les cloches semblent crier, se plaindre, s'accorder, tantôt se parler bruyamment, se tenir des discours sauvages, tantôt devenir attentives aux échos moins vibrants des cloches éloignées. Mais la cloche gigantesque appelée le czar-Ywan élève sa voix de tonnerre. Dominées par cette sonnerie puissante, les autres cloches se taisent un instant, puis elles recommencent en choeur. Au milieu de ce vacarme les petites sonnettes de mon équipage faisaient pauvre mine et semblaient vouloir singer les grandes cloches.

Celui dont l'oreille n'est pas habituée à une pareille sérénade doit en l'entendant éprouver plutôt la terreur que ce mélancolique et religieux sentiment qu'inspire le grave gémissement de la cloche Sigismond à Cracovie, ou de celle appelant les fidèles à la prière dans une église de village. Pour employer de pareils foudres pour réunir les chrétiens aux pieds des autels, il faut voir dans le créateur non pas le Dieu de miséricorde et d'amour, mais le

terrible Jéhova qui faisait trembler les Israélites ou le Jupiter tonnant des anciens.

C'est au milieu de ce bruit inusité que je fis mon entrée dans le Kremlin; comme j'en franchissais la porte, on m'arracha par derrière ma casquette de dessus la tête; en me détournant j'aperçus des yeux lançant des éclairs; c'était à en juger par son costume un marchand moscovite. A Moscou, ce n'est que l'aristocratie civile qui porte l'habit ou le paletôt; la bourgeoisie, c'est-à-dire la classe prépondérante des commerçants conserve le costume national. Le marchand porte une espèce de blouse large et tombante, serrée à la taille par une ceinture de cuir où il attache la clé de sa cassette; son pantalon en peluche noire très large, descend dans les tiges de ses bottes à revers en maroquin rouge. Dans les temps froids il porte par-dessus ses vêtements, une longue houppelande, doublée de peau de mouton. Tel était le costume que portait Suwarow dans son intérieur, c'était aussi celui de mon agresseur muet qui me montra avec menace les voûtes de la porte du Kremlin. Je levai les yeux et je vis un vieux tableau devant lequel brûlait

une lampe. Le cocher m'expliqua que c'était une image miraculeuse qui sauva Moscou des Français, que la porte s'appelle porte du salut (spaskiyé worota) et que je ne serais jamais sauvé, mais qu'au contraire je serais en butte à tous les malheurs imaginables si la sainte image ne me prenait sous sa protection. J'appris plus tard que si le soldat qui était de faction près de cette porte se fut aperçu de mon irrévérence envers ce tableau, il aurait pu répandre l'alarme et me faire arrêter.

Si l'on peut appeler Moscou la Jérusalem de la Russie, le Kremlin est sans contredit son temple ou plutôt un groupe de temples, bâtis non pas les uns à côté des autres, comme le sont ordinairement tous les édifices en Russie, mais construits sans plan, sans ordre, et reliés ensemble sur un seul point, et offrant de loin la représentation d'un majestueux cimetière herissé de pyramides et de croix. Si la cloche appelée le czar-Ywan, quand elle est en branle, impose à l'oreille, la cloche du Kremlin, appelée aussi le czar Ywan, et qui n'a pas sa pareille dans le monde, impose à la vue des voyageurs par son volume. Elle a

couté plus de deux millions de roubles. Un jour elle se détacha du clocher, tomba, s'ébrêcha et s'enfonça dans la terre; rélevée par Alexandre I, elle fut posée sur un piédestal, et elle reste là comme une relique, diamant et gloire de la Russie. On voit aussi au Kremlin une grande quantité de canons provenant de la campagne française de 1812. Ces canons sont déposés sur la place comme trophées de la victoire; un d'eux, c z a r p o u s c h k a, le czar canon, provenant de l'arsenal russe, domine les autres canons comme la cloche czar-Ywan domine les autres cloches. Il repose sur un piédestal, comme repose aussi sur un autre le c z a r é b r e c h é; la cloche et le canon sont au Kremlin les deux principaux monuments en métal. Les canons sont au nombre de 2200 dont 4 polonais seulement, 2 aux armes des Sapieha, 1 à celles des Potocki, et 1 ayant appartenu à la couronne; tous les quatre sont encloués.

Nous entrâmes dans les bureaux du commandant, on nous visa notre passeport. Mon nom n'y fut pas inscrit, il était dit seulement: un gendarme et un prisonnier. Puis nous nous rendîmes auprès du gouverneur

Zakréwski, là, on prit copie des papiers, on donna au gendarme le reçu de ma remise, on le renvoya à Varsovie, un nouveau gendarme vint et nous partîmes.

Le nouveau gendarme me fit voir à Moscou une singulière cerkwia, dédiée au bienheureux Basile. Ywan le terrible eut un jour la fantaisie de faire bâtir une monstruosité architecturale, espèce de palais indescriptible, pour y loger ce saint. C'est une église bâtie dans le genre d'une pagode chinoise, toute bigarrée, hérissée de tours et de tourelles dont les sommets finissent en forme de poire. La chronique raconte qu'Ywan confia à un architecte italien nommé Fioraventi l'exécution de son plan d'église. L'église une fois terminée, le czar demanda à l'architecte s'il ne pourrait pas faire quelque chose encore plus parfait; l'architecte répondit qu'il y avait réellement quelques imperfections dans l'édifice et qu'il pourrait faire mieux. Ywan lui fit alors arracher les yeux, et la cerkwia — pagode fut consacrée par un crime. Dans ses derniers temps un touriste anglais fit illuminer cette église qui brillait comme des escarboucles au milieu des ombres de la nuit,

au grand étonnement des Russes ébahis. Ainsi la pagode se trouva être bien plus propre à un divertissement qu'à la prière.

Le nouveau gendarme me fit aussi voir de loin un monastère de femmes qui renferme le tombeau de Sophie, cette soeur ambitieuse de Pierre le Grand qui passa sa vie à conspirer contre son frère. Les complices de la princesse furent enfermés avec elle dans ce même couvent où une horloge tintait lentement l'approche de leur mort. Elle fut réparée par ordre de Nicolas I et fait entendre encore aujourd'hui le son lugubre qui rappelle aux passants les tortures infligées à leurs compatriotes.

Moscou est un vrai musée de cerkwias et de cloches. Si ses coupoles disparaissaient un jour, il ne resterait de cette ancienne capitale qu'une bourgade sale, mal bâtie, mal pavée et ses places désertes.

Notre feuille de route portait Kazan comme lieu de notre passage. Sur ce chemin les avalanches de neige sont de plus en plus fréquentes. Je quittai Varsovie au printemps et après huit jours de voyage et une traversée de 2000 verstes, je me trouvais en plein hiver. Le soir un vent aigu

vous pénétrait à vif, à midi brulait un soleil des plus ardents; ma santé allait en s'affaiblissant et comment cela pouvait il être autrement? Courant jour et nuit dans un bryschka sans ressorts, le plus souvent souffrant de la faim, car malgré le prix exorbitant que l'on allouait pour ma nourriture, il était impossible de trouver à la hâte quelqu'aliment chaud. A chaque cahotement de la voiture, il me semblait sentir mes entrailles se détacher, le nouveau gendarme et les chevaux des steppes étaient sans pitié pour moi. Le gendarme commandait à chaque station un prompt changement de chevaux; le cocher une fois les rênes en main se mettait le plus souvent à sommeiller, les coursiers prenaient le galop et ne s'arrêtaient qu'à la station suivante. Si l'avant-train se fut détaché, nous serions restés avec les roues de derrière sur la route et les chevaux habitués à cette manière de poursuivre leur course sans s'arrêter seraient arrivés à la station avec les roues de devant. Tout le secret de la promptitude que le gendarme mettait dans l'accomplissement de ce voyage était je suppose la promesse du gouvernement de

le récompenser non pas en raison des journées employées mais des verstes parcourues. Il se hâtait donc pour mettre le temps à profit et pouvoir rapporter les achats qu'il était chargé de faire par les maitres de poste. Malgré les souffrances que les étapes me firent éprouver autrefois j'enviais le sort des prisonniers marchant à pied. Sans l'heureuse rencontre que je fis d'un feldjäger attendant des ordres à une station, je serais peut-être mort en route. Un courrier impérial en Russie s'appelle feldjäger; c'est ordinairement un officier plus ou moins élevé en grade, suivant l'importance des dépêches qu'il est chargé de porter et qui franchit comme l'éclair lespace de Pétersbourg à Varsovie, au Kamchatka, en Gruzie, en Perse, à Archangel etc. Un feldjäger est un télégraphe impérial jouant au milieu des steppes sur une étendue de plusieurs milliers de verstes et destiné à vivre et à mourir dans une kibitka. On ne peut voir sans douleur de tels individus et la Russie seule peut en montrer. Mon voyage se faisant en temps de guerre j'eus donc souvent l'occasion de rencontrer des courriers galopant sur

tous les chemins de l'empire que je traversais. Je vis l'un deux accourir à une station en demandant du lait à grands cris! Un fatigue extrême se peignait sur son visage; il but d'un trait un verre du breuvage demandé, des chevaux frais arrivèrent. En un clin d'oeil, le courrier passa de sa kibitka dans une autre, emportant avec lui le portefeuille devant décider probablement du sort des empires et partit au galop.

Le courrier, ma nouvelle connaisance, voyant ma pâleur et en ayant compris la cause par quelques mots que je prononçai sortit de son sac un large ceinturon de cuir dont il me fit cadeau et me recommanda de m'en serrer le bas ventre et de me réconforter le plus souvent possible avec du lait.

Avant de nous séparer il me raconta une anecdote très caractéristique jetant une grande lumière sur la position de feldjäger en Russie. Un de ses camarades, me disait-il, arrivant d'un long voyage se présenta au palais impérial avec un dépêche importante. Le czar étant alors très occupé, on fit attendre le courrier dans l'antichambre. Harrassé de fatigue c'est à peine s'il

pouvait se tenir sur ses jambes, il s'appuya contre un pilastre et s'endormit debout. Son sommeil était si profond qu'il fut impossible de le réveiller au moment où l'empereur sonna et personne n'osait détacher le portefeuille. On fit alors savoir à Nicolas ce qui se passait. Le czar vint avec son frère le grand-duc Michel et reposait avec un sourire de satisfaction ses regards sur son fidèle serviteur qui ronflait. Mais le grand-duc s'approchant du pauvre malheureux lui cria aux oreilles: Les chevaux sont prêts! A ces mots le courrier se réveilla en sursaut.

Quel trait pourrait peindre plus tristement les grandeurs et les misères humaines.

A quelques centaines de verstes de Moscou, le pays me parut dépeuplé; des boulaux qui chez nous inspirent les poëtes n'existent là qu'à l'état sauvage. Ni montagnes, ni collines pour reposer les regards; des plaines et constamment des plaines; un ciel de plomb fatiguant la vue; une route uniforme, sablonneuse que l'on traverse jour et nuit et que l'on retrouve chaque matin avec un nouvel ennui. On dirait que ce sont toujours les mêmes lieux, les mêmes

champs incultes, un silence que le hennissement d'un cheval, ou un vent soufflant tristement entre les arbres rabougris, interrompent à peine. Quand vous apercevez un passant, de joie vous voudriez pouvoir courir à lui. Au milieu du calme de l'Océan, malgré la menace du dauphin qui se montre à sa surface, les oiseaux de la mer voltigent au-dessus du vaisseau; l'illusion du mirage réveille notre imagination. Au milieu des rochers et des montagnes nous voyons dans les nuages et dans la forme des pierres des tableaux variés; le soir en traversant la forêt, le sommet des arbres nous représente, d'une manière fantastique toute la mythologie — Dans un steppe rien . . . rien . . . Mais si les rochers, les arbres, les montagnes ont leur poésie, le steppe a aussi la sienne; celle d'une tristesse navrante.

J'ai dit que dans cette contrée les avalanches ne sont pas chose rare, or un jour nos chevaux s'enfoncèrent dans la neige jusqu'au poitrail à côté d'une berline déjà à moitié engloutie. Une dame d'un âge avancé était au milieu de ses gens occupés à dégager sa voiture. Voyant son embarras,

je donnai ordre à notre cocher de dételer les chevaux de notre kibitka et de les mettre au service des voyageurs. Le gendarme n'élevant aucune objection, le cocher obéit, et la dame russe bientôt hors de danger, m'ayant beaucoup remercié de ce petit service, entama la conversation. Selon elle la tempête révolutionnaire dechainée à l'occident de l'Europe était cause des mesures rigoureuses de l'empereur envers la jeunesse polonaise; mais une fois cette bourrasque passée, Sa Maj. daignerait sans doute permettre aux jeunes polonais de revenir dans leurs foyers. Il me fut impossible de ne pas sourire à ces vaines espérances émises de bonne foi.

Nous passâmes Nijny-Nowgorod et nous approchâmes de Kazan, située sur les bords du Wolga, le plus grand fleuve de l'Europe. Nous entrions dans une contrée montagneuse, couverte d'une épaisse forêt. Le gendarme au courant de la localité, jetait autour de lui des regards inquiets. Il me dit après que l'on faisait souvent dans ces forêts des battues générales contre les déserteurs militaires et les déportés évadés de Sibérie, et que les piquets de Cosaques échelonnés sur les routes du gouvernement

de Kazan sont plus suspects et plus à craindre qu'utiles. Sur le Wolga la piraterie est largement organisée et le gouvernement n'a jamais pu la détruire, car parmi les seigneurs, les uns tolèrent les attaques de leurs serfs sur les bateaux marchands, les autres y prennent une part active et partagent les prises.

La route de Moscou par Kazan est celle de la Sibérie. „Elle est, dit Custine, plus difficile à traverser pour un voyageur curieux qu'à un chrétien de faire un pélérinage à la Mecque.“ Là, les principaux pélérins sont les malheureux déportés de toutes les parties de la Russie envoyés sous les pôles travailler aux mines. Je dis les malheureux, car on ne peut les appeler criminels. Qui est criminel? est-ce la victime envoyée dans les mines d'arsenic, ou son juge. De la part d'un gouvernement despotique, la réponse à cette simple question n'est pas douteuse, mais **l'Humanité** ne la confirme pas.

Lorsqu'on aperçoit sur la route une kibitka roulant à fond de train, les équipages militaires, les caravanes, les voitures se rangent; les uns lui livrent passage, les autres

reculent ou fuient effrayés comme les colombes qui, à la vue d'un point noir sur l'horizon, devinent l'oiseau de proie.

Les hommes employés à tirer les bateaux sur les rives du Wolga présentent un horrible spectacle. On dirait des êtres appartenant à un autre monde effrayant et hideux. Leurs vêtemens si l'on peut appeler ainsi les haillons partie en fourrure qui les couvrent, leurs visages velus, leur organe rude et enroué, leur taille courbée par le poids des fardeaux qu'ils portent journellement, des cordes sur les épaules et un sabre-poignard à la ceinture; tout cet ensemble fait de ces créatures des êtres auxquels on ne peut donner un nom humain. Leurs traditions sur les meurtriers et les assassinats sont plus horribles encore; je les ai entendu raconter mais l'imagination se refuse à croire à de pareilles monstruosités.

YWAN LE TERRIBLE. — KAZAN. TARTARES. — TONSURE. — PRISE D'HABIT.

Ywan le terrible fut surnommé le grand! Est-ce pour avoir fait crever les yeux à Fioraventi ?

Est-ce pour avoir fait massacrer les patriotes novgorodiens accusés faussement de trahison au profit des Polonais?

Ou pour avoir tué un de ses fils et fait pourrir un autre en prison?

Est-ce enfin pour avoir fait étrangler le premier patriarche de Moscou, comme Pierre le grand, qui lui étouffa le patriarchat même?

Non!

Il fut appelé le grand, parce qu'il délivra son pays du joug des Tartares, et parce que celui qui chasse de sa patrie l'ennemi qui en foulait le sol est et sera toujours grand.

Kazan autrefois capitale des Tartares, conquise par Ywan, forme aujourd'hui le chef lieu d'un des gouvernements russes; des redoutes menaçantes défendent les abords de cette ville et il ne reste comme souvenir qu'un bastion tartare. La ville du côté du Wolga présente un aspect majestueux. Cependant en me voyant au milieu des tribus mongoles je me sentis si loin de mon pays natal que je commençais à perdre l'espoir de le revoir jamais.

Ayant appris que le prince Baratynski, officier de la suite de l'empereur était gou-

verneur de Kazan, je lui adressai un placet en français, en le priant de vouloir bien m'accorder la permission de séjourner dans la ville. Le gendarme au seul nom du gouverneur prononcé par moi, cessa d'activer le départ. Nous arrivâmes à la rue de la Résurrection, devant le palais de Baratynski, je remis ma pétition à un Cosaque; au bruit des sonnettes de la poste plusieurs personnes se montrèrent aux fenêtres; des calèches et des cabriolets stationnaient devant la maison, l'antichambre était remplie de domestiques galonnés; le prince recevait. Un aide-de-camp vint m'annoncer que le gouverneur eu égard à l'état de ma santé m'accordait l'autorisation demandée et que je pourrais rester à Kazan aussi longtemps que je le voudrais. J'attribuai cette faveur si inattendue à la bonne humeur du prince et à la présence de ses hôtes, mais lorsque l'aide-de-camp ajouta que le choix du local dépendait du maître de police je fus bien vite désillusionné.

Le maître de police, un colonel, baron d'origine allemande me déclara qu'il ne voyait pas où il pourrait me faire préparer un logement, à moins toutefois que je ne

veuille en accepter un dans la prison de la noblesse. Je le remerciai en refusant. Il demanda au gendarme les papiers me concernant, le gendarme présenta un pli cacheté à l'adresse du gouverneur d'Orenbourg en disant qu'en fait de papiers il n'en possédait pas d'autres, sauf ses instructions personnelles. Alors le maître de police envoya chercher un recueil des lois moscovites et quand son sécretaire le lui eut apporté, il se retira avec lui dans une pièce à côté et je pus entendre le sécretaire lisant à haute voix les règlemens concernant les prisonniers de toutes classes; enchainés et non enchainés, nobles et vilains; ceux à qui on a rasé la tête et ceux à qui on a permis de garder leur chevelure etc. Pendant que j'attendais, sa femme parut un instant sur le seuil de la porte et me fit servir du thé par une domestique. Le dernier mot du maître fut que faute d'un logement plus convenable je pouvais si je les désirais rester dans le bureau de la police ce que j'acceptai.

Le baron m'envoya à mon nouveau domicile mon dîner accompagné dans la soirée de thé et de cigares; il se chargea d'une

lettre pour mes parents, mais elle ne leur parvint jamais.

Je visitai la ville afin d'éviter au moins pour quelques heures la société importune des employés de la police qui à chaque moment me faisaient des visites et m'accablaient de questions indiscrètes. Dans la rue un agent me chercha querelle parce que je fumais. J'ignorais que le gouvernement défendit de fumer dans les rues, non seulement en Pologne mais dans toute la Russie, et que la même prohibition s'étendit au cigare et à la pipe. L'assistance du gendarme me délivra bientôt de ce nouveau personnage officiel.

Kazan dont cependant la moitié de la population appartient à la religion musulmane, ne porte pas le cachet oriental, mais purement russe. Ce n'est qu'après avoir dépassé les rues principales, presque hors la ville, que j'aperçus de loin en loin une mosquée ou une population tartare se cachant pour ainsi dire dans de misérables maisons en bois. Le culte que les successeurs des puissants Djenghis-Khan, Tamerlan, Amurat, Batou-Khan, ces terribles Khans dont les princes moscovites étaient

tributaires et tenaient l'étrier, le culte dis-je, que ces hommes rendaient à Dieu et au Prophète est à peine toléré aujourd'hui dans leur propre capitale. Leurs mosquées ainsi que leurs maisons sont en bois, mesquines et respirent la pauvreté. Les Tartares eux-mêmes n'ont pas meilleure apparence que leurs mosquées et leurs maisons. La peur et l'astuce qui se lisent sur leur physionomie produit à leur égard un sentiment involontaire de répulsion. Leur regard soupçonneux et en dessous trahit la méfiance. Ils ont beaucoup de ressemblance avec les juifs dispersés et opprimés; comme eux, ils s'occupent pour la plupart de commerce. Leurs visages barbus et leurs têtes rasées ne sont certes pas attrayantes, cependant de toutes les tribus mongoles la race tartare est la plus belle. Elle ne brille pas du côté de la propreté, il est vrai, mais c'est un vice d'éducation et non de nature. Dans les rues, les femmes ne portent plus de voile sur le visage, mais lorsqu'elles vont par la ville, elles jettent sur la tête une robe de chambre d'une coupe d'ordinaire adoptée par les hommes. Il est facile d'apercevoir les traits de ces femmes, mais toutes elles

paraissent porter un masque, tant sont épaisses les couches de blanc et de rouge dont elles se barbouillent le visage. Elles teignent leurs dents en noir. Lorsque pour la première fois je vis à l'improviste au détour d'une rue un de ces visages pour ainsi dire de cire et aux yeux luisants, je m'en éloignai comme d'un spectre.

La situation actuelle des Tartares nous oblige de reconnaître que l'histoire est un livre saint et qu'elle justifie les décrets de la Providence; rendant les générations responsables des fautes des pères dont les actes n'eurent pour mobile que l'égoïsme et l'orgueil, la spoliation et l'asservissement des autres peuples et non la délivrance et le bonheur de tous. Qu'est-elle devenue cette grande Horde d'or conquérante, forte par la matière seulement, et qui menaçait de subjuguer le monde entier, qu'en reste-t-il aujourd'hui? Des parias auxquels on n'a pas même laissé un pied de terre pour sépulture. Ah! c'est que la puissance de la horde d'or ne s'appuyait que sur la violence et l'injustice!

Du retour à mon domicile je méditai l'histoire de la Pologne. Sa poitrine en-

sanglantée servait de rempart à l'Europe occidentale contre les invasions des Tartares..... J'en étais là de mes ressouvenances historiques lorsque le soir venu, on voulut bien me faire une surprise. A l'instigation du baron probablement, des jeunes filles en tabliers se réunirent sous ma fenêtre et se mirent à chanter des chansons populaires moscovites; quelques uns de ces chants étaient tristes et mélancoliques, d'autres frisaient quelque peu la gaudriole. Je me rappelle les premières phrases de l'un d'eux, insignifiant du reste:

Un tarin s'en allait en nacelle, il était général,
A cette occasion buvons la goutte.

Je gratifiai ces demoiselles d'un rouble pour se payer la goutte qu'elles venaient de si bien gagner; elles en furent ravies.

De l'autre côté de Kazan, l'orient devient de plus en plus apparent, mais à la surface seulement. Le désert y est à chaque pas plus horrible. La kibitka y vole comme une hirondelle isolée et la terre semble fuir sous les pieds des chevaux. Le pays est sauvage, triste et sombre. Véritable mystère de l'avenir! Les villages y sont habités les uns par les Tartares (mahométans), les

autres par les nouveaux convertis à la religion gréco-russe, des Russes, des Baskirs, c'est-à-dire des Tartares enrégimentés, Tartares-cosaques en un mot; par diverses tribus telles que les Tcheremisses, les Wodiak, les Teptiars, etc. Je vis aussi des villages, où d'un côté habitaient les tribus mongoles et finnoises et de l'autre les Russes venus de divers gouvernements pour s'établir avec leurs familles dans ce pays désert*).

En deça de Kazan les vitres des fenêtres sont faites de vessies d'animaux; les croissants brillent sur les mosquées pyramidales.

---

*) L'empire russe, on le sait, n'est pas un pays homogène, c'est au contraire une espèce de mélange de cent tribus différentes. La civilisation européenne n'y est connue que de la haute aristocratie, dont la plus grande partie s'en est appropriée la forme sans en accepter le fond, c'est-à-dire les principes. Les sectaires religieux entrent à l'heure qu'il est pour un septième de la population. Attachés à leur religion persécutée, supportant pour elle tous les jours le martyr, ils sont devenus fanatiques. Neuf millions de sectaires, membres de sociétés secrètes ou publiques, phalange plus forte que celle des saints orthodoxes se rangeraient sous la bannière de l'homme qui le premier proclamerait en Russie la liberté de conscience.

Du haut des minarets, les chants appellent le matin et le soir les croyants à la prière. Ce chant est traînant, un Européen l'imiterait difficilement. Je n'ai jamais entendu un Tartare chanter un air gai, même dans sa retraite domestique; ses accents sont toujours tristes et plaintifs. On y reconnait facilement un peuple opprimé.

Aux stations de poste je m'entretenais quelquefois avec les maquignons baskirs. Quelques uns d'entr'eux avaient été en Pologne et par cette raison peut-être se montraient très hospitaliers. L'un d'eux me mena chez lui et me fit entrer même jusque dans le réduit occupé par ses femmes et ses filles que je trouvais assises sur une couverture de laine, occupées à coudre ou à filer. A mon entrée elles se voilèrent le visage, mais le Baskir leur fit ôter leurs voiles et me les présenta successivement en les appelant chacune par leur nom. Dans leur manière de se voiler il y avait plus de coquetterie peut-être qu'elles ne sauraient en montrer en paroles. Une des filles du maquignon ayant aperçu à mon sac à tabac une frange en fil d'or me la montra en souriant. La voyant couverte de dorures je

m'empressai de la découdre et de la lui offrir. Toutes les femmes tartares présentes exprimèrent leur joie dans une langue qui m'était inconnue.

On prépara pour le dîner une salma, potage très goûté des Tartares; quant j'offris de la payer, on refusa. Ce mets se compose simplement de bouillon avec des lazagnes et de la viande coupée en petits cubes, assaissonnée avec du lait aigre. Je trouvai fade et coriace la viande que j'ignorais être du cheval. Le gâteau d'avoine qu'il est d'usage de manger avec le potage ne flattait aussi que médiocrement mon palais. Au moment de partir, la demoiselle tartare à qui j'avais fait cadeau de ma frange en fil d'or me la montra déjà cousue sur le devant de sa chemise bleue, et pour étancher ma soif qu'excitait la salma fortement épicée, elle me présenta dans un vase en bois une boisson de couleur bleuâtre. Le goût en est semblable à celui de beurre délayé, mais plus agréable. Après en avoir bu, la fumée m'en monta à la tête comme celle de la forte bière bien houblonnée. Cette boisson que l'on appelle koumys me grisa un peu. Les vrais croyants ne pou-

vant s'enivrer ni avec des liqueurs fortes ni avec du vin, boissons défendues, se rabattent sur le koumys lait de cavale fermenté et conservé dans des outres en peau de chèvre, le poil en dedans. Les Baskirs abandonnent pendant l'été leurs villages et plantent leurs tentes au milieu des bois, sur les bords des petites rivières. Les Russes attaqués de maux de poitrine y arrivent alors en masses, dans l'espoir de se guérir, le koumys étant le remède le plus efficace pour cette maladie. Le régime tout entier consiste à manger beaucoup de viande de mouton, arrosée de koumys, à s'abstenir de boire aucun autre liquide et à se promener souvent. Les personnes qui suivent ce régime commencent par prendre de l'embonpoint et finissent quelquefois par retrouver la santé, ce dont je fus témoin bien des fois moi-même.

Beaucoup de voyageurs ont donné une fausse description du véritable type tartare en leur prêtant les pommettes enfoncées avec des os saillants au-dessous des yeux, les yeux noirs mais petits et caves, le nez aplati, le teint brun et luisant, la barbe rude et les cheveux crépus. C'est en effet

le type mongol. Tels sont les Kirghizes et les Kalmoucks, dont les petits yeux sortent de leur orbite comme d'une étroite rainure, et dont la vue est cependant des plus perçantes. Mais la race tartare en Russie est comme je viens de le dire, la plus pure, la plus correcte pour les traits du visage comme pour toutes les proportions du corps.

Je rencontrai chez les femmes de cette race des visages dignes d'être compris au rang des beautés asiatiques, au même titre que ceux des Géorgiennes et des Circassiennes. Les cheveux noirs comme du jais, sont souples comme la soie, leur taille svelte, leurs grands yeux noirs jettent la flamme, mais manquent d'expression et de ce charme que les Européennes possèdent au plus haut degré. Les yeux d'une femme tartare ne sont pas ceux d'une Française, ce sont plutôt des miroirs où se reflète une âme passionnée mais endormie. En général chez les Russes les hommes sont supérieurs en beauté aux femmes, chez les Tartares, c'est tout le contraire.

Je demandai à un Tartare si son harem n'était pas quelquefois le théâtre de révoltes.

— Pour remédier au mal me répondit-il gravement, il faut avant tout être juste.

— Sous quel rapport?

— Il faut avoir les mêmes égards pour toutes ses femmes, autrement il n'y a pas de bonheur possible. Il faut aussi faire en sorte que les enfants restent avec leur mère et ne recherchent pas les caresses de celles de leurs frères d'un autre lit.

Un Tartare, à moins d'être très pauvre n'épouse que rarement une seule femme; le plus souvent il en a trois. Je demandais une fois à une si n'ayant pas de rivales elle se trouvait heureuse. Elle fit de la tête un signe affirmatif. Je lui fis observer que si son mari était riche, elle aurait certainement des compagnes, mais que d'un autre côté elle trouverait une compensation dans le bien-être. Elle me répondit qu'elle préférait être maîtresse exclusive dans une chaumière pauvre qu'avoir des rivales dans un palais. Je lui donnai quelques petites tapes sur l'épaule, elle me menaça d'un couteau.

Giaour! ne touchez pas à une femme tartare!

. . . . . .

Orenbourg! Oasis au milieu du désert!

A la vue de cette ville des sentiments inexprimables dominèrent tout mon être.

La kibitka s'arrêta devant le palais du gouverneur, nous descendîmes, le gendarme remit les papiers.

Nous attendîmes dans le vestibule, la porte s'ouvrit avec fracas et un petit homme, au regard du dieu Mars, portant une veste de cosaque très serrée se présenta.

— Comment s'est-il comporté en route, demanda-t-il brusquement.

— Parfaitement bien, lui répondit-on.

L'homme à la veste daigna m'envisager à son aise à travers son lorgnon comme un animal curieux. Il murmura ensuite quelques paroles inintelligibles, se rétourna et disparut.

J'avais eu l'honneur d'être en présence de son Excellence, le général du corps, gouverneur d'Obruczew, futur sénateur.

Je passai la nuit à l'état major. Le lendemain matin eurent lieu ma tonsure et ma prise d'habit. On me donna une capote à collet rouge, avec boutons en étain, et des épaulettes bleues, portant le No. 23 et l'on m'annonça qu'à partir de ce mo-

ment j'appartenais comme soldat à la vingt-troisième division d'infanterie et que je devais servir fidèlement Dieu et le Czar; puis à mon grand étonnement on me fit encore monter dans la kibitka, le bataillon que j'allais rejoindre étant stationné à 400 verstes plus loin.

XVIII.

KIRGHIZ.

L'Oural sépare l'Europe de l'Asie. En longeant les rives de ce fleuve vers la mer Caspienne le regard se perd dans l'immensité du désert. Rien dans les steppes ne sollicite l'attention du voyageur; c'est un pays plat, silencieux, aussi peu peuplé qu'avant la création. La nature y a été avare de monuments et l'art n'y a pas pénétré. C'est une nature morte dont le silence sépulcral n'est interrompu que par le triste bruissement de quelques touffes de tilleuls sauvages ou autres arbres rabougris. Ces steppes prèsentent parfois un phénomène de mirage qui leur est particulier: les objets éloignés semblent tout prés de vous et prennent des formes gigantesques; ainsi les hommes vous apparaissent comme des obélisques et les chameaux chargés comme des montagnes mouvantes. Les naturalistes attribuent ce phénomène aux émanations vaporeuses, et souvent un voyageur fatigué

devoré par la soif, aperçoit une vaste flaque d'eau, precipite ses pas, et voudrait s'y jetter, mais l'eau fuit à mesure qu'il marche.

Cependant les historiens affirment que ce pays a eu autrefois de nombreux villages et de grandes cités; des bois et des prairies couvertes de fleurs.

La civilisation en y introduisant l'industrie, le commerce et l'agriculture, serait peut-être assez puissante pour ressusciter ces contrées où jadis coulaient le miel et le lait. Mais pour le moment c'est une place vide sur la sphère du globe, où le czar se prépare à inscrire cette sentence terrible: esclavage, knout et haine; mais Dieu arrêtera sa main sacrilège et y inscrira les mots: liberté, dévoûement, amour, paroles vivantes au fond de nos coeurs.

Actuellement sur cette terre oubliée, traversée par l'Oural, il n'y a, et seulement près de la grande route, que des huttes en terre, rangées les une à côté des autres, comme un régiment en bataille; — c'est un cantonnement de Cosaques. Une maison en bois occupée par les chefs domine par son élevation ces misérables toits. Sur le sommet

de cette maison se tient un piquet de cosaques interrogeant du regard l'orient et l'occident.

Du côté opposé de l'Oural, le voyageur pourra dans ses pérégrinations rencontrer un Kirghiz, le lacet sur l'épaule, monté sur son cheval intrépide et poursuivant à la course une antilope ou un chacal qu'il finit par atteindre et frappe de son fouet jusqu'à ce que l'animal devienne sa proie, il verra aussi un grand nombre de tentes dressées par les Kirghiz nomades, ainsi que des troupeaux de chevaux et de brebis, des chameaux et des dromadaires, debouts, couchés ou à genoux, attendant les fardeaux qu'ils doivent porter dans la Russie voisine. C'est à Orenbourg et à Ouralsk près du pont de bateaux sur l'Oural que stationnent les caravanes de Kirghiz. C'est un spectacle des plus curieux de voir tous ces dromadaires défilant gravement l'un après l'autre, comme à une procession et portant sur leurs dos des familles entières et les produits qui constituent toute leur fortune, destinés aux échanges avec les trafiquants russes.

On a construit à Orenbourg aux frais du gouvernement un immense bâtiment ap-

pelée Maison d'échange, où le Kirghiz dépose les produits bruts de son pays, et prend en échange pour une peau de cheval ou de mouton par exemple, une boîte peinte; pour un quintal de suif, un peu de thé ou un petit miroir; pour un sac de duvet de cygne, un morceau de pain noir de soldat; pour un caparaçon à dessins ou une paire de brodequins en maroquin de toutes couleurs confectionnés l'un et l'autre par une jeune fille kirghiz une toute petite pièce de percale bleue dont la pauvrette se fera une chemise.

Les steppes enrichissent considérablement non seulement les marchands mais aussi les employés petits et grands qui surveillent ces derniers directement ou indirectement. L'échange, il est vrai, se fait au grand préjudice des Kirghiz; mais là où tout le monde vole, personne n'est voleur, dit le proverbe russe; tout va donc pour le mieux.

Les steppes des Kirghiz-Kayssacs occupent une immense étendue de terrain entre l'Oural et les mers Caspienne et Aral, et s'étendent jusqu'à Khiva. Le sol de ces steppes est formé de sable renfermant des coquilles marines ou de sables mouvants;

ils sont en partie argileux, nus ou couverts d'absinthe et d'autres herbes sauvages.

En général le terrain en est sec, sans bois et sans eau, sauf des lacs putrides que l'on y rencontre souvent, et beaucoup de ruisseaux d'une eau bourbeuse, salée, et des marécages; l'eau salubre y est trés rare.

Peut-être quelquefois trouvera-t'on quelques sources vives bien que les Kirghiz nomades les conservent pour leur propre usage, ils les cachent adroitement sous des roseaux et du feuillage. Les prairies y sont rares, mais leur étendue est de plusieurs verstes carrées. Ce sont comme des oasis au milieu des steppes, elles nourissaient les troupeaux, seule richesse et unique moyen d'existence des Kirghiz; les dromadaires blancs, gris et bruns, les bêtes à cornes, les chevaux, (ceux issus de la race Kirghiz-arabe appelés ardamaks sont réputés les meilleurs) les chèvres et les brebis dont la laine est d'une qualité inférieure mais qui se distinguent par leur haute taille et une énorme excroissance remplie de graisse au dessus de la pueue. Quand il n'y a plus d'herbe sur un endroit le Kirghiz se transporte sur un autre. Partout, pendant l'été,

dans le voisinage de l'eau, on est incommodé par la multitude de mouches, cousins et taons qui voltigent dans l'air.

La température est approximativement de 45 degrés Réaumur au dessus de zéro en été et de 30 au desous en hiver. Les pluies sont très rares dans les déserts; il n'y a presque pas de printemps. L'été avec ses chaleurs ardentes succéde immédiatement à l'hiver, alors les nuits sont très courtes. Deux heures après le coucher du soleil, l'aube blanchit déjà la vallée. Les ouragans y sont fréquents en toutes saisons; quand ils se déchaînent sur les steppes pendant l'hiver ils ensevelissent des troupeaux entiers dans la neige avec leurs bergers; pendant les chaleurs, soulèvent ils des tourbillons épais d'un sable brûlant qui obscurcissent l'horizon. Malheur à celui à qui l'ouragan d'hiver barrerait le passage; s'il était seul la mort serait ce qui pourrait lui arriver de plus heureux.

L'habitation d'un Kirghiz est une tente appelée kibitka qui cependant n'a aucun rapport avec le véhicule du même nom; elle n'est montée ni sur une charrette ni sur des roulettes, ce n'est qu'une tente ordinaire

d'une forme oblongue plantée dans la terre, assez vaste pour contenir la famille entière, et construite avec des morceaux de bois flexibles imitant un grillage, mais couverte entièrement d'un tissu de grosse laine très épais; elle est de cette manière à l'abri des effets du vent le plus violent. Le déménagement ne donne pas beaucoup d'embarras à un Kirghiz. Il fait un rouleau de sa couverture, lie en faisceaux les parties de la carcasse de sa tente, attache le tout sur le dos d'un dromadaire et se met en route avec sa maison, sa famille et son avoir.

Le Kirghiz privé de bois, de charbon, de tourbe et de paille, allume son feu au milieu de sa tente avec un engrais desséché appelé Kiziak, qui le chauffe, l'éclaire et permet à sa ménagère de faire la cuisine. Son lit c'est la terre; il a pour tout mobilier quelques couvertures, une ou deux boites en bois, un chaudron et quelques menus ustensiles de ménage; une auge remplie de koumys chez les plus riches ou de lait aigre délayé avec de l'eau chez les pauvres; l'arc et les flèches suspendus à une cheville en bois et un vieux fusil dans un coin; tel est l'intérieur d'une tente

de Kirghiz, si ce n'est encore quelques figures humaines malpropres et des chiens. Chez les riches l'intérieur des tentes est recouvert de tapis de Perse, et il va sans dire que leur cuisine se fait hors la tente.

Les Kirghiz diffèrent peu des Tartares, même sous le rapport du langage. Comme eux ils sont mahométans, mais en général moins dévots que leurs coréligionnaires; ils ont relativement peu de prêtres.

Leur nourriture ordinaire se compose de viande de mouton qu'ils mangent sans pain et aussi de chair de cheval; un rôti de poulain ou son sang bu aussitôt qu'il est abattu sont regardés chez eux comme une exquise friandise.

Les Kirghiz sont très hospitaliers, surtout envers leurs compatriotes. Un convive à qui son hôte présente dans sa main un morceau de viande se trouve très honoré de ce procédé; et si l'amphitryon daigne lui mettre les morceaux dans la bouche avec ses doigts, oh! alors l'honneur est au comble. Le Kirghiz se montre aussi très bienveillant envers les étrangers, mais toujours avec l'arrière pensée de les duper et son hospitalité ne dépasse pas sa tente;

l'étranger n'a pas le pied dehors qu'il ne se ferait aucun scrupule de le tuer ou de le dévaliser si l'occasion s'en présentait.

La polygamie est moins en usage chez eux que chez les autres tribus mongoles; une jeune fille de ce pays qui épouse un homme marié est mal vue; ses compagnes cessent de la fréquenter. Un célibataire passe parmi eux pour un phénomène et est généralement méprisé. L'importance de la dot que le jeune homme est tenu d'apporter est cotée en raison des attraits de la fiancée. Une fille représente un capital à l'actif des parents; plus elle est belle et accorte, plus le capital augmente. Quant à ses qualités morales, on n'y attache aucune importance. Une veuve est considérée tout simplement comme une non-valeur. Si le mari a deux au plusieurs femmes, ce qui arrive rarement, chacune d'elles doit avoir une tente séparée. Chez les pauvres, les fiançailles et le mariage se font le même jour et très modestement. Un prêtre se rend chez les fiancés, leur fait un sermon, ensuite ils mangent en famille du poulain engraissé, et l'hymen est consommé.

Mais par contre, le choix d'une fiancée,

la cour que l'on doit lui faire, exigent l'accomplissement de quelques formalités un peu plus difficiles que le mariage même. Un jeune homme qui se sent des dispositions à s'engager dans les liens indissolubles du mariage, fait sa ronde sur le steppe en cherchant un objet qui réponde à ses sentiments; quand il en a trouvé enfin un digne de son amour, et qu'il a dépisté sa tente, il s'y présente par une belle soirée et demande timidement, comme il a demandé partout, mais en vain, dit-il le pauvret: si la demoiselle de céans n'a pas vu ou entendu parler de sa brebis favorite égarée qu'il cherche dans les environs. Naturellement, la jeune Kirghiz prévenue ordinairement d'avance des intentions et de la visite de son prétendu, lui donne une réponse négative, mais la conversation continue. On demande au jeune homme d'où il est, s'il vient de loin, s'il a faim? Alors le prétendu choyé, charmé, enchanté, revient chez ses parents qui, à leur tour, viennent aussi quelques jours après comme par hasard, s'étant égarés et demandant leur chemin, visiter la tente où le coeur du jeune gars est resté. Les

visites se renouvellent plusieurs fois et finissent par une demande en mariage.

La manière de faire la cour est bien plus brillante et plus originale chez les riches. Lorsqu'elles ont atteint l'âge de 14 ans les jeunes filles sont recherchées en mariage; elles se réunissent alors en costume de fête sur un point convenu, chacune montant le meilleur ardamak de la troupe paternelle. La cavalcade des jeunes filles est suivie par celle des jeunes gens leurs aspirants, accompagnés de leurs parents et des garçons d'honneur. Le cor a sonné, le signal est donné, la course est ouverte. Une des jeunes filles qui s'appelle le plus souvent Marja, armée d'un fouet, s'élance au galop, et derrière elle tous les prétendants à sa main; chacun d'eux cherche à atteindre l'amazone, la saisir en courant à bride abattue, l'enlever de sa monture, l'embrasser et l'asseoir sur son cheval à ses côtés. Celui qui réussit à faire tout cela est accepté pour mari. Mais la chose n'est pas des plus faciles; la jeune fille sait bien manier son fouet et il lui est permis de s'en servir et de ne ménager dans cette circonstance ni le cavalier

poursuivant ni son coursier, alors les coups de fouet pleuvent sur la tête de l'un et de l'autre, et si le cheval effrayé fait un écart et que l'amoureux tombe, il risque fort de se rompre le cou.

Mais ici, comme partout, l'impartialité n'est pas de rigueur. Le fouet, terrible dans les mains des grâces Kirghizes, s'il meurtrit un cheval ne fait qu'effleurer la crinière de l'autre. C'est qu'alors le poursuivant est le préféré; il faut bien l'aider un peu dans son entreprise; il a réussi, il épousera, tant mieux. Le fouet, on peut le dire, est le baromètre des sentiments des jeunes filles Kirghizes.

Je n'ai rien à dire sur la cérémonie des obsèques chez les Kirghiz; ils font enterrer leurs morts de la même manière que chez nous. Je ne peux cependant passer sous silence l'effet qu'a fait sur moi une femme Kirghize déplorant la mort de quelqu'un qui était cher à son coeur. Elle était assise sur la tombe, plongée dans une longue rêverie; à son pied un tout petit enfant épluchait un rameau d'absinthe sauvage. Je fus le témoin muet et inaperçu de cette scène lugubre. — Tout d'un coup la Kirghize se

mit à pleurer. C'était un chant de détresse mêlé de plaintes, c'étaient des lamentations déchirantes; — ensuite elle devint tranquille, embrassait l'enfant en le pressant sur son sein et avec une baguette de bois creusait de petits trous dans la tombe et en approchait son oreille. J'ai pu entendre des sanglots étouffés et des tendres chuchotements, — un dialogue mystérieux s'établit avec le défunt. Que de sentiments, que de charmes angéliques eussent dû jaillir de la poitrine de cette jeune femme!

Les Kirghiz portent à leur désert le même amour que les montagnards des Alpes à leurs rochers sauvages. Le séjour parmi eux peut paraître monotone à un Européen habitué au bruit des grandes villes, quant à moi, j'avoue que j'ai trouvé bien des charmes dans la simplicité de leur vie pastorale qu'il m'est plus facile de sentir que d'exprimer.

Les chevaux des steppes sont doués d'un véritable instinct de sociabilité. Rien de plus pénible à voir que le renvoi de l'un d'eux de la troupe. Il supplie, il se cabre, se défend, mord, rue et hennit de désespoir tant il éprouve de douleur au moment de

quitter les compagnons avec lesquels il a été élevé. La curiosité semble aussi être innée chez ces animaux. Aussitôt qu'ils aperçoivent quelqu'un habillé à l'européenne, visitant leur domaine, toute la bande accourt au devant de lui, s'arrête, le regarde un instant, dresse les oreilles, et se retire en courant. Pendant l'hiver ils écartent eux-mêmes la neige pour chercher l'herbe. Le foin des steppes est très gros et mortel pour des chevaux européens.

Les brebis de ce pays font une guerre acharnée aux scorpions; elles savent les dénicher, même sous le sable où ils se cachent, et les dévorent sans miséricorde. Pour se garantir contre ces insectes pendant le sommeil, il suffit de se coucher sur une couverture tissée avec la laine de ces brebis, ils s'enfuient comme les chiens à la vue de la peau du loup.

Le chameau aime quelquefois à se venger surtout lorsqu'on lui fait du mal. S'il garde longtemps la patience, aussi sa vengeance est-elle terrible et spirituelle. Lorsqu'un Kirghiz par un tiraillement continuel du courroi attaché à l'anneau qui passe à travers les narines du chameau pour le

guider, le fait beaucoup souffrir, l'animal à bout de patience, commence à ruminer lentement sa nourriture pour en ramasser une certaine quantité dans la bouche et ayant saisi une occasion favorable crache avec une telle adresse et force au visage du tyran qu'il le couvre entièrement de débris ruminés et de bave. Il est impossible de rendre cet air de satisfaction avec lequel le chameau lève sa tête, après coup, et la tourne du côté de ses camarades quadrupèdes qui le suivent.

La nation tout entière des Kirghiz est divisée en tribus gouvernées despotiquement par des sultans qui font remonter leur généalogie à Djenghis-Khan, mais qui ne savent que fort peu de chose sur son compte. Les tribus sont divisées en colonies; chaque colonie possède un certain nombre de tentes pour la commodité des habitants qui sont tous pasteurs. Autant de tentes autant de familles.

Les Kirghiz mènent une vie nomade; ceux du côté de la frontière russe sont des Kirghiz conquis, soi-disant alliés du gouvernement de leurs envahisseurs. Leur population monte à 120,000 âmes, et leur

premier sultan, Khan Djanghérr, gouverne sous la protection de la Russie: il a sous son administration les paturages et les petites colonies nomades. Le mufti (archiprêtre) de la horde conquise habite Orenbourg, où se trouve aussi une école de cadets composée des enfants des Kirghiz. Les élèves sortent de l'école avec le grade d'officier de cosaques et retournent chez eux remplir des fonctions administratives sous la direction du Djanghérr. Le gouverneur d'Orenbourg, à qui appartient aussi l'administration générale de la horde, la visite souvent, distribue aux sultans des honneurs consistant en des décorations, des robes de chambre rouges, garnies de galons dorés, signes de distinction dont ces personnages ridicules, qui par nature aiment le clinquant, tirent une grande vanité. Je rencontrai une fois un de ces messieurs et voulus passer sans le saluer; il m'arrêta et me dit en russe corrompu, en me montrant ses décorations: Pour qui me prends-tu? Tu ne vois donc pas cela? Oui, je vois, ce sont des harnais de chevaux, répondis-je. Non pas, tu mens, s'écria-t-il, c'est un cadeau de l'empereur, entends-tu?

Il est à désirer que le gouvernement russe envoie à la horde plus de médecins et moins d'employés armés du sabre, afin que ceux-là pussent enrayer les maladies syphilitiques que son armée y a importées et qui font des ravages terribles. Ces maladies sont d'autant plus pernicieuses dans leurs effets que le peuple ignorant n'ayant aucune foi dans les secours bienfaisants de la médecine, n'en étant point convaincu par des hommes d'esprit et de coeur, est livré entièrement aux sorciers et devins de sa race, qui, au moyen de prestiges, grillage au-dessus de la flamme de petits bois allumés des osselets ou des grains, prétendent chasser du corps du malade le diable (chaïtan) comme unique cause de sa maladie.

En parlant des maladies, je me rappelle d'un fait qui n'est pas sans intérêt. J'étais en faction à l'hôpital militaire devant la porte d'une salle remplie de malades, envoyés pour y être traités et provenants soit des compagnies militaires pénitentiaires, soit de différentes prisons. Il y en avait deux Kirghiz qui, depuis sept ans mis en état d'arrestation pour le vol de chevaux,

vol dans lequel excellent tous les peuples nomades d'Asie, allaient être jugés par un conseil de guerre. Ordinairement après la perpétration du vol, les autorités russes font main basse sur la première groupe venue de Kirghizes et les tiennent enfermés pour contraindre les innocents à payer la valeur des chevaux volés, s'ils ne désignent pas le voleur.

Ainsi pendant que j'ai été en faction, l'un de ces malades était absout, l'autre désigné à tort et à travers comme coupable par ceux qui étaient enfermés dans la prison, fut condamné aux bâtons et à la déportation. Le Kirghiz qui devait être mis en liberté, pâle et défait, brûlant du désir d'un prompt rétablissement pour sortir le plutôt possible de l'hôpital et retourner au sein de cette vaste nature des steppes, après laquelle il soupirait, avala pendant la nuit les médicaments préparés pour plusieurs malades. J'avais cru que s'en était fait de ce malheureux et j'avais couru prévenir le chirurgien en chef; pourtant il n'avait rien, grace à sa forte constitution ou plutôt à l'inaction de l'eau coloriée que les médecins russes administrent

à ces malheureux, dont personne ne s'occupe. Quant au Kirghiz coupable, celui-ci ne paraissait pas avoir cette envie de se guérir promptement pour quitter à jamais son pays natal. La plaie de son pied ne se guérrissait point, au contraire elle s'envenimait encore davantage, car il la grattait, et sa langue était blanche par l'effet des feuilles de tabac qu'il y mettait. Les chirurgiens ont été obligés de mettre un bandage sur la plaie, et sur le bandage un cachet — ça n'a pas réussi, le Kirghiz l'égratigna avec une épingle. On a interposé de la toile cirée, sur laquelle des piquures d'épingle étaient visibles. Sans y faire attention, il prolongeait ces manoeuvres qu'à la fin la gangrène s'y était mise et il expira en douleurs.

Ayant appris sa triste fin, je ressentis une douloureuse satisfaction, sachant que rarement un musulman condamné aux bâtons et traîné entre deux rangs de soldats excités par des sous-officiers farouches, survit au châtiment appliqué avec une telle barbarie par les Russes qui gardent une haine contre les pauvres enfants de l'islamisme à cause que leurs ancêtres, en montant à

cheval, se faisaient tenir l'étrier par les grands-ducs de Moscovie.

Tout le monde sait que la peine généralement appliquée en Russie est: les bâtons, mais on ne sait pas que les traces en restent toute la vie. Les Russes le savent bien, la première chose dans leur procédure criminelle est de connaître si l'inculpé a été déjà battu. On l'envoie à cet effet aux bains de vapeurs, où, lorsque le corps du martyr est suffisement échauffé, on le frotte avec de la flanelle, et alors toutes les marques provenant des coups de bâtons ou du frottement des chaînes reparaissent en couleur de pourpre czarien.

Le Kirghiz craint moins les bâtons et les knoutes sous lesquels il expire en prononçant le mot Allah! que la marque sur l'échafaud, lorsqu'il est condamné aux travaux forcés. Ça fait de la peine à voir le coupable reconduit à la prison, où ses obligeants compatriotes lui sucent du front et des joues la masse noire de poudre, avant qu'elle ne soit durcie et ait laissé sur la figure de l'homme la marque éternelle de la main de bourreau.

Un Tartare ainsi marqué, ayant pu s'évader, rencontra un militaire russe, au lieu de fuir, il se précipita vers lui en criant: Tue-moi, ou je te tue!

Il est difficile aux Russes de prendre un Kirghiz fuyant, car celui-ci voit avec ses petits yeux fendus très loin, et là où un Européen n'aperçoit qu'un petit point ou n'aperçoit rien, le Kirghiz distingue un cavalier ou un piéton, s'il est armé ou non — et sa vue ne le trompe jamais.

Le meilleur point de refuge pour les fugitifs des steppes Kirghiz-Kayssacs est Khiva. Avant peu de temps encore les Kirghiz alliés saisissaient les militaires russes qui se rendaient à la chasse de l'autre côté d'Oural et les vendaient aux Khiviens. Ainsi de cette manière chaque famille presque à Khiva possède des esclaves de la race slave, finoise etc. La plupart de ces fugitifs s'étant fait circoncire, reçoivent la liberté. Il y en a beaucoup qui se sont mariés et établis. Il y en a qui ont fait la fortune.

Un de ces fugitifs, d'origine cosaque, habitant depuis nombre d'années à Khiva,

ayant pris le commandement des Kokaniens contre la Russie, sa patrie, en 1855, a été fait prisonnier et emmené chargé de chaînes à Orenbourg, d'où l'on l'a fait partir sans que personne ait pu savoir pour quelle destination.

En cas d'attaque des Kirghiz indépendants vivant sous leurs tentes au fond du steppe contre les Kirghiz alliés, dans un but de rapine ou de vengeance, le gouvernement envoie des troupes pour les défendre. Souvent un ancien élève de l'école des cadets, passé du côté de ses frères indépendants, les range en bataille et les conduit sur la horde conquise. Sur le territoire de cette dernière sont postés partout de nombreux piquets de cosaques d'Orenbourg, d'Ouralsk et d'Astracan, commandés par leurs officiers. Un détachement reste en permanence dans la résidence du Djanghérr. Lorsqu'ils organisent des battues dans le steppe ils réunissent un régiment sur un point où il se divise en deux colonnes qui se subdivisant, forment d'autres colonnes et ainsi de suite; de manière que le régiment, mis partiellement en mouvement dans toutes les directions, couvre bientôt le steppe

comme d'un filet. En supposant que le Djanghérr nourrisse quelques velléités d'indépendance et conçoive le dessein de prendre la fuite, il lui serait impossible de mener à bonne fin cette entreprise ou plutôt il n'y réussirait point.

Les Kirghiz ne se distinguent point par la bravoure; une poignée d'hommes résolus et bien armés peut tenir en respect toute une troupe de 400 ou 500 Kirghiz. Les bayonnettes les effrayent le plus. Leur manière de faire la guerre est à peu près la même que chez les Bédouins. Ils s'organisent en cavalerie irrégulière. Incapables de soutenir un combat en bataille rangée, ils attaquent leur ennemi en fondant sur lui à l'improviste et par groupes plus ou moins nombreuses, armés d'arcs, de lances, de filets de fer, de pistolets, et de méchants fusils, n'observant aucun ordre militaire. On conçoit bien comment il est facile de les mettre en déroute par une charge hardie.

La Russie s'avance sourdement, mais d'un pas de géant vers la Chine et les Indes, se frayant le chemin par les armes, et par

l'intrigue, en semant la discorde parmi les malheureux peuples asiatiques. Diviser pour régner a été de tout temps la devise du gouvernement russe. La mésintelligence qui règne en Asie dans les trois hanats: Khiva, Bouhara et Kokania, forts ensemble de 6,000,000 d'habitants, ainsi que celle qui divise les Kirghiz, les Kalmoucks et les Karakalpaks sont l'oeuvre de la Russie, et c'est à son profit exclusif que ces nations, dans leur ignorance, tirent le glaive contre elles-mêmes.

Mais ce n'est pas tout. La Russie, dans sa marche vers la mer d'Aral a pris dans ces derniers temps, par trahison une petite ville fortifiée Ahméchétte, appelée depuis fort Perowski, du nom du gouverneur d'Orenbourg, commandant l'expédition. Aujourd'hui ce petit fort se métamorphose peu à peu en forteresse menaçante par sa position stratégique et sa construction d'après un nouveau système à l'application duquel les Russes donnent tous leurs soins. Le fort Perowski est situé sur les bords de la rivière de Sirdarya, à 500 verstes de distance seulement

de la mer. Les bateaux à vapeur russes traversent sans obstacle la Sirdarya jusqu'à la mer d'Aral, d'où ils peuvent facilement se rendre maîtres de la rivière Amour.

L'Orient est en danger!

EPILOGUE.

Le corps d'armée spécial d'Orenbourg est composé ainsi:

1) Dix bataillons d'infanterie de ligne.

2) Les cosaques du gouvernement d'Orenbourg avec leur artillerie.

3) Quelques bataillons des colonies militaires, composés pour la plupart d'enfants juifs enlevés en Pologne et convertis au rit gréco-russe.

4) Les dignitaires, fonctionnaires et employés russes civils, dégradés et condamnés à servir comme simples soldats, pour cause de malversation, détournement des deniers du trésor; ainsi que les officiers condamnés pour ivrognerie ou insubordination, vagabondage nocturne, bris de vitres et autres gentillesses du même genre enrichissant

leurs états de service, condamnés à défendre leur patrie. (Nous citons textuellement et sans commentaire.)

5) Mes compatriotes déportés pour le seul crime d'être nés en Pologne et d'aimer leur patrie.

C'était la catégorie à laquelle j'appartenais; pendant six ans je portai le mousquet dans les steppes pour le compte du czar orthodoxe.

En 1855, étant à Orenbourg, en faction devant le corps-de-garde principal, j'entendis tout-à-coup les cloches de la ville remplir l'air d'une sonnerie extraordinaire.

Un vieillard, courbé par l'âge et la tête baissé, passait alors à côté de mon poste.

— Que signifient ces cloches, vénérable vieillard? demandai-je.

— L'archimandrite ou bien le czar, l'un des deux, Monsieur le soldat, dit-il, et, hochant la tête, il s'en alla plus loin sans achever sa phrase.

Les cloches sonnaient toujours.

Après le changement de garde, j'aperçus un groupe d'officiers causant dans la cour et j'entendis le mot czar; on en parlait avec mystère.

Le lendemain on donna l'ordre à la troupe de se réunir en armes sur la place.

Les autorités militaires et civiles y suivirent bientôt les soldats. On exhiba des images cerkwiennes et l'on chanta des prières pour le repos de l'âme de Nicolas I. Puis la force armée tout entière prêta serment de fidélité au nouveau monarque Alexandre II.

Nicolas est mort! L'ère ouverte par Ywan III et Pierre I est fermée; le tzarisme, dans son sens autocratique, s'éteint!

Nicolas I, par ses habitudes militaires et sa prestance martiale, fanatisa la soldatesque; par ses façons hautaines, ses emportements et sa sévérité, il subjuga la noblesse; par l'apparente rigidité de ses moeurs, il en imposa à la multitude; enfin par un incroyable semblant de respect pour sa propre dignité de chef spirituel de l'Eglise prétendue orthodoxe, par la feinte la mieux jouée d'une entière confiance dans son autorité absolue, il contraignit le peuple, le clergé, les grands, à se prosterner à ses genoux et à le considérer comme le bras du Très-Haut.

De 1826 à 1827, il menaça et démembra la Perse. De 1827 à 1829, il attaqua la Turquie, lui extorqua des concessions, l'obligea à reconnaître l'indépendance du royaume de Grèce et en obtint le protectorat des principautés moldo-valaques. De 1830 à 1832, il éteignit les dernières lueurs de la liberté en Pologne. En 1833, il protégea la Porte contre son vassal rebelle, Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte. De 1848 à 1850, il restaura le trône du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche, en comprimant l'idée révolutionnaire et en battant l'insurrection hongroise. Puis, lorsqu'il sait la Russie en état de pouvoir concentrer sur un point voulu un immense matériel de guerre et des forces considérables, lorsqu'il est parvenu à mettre ses ports de la Baltique sur un pied de défense imposant, lorsqu'il a suffisamment fortifié quatre cents lieues de côtes sur la mer Noire et la mer d'Azow, imprimé une vigoureuse impulsion à ses constructions navales, à l'organisation de ses Cosaques, à l'exploitation des mines, aux travaux des poudrières, des arsenaux, des fonderies et des manufactures d'armes; enfin, quand, grâce à ses airs d'inspiré, à ses feintes

extases, à une sorte de langage prophétique, ses peuples sont habitués à le regarder comme un envoyé de Dieu, à qui revient la gloire de faire triompher la foi orthodoxe (le schisme grec): alors se croyant assez fort pour braver impunément le courroux des puissances occidentales, il dépose le masque, appelle les nationalités grecques à la révolte, et réclame du Sultan l'exercice d'une autorité religieuse qui eût mis la Porte Ottomane à la merci de la Russie, se disposant ainsi à exécuter les dernières volontés de Pierre le Grand.

Mais quelle insigne folie s'était donc emparée de cet homme? Croyait-il par hasard, que la France et l'Angleterre allaient courber le front devant lui comme le faisaient ses esclaves? S'imagina-t-il être destiné à devenir tout ensemble un autre Tamerlan et un second Mahomet?

Il ignorait sans doute, que les conquêtes par la force et la violence sont devenues impossibles, il ignorait que la véritable idée révolutionnaire, la seule qui ait des chances de changer la face du globe, c'est l'idée moralisatrice, celle dont les moyens d'action sont: l'ordre, le travail, le

progrès, le droit, la civilisation et l'épée, s'il le faut!

Si rien de noble et de grand ne peut être accompli qu'au prix de grandes souffrances, de grands sacrifices, la France est prête à subir ces épreuves, à tenter ces efforts. Elle est l'alliée des peuples, elle leur tend la main dans la souffrance, aide à leur régénération et salue leur nationalité. La France est l'âme du monde, parce que sa mission originelle est une mission de progrès et de civilisation! Son épée est au service du droit; ses trésors, elle les lui prodigue, et son sang appartient aux nations opprimées. Arrière donc, vous tous tortionnaires et oppresseurs des peuples! —

Le troisième jour, étant allé en visite chez un officier de ma connaissance, je rencontrai chez lui plusieurs autres officiers, grands admirateurs autrefois du défunt potentat du Nord; cette fois ils lui reconnaissaient des défauts et comblaient de louanges les grandes qualités du nouveau czar. Dans les casernes, certains sergents, écrivains dans les régiments, soulevaient la grave question de savoir, qui d'Alexandre ou de son frère Constantin devait occuper

le trône impérial. Selon eux, c'était le grand-duc Constantin, Alexandre étant né avant que son père ne fût proclamé empereur, et, sous ce rapport, le droit de succession à la couronne impériale est établi par des lois anciennes très positives; mais pour nous, l'un ou l'autre, peu nous importait.

La nuit venue, il me fut impossible de dormir pendant longtemps. Les pensées qui se pressaient en foule dans ma tête éloignèrent de moi le sommeil et, lorsqu'enfin je pus fermer les yeux, des rêves affreux succédèrent à l'insomnie.

Je me trouvais dans un monde surnaturel. Le salon où la scène se passait était formé de glaçons. Des monstres difformes et des ours du pôle étaient accrochés à ces glaçons et claquaient des dents. Des statues de glace à figures d'homme remplissaient le salon; on y donnait une fête. L'éclat des coupes, des décorations et des écharpes au milieu des lustres étincellant de lumières; tout cela éblouissait mes yeux; la musique tonnait, le vent sifflait, les flots écumants sortant des abîmes, frappaient les murs de glace; les convives dansaient à outrance.

Tout-à-coup j'aperçois un fantôme noir et

sombre assis au milieu de cette danse macabre, la couronne en tête, sur un trône formé d'ossements humains. Derrière le fantôme se tenait debout une larve qui, après chaque ritournelle de l'orchestre, chantait ces paroles: „Il vaut mieux être victime que bourreau!!“ (bis.)

Le fantôme hochait la tête, et, des cavités où jadis étaient ses yeux, des gouttes de sang congelées tombaient sur ses genoux.

Puis les danseurs élégamment vêtus se changèrent en osselets bien menus et disparurent.

Soudain les portes s'ouvrent avec fracas, une foule de squelettes fait irruption:

— Rends-moi mon cou! crie l'un d'eux l'homme couronné.

— Le cou! reprend le choeur.

— Rends-moi mes enfants!

— Mes enfants! reprend le choeur.

— Pourquoi m'as-tu fait baptiser sans la bénédiction de ma mère? Je ne puis pas maintenant entrer dans le paradis, réclame le troisième.

— Nous ne pouvons pas entrer dans le paradis, reprend le choeur d'une voix lamentable.

— Tu as arraché le cerveau à mon mari et tu as mis une éponge à la place! Où est le cerveau de mon mari? cria le squelette d'une femme.

Les réclamations étaient innombrables. Enfin, un des morts me saisit et m'entraîne devant le fantôme noir. Je me défendais de toutes mes forces, mes cheveux se dressaient d'effroi sur ma tête et je m'écriai: je pardonne les injures. Mais à ces paroles tous les squelettes se tournent vers moi en criant tous à la fois: pas de pardon! pas de pardon!! et, se ruant sur moi, ils me frappaient du poing.

Je me réveillai inondé d'une sueur froide....

Il s'était écoulé un certain laps de temps depuis ce rêve, lorsque, un jour, je reçus l'ordre de me présenter à l'état-major, devant mon commandant. Ses premières paroles en m'apercevant furent celles-ci: „Dieu et le czar sont miséricordieux, tu vas partir.“ Ensuite il me lut la grâce du nouveau monarque qui, prenant en considération le rapport du général du corps, témoignant de mon zèle pour le service depuis plusieurs années, et de l'amendement apporté dans mes idées, avait ordonné de me rayer

de la liste des criminels politiques, de me faire profiter à l'avenir du droit commun de l'armée, et de m'envoyer à l'armée de Crimée, pour me fournir l'occasion d'obtenir de l'avancement.

Le czar daigna donc me permettre de combattre contre les Français et les Anglais d'exposer ma tête aux coups des yatagans turcs, et peut-être de déchirer de ma baïonnette la poitrine de mes propres compatriotes.

Je mouillai d'une larme silencieuse le visage de mes collègues, compagnons d'exil, j'assistai à la sainte messe dans une chapelle catholique polonaise, et enfin, ayant quitté Orenbourg et me conformant à ma feuille de route, j'arrivai au centre de la Russie. Oh! à présent, si je ne vous échappe pas, me dis-je, je vous permets de m'appeler nigaud, bon à rien (Krugom durak) et au lieu de poursuivre ma route vers la Crimée, je me dirigeai du côté de la Pologne.

La Providence me guida et me permit, après tant et tant d'épreuves, de pénétrer dans mon pays natal et de là de passer en Allemagne.

L'étoile de ma liberté commença à poindre sur l'horizon!

En Allemagne me trouvant sans asile et sans appui, je conçus des craintes, et mes pensées se tournèrent vers les Etats-Unis d'Amérique.

Arrivé dans la ville libre de Brême, je m'embarquai. Le chant des matelots accompagnant mes soupirs, salua la vieille et chère Europe. On déploya les voiles, la terre disparut peu à peu à nos yeux et enfin elle s'évanouit tout-à-fait dans la brume. Je naviguais vers le nouveau monde!

Débarqué à New-York, je me rendis à l'auberge la plus voisine avec mon sac de voyage sous le bras. Ne sachant pas un seul mot d'anglais, je dus employer les gestes pour me faire comprendre de la servante. Elle me comprit de suite et après m'avoir servi un beefsteak et du thé, elle me présenta un de ces Français qui aiment à appeler la Pologne la France du Nord. Notre connaissance durait à peine depuis deux jours qu'il s'offrit de lui même à m'apprendre l'anglais.

Quand je sus les locutions les plus nécessaires, il me conduisit à City-Hall (Hô-

tel de Ville) au bureau de la naturalisation. Là on me lut, suivant les lois républicaines une déclaration par laquelle je devais renoncer à tous les rois, tous les potentats, et particulièrement à l'empereur de Russie. Je répondis yes après la lecture, je baisai la bible que l'on me présenta; je payai 25 sous et je suis aujourd'hui citoyen libre d'une nation libre.

FIN.

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipzig.

TABLE.

		Page
Une page d'un album	. . . . .	1
I.	Arrestation	6
II.	Le serment	21
III.	Le festin nocturne	27
IV.	Aperçu philologique sur la langue russe .	41
V.	Un convoi moscovite	48
VI. VII.	Souvenirs de Wolhynie	51
VIII.	Arrive ce qui pourra	69
IX.	La jeune contrebandière	82
X. XI.	Aventures en Gallicie	90
XII.	Le juif professeur de prudence	110
XIII. XIV.	Aventures en Silésie et en Saxe .	114
XV.	La révolution de 1848 à Cracovie et dans le duché de Posen	129
XVI.	La Citadelle, prison d'état russe à Varsovie :	
	Tableau intérieur et extérieur de la prison	139
	Inscriptions sur les murs	148
	Ordinaire et festins des prisonniers . .	155
	Le procès-verbal	162
	Les prisons de l'Autriche et de la Russie comparées. — Silvio Pellico . . .	172

Page

Etude du langage des murs 182
Puissance de l'imagination. Conversation par un trou dans le mur 186
Revue à la fenêtre. Prisonniers aliénés. La commission d'enquête à l'affût . 195
La commission me prend dans ses griffes 203
Manière de guérir à la citadelle les maladies morales 214
Adieux 222
Comment finit Leichte 240
Confirmation du lieutenant du royaume de Pologne. Adieu Varsovie! . . . 243
XVII. Voyage aux steppes des Kirghiz 252
Fuite 260
Moscou 271
Ywan le Terrible. Kazan. Tartares. Tonsure. Prise d'habit 294
XVIII. Kirghiz 310
Epilogue 335

Объявленіе

О РУССКИХЪ КНИГАХЪ,

А. ФРАНКА.

ВЪ ПАРИЖѢ, ВЪ УЛИЦѢ РИШЕЛЬЕ, 67.

Livres Russes

publiés par

la Librairie A. Franck à Paris,

67, rue Richelieu.

A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung (Alb. L. Herold) in Leipzig.

РУССКІЙ ЗАГРАНИЧНЫЙ СБОРНИКЪ. (Documents russes).

Томъ I.

Томъ I. (Le tome I en 6 livr.) 15. —

Содержаніе:

1. НѢМЦЫ И ДУНАЙ. — (Les Allemands et le Danube). 3. 50
2. ЖУРНАЛЪ СЕВАСТОПОЛЯ. — (Journal de Sébastopol). 2. 50
3. ПИСЬМО КЪ НАСТАВНИКУ Е. И. В. ГОСУДАРЯ НАСЛѢДНИКА. —

(Lettre au gouverneur de S. A. I. le Grand-Duc Héritier). 1. 25

4. ОПИСАНІЕ СЕЛЬСКАГО ДУХОВЕНСТВА. — (Le clergé des campagnes). 7. 50

5. ОТРЫВОКЪ ИЗЪ ЗАПИСОКЪ ГРАФА РОСТОПЧИНА. — (Extrait des mémoires du comte Rostoptschine). 1. 50

6. КАРАМЗИНЪ И СПЕРАНСКІЙ. — (Karamzine et Spéranski). 3. —

Томъ II.

Томъ II. (Le tome II en 4 livr.) 13. —

1. ПОРА! (Il est temps!) 3. —
2. О СИЛѢ И ДѢЙСТВІИ РЕСКРИПТА, 20 Ноября 1857 года. (Sur la portée et l'effet de la loi du 20 Novbre 1857). 2. —
3. ЗАМѢЧАНІЯ НА РИМСКІЯ ПИСЬМА (Remarques sur les lettres de Rome de Murawieff). 6. —
4. ІЕЗУИТЫ КРАСНАГО ПѢТУХА НАМЪ ПУСТИЛИ, или Развратиться-ли Россія въ латинскій католицисмъ? Петромъ Артамовымъ Вяземскимъ мужчкомъ. (Artamoff, le coq rouge). 5. —

Томъ III.

Томъ III. въ 5 Тетрадяхъ. (Le tome III. en 5 livr.) 13. —

1. ВОПРОСЪ ОСВОБОЖДЕНІЯ и ВОПРОСЪ УПРАВЛЕНІЯ КРЕСТЬЯНЪ. (La question d'affranchissement et la question d'administration des paysans). 6. —
2. АДВОКАТЫ И ПОВѢРЕННЫЕ, или ходатаи по дѣламъ. Физіологическій Этюдъ. (Les avocats et les hommes d'affaires etc. Etude physiologique). 2. —
3. ПЕТРЪ I. Членъ парижской академіи наукъ. (Pierre I. membre de l'Academie des sciences de Paris). 1. 50
4. МОСКОВСКАЯ РѢЗНЯ 1606 года (Massacre de Moscou.) 3. —
5. КЪ РУССКИМЪ. (Aux Russes). 3. —

Томъ IV.

Томъ IV. (Le tome IV. en 5 livr.) 20. —

1. О СУДАХЪ ПРИСЯЖНЫХЪ и о судахъ полицейскихъ въ Россіи. (Du jury et de la police en Russie.) 6. —
2. Письма и статьи М. Погодина о политикѣ Россіи въ отношеніи Славянскихъ народовъ и западной Европы. I (Pogodine, Lettres et Memoires sur la politique de la Russie vis à vis des

peuples slaves et de l'Europe occidentale. 1re partie). 6. —

3. Письма и статьи М. Погодина и т. д. (Pogodine, Lettres et Memoires etc. 2me partie). 5. —

4. Письма и статьи М. Погодина и. т. д. (Pogodine, Lettres et Memoires etc. 3me partie). 6. —

5. Воспоминанія Князя Евгенія Петровича Оболенскаго. (Memoires du Prince Eugène Obolenski). 3. —

БУДУЩНОСТЬ. Выходитъ въ неопредѣленные сроки. Каждый No продается отдѣльно по 75 французскихъ сантимовъ за каждый листъ. (L'Avenir, journal russe. Parait à des époques indéterminées, chaque No. se vend séparément à 75 centimes la feuille).

ДЕ ГАЛЕТЪ. Міръ. Космогонія взаимное отношеніе наукъ и настоящее положеніе человѣка. (De Gallett, le monde. Cosmogonie etc.) 6. —

ДЕ ГАЛЕТЪ. Умъ съ Горя. (De Gallett, l'esprit du malheur; comédie). 3. —

СОКРОВИЩЕ ХРИСТІАНИНА и проч. (Le trésor du chrétien). 2. 50

КАТИХИЗИСЪ РУССКАГО НАРОДА. (Catéchisme du peuple russe). 1. —

ГАГАРИНА, О примиреніи русской церкви съ римскою. Сочиненіе И. Гага-

рина, переводъ И. Мартынова, священниковъ братства іисусова. — (Gagarin, P., De la réunion de l'Eglise russe et romaine). 3. —

ГАГАРИНА, Любопытныя свидѣтельства о непорочномъ зачатіи Богородицы. Издалъ И. Гагаринъ, священникъ общества Іисусова. (Gagarin, P., témoinages curieux sur l'immaculée conception de la Vierge). 2, 50

О возможномъ соединеніи россійской церкви съ западною безъ измѣненія обрядовъ православнаго богослуженія. (Sur la possibilité de réunir les églises russe et romaine sans changer la liturgie). 6. —

РУССКОЕ ДУХОВЕНСТВО. (Le clergé russe). 8. —

Къ Русскимъ Римскимъ Католикамъ. (Aux Russes catholiques). 1. —

ДОЛГОРУКОВЪ, Князь Петръ, Правда о Россіи. (Prince Dolgoroukow, la Verité sur la Russie. 2 vols.) 10. —

Ouvrages français traitant de la Russie.

Bibliothèque Russe et Polonaise.

Vol. 1. et 2. Relation d'un voyage en Moscovie, écrite par le Baron de Mayerberg. 2 vols. 6. —

Vol. 3. Relation d'un voyage de Pologné fait dans les années 1688 et 1689. 3. —

Vol. 4. Journal du voyage du Boyard Chérémétef à Cracovie, Venise, Rome et Malte. 1697—1699. 3. 50

Vol. 5. Le Théâtre de la Moscovie par le R. P. Boussingault. — Discours sommaire de ce qui est arrivée en Moscovie depuis le règne de Ivan Vassilyvich Empereur jusques à Vassilyvich Ivanonits Sousky. Par M. Pierre de la Ville. 1611. Suivi d'une lettre du Tzar Michel au Sultan Achmet. 1613. 2. 50

Vol. 6. Histoire de la vie, du règne et du détrônement d'Iwan III, Empereur de Russie assassiné à Schlusselbourg dans la nuit du 15 au 16 Juillet (N. S.) 1764. 2. 50

Vol. 7. Histoire de la guerre des Cosaques contre la Pologne par P. Chevalier. 3. —

Vol. 8. Korb, Récit de la sanglante révolte des Strélitz en Moscovie. 1798. 2. —

Vol. 9—12. Mémoires de la Princesse Daschkoff, dame d'honneur de Catherine II; écrits par elles même; avec la correspondance de cette Imperatrice et d'autres lettres. Publié sur le manuscrit original. 4 vols. 12. —

Bibliothèque Russe. Nouvelle Série.

Vol. 1. et 2. Mémoires historiques, politiques et militaires sur la Russie, depuis l'année 1727 jusqu'à 1744 par le Général de Mannstein. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit original corrigé par la main de Voltaire. 2 vols. 8. —

Vol. 3. La réligion des Moscovites en 1525, traduit du latin de Jean Faber. — Une ambassade russe à la cour de Louis XIV. 2. 50

Vol. 4. et 5. Dolgoroukow, Prince, la Verité sur la Russie. 2me édition augmentée. 2 vols. 6. —

Vol. 6. Histoire d'Eudoxie Féodorovna. Première épouse de Pierre le Grand. — Relation curieuse de la Moscovie en 1687.

Bibliothèque Polonaise. Nouvelle Série.

Vol. 1. Gordon, J., mes Prisons en Russie. Mémoires.

Bouzet, Charles du, la jeunesse de Catherine II. 3. —

De L'Etang, Souvenirs et enseignements, France et Russie 1787—1859. Deuxième édition. 4. —

De l'Industrie agricole. Emancipation des serfs en Russie. Par D. S. 1. —

Dolgoroukow, Prince Pierre, la Verité sur la Russie. Deuxième édition augmentée et corrigée. 2 vols. 6. —

— — — la Question russo-polonaise et le budget russe. 1. 50

Fleischmann, les Etats-Unis et la Russie, considérés au point de vue de la grande culture et du travail libre. 2. —

Haxthausen, A. de, de l'Abolition par voie législative du partage égal et temporaire des terres dans les communes russes. — 75

Jourdier, A., Des forces productives, destructives et improductives de la Russie. Deuxième édition augmentée. Avec neuf cartes. 6. —

— — — Voyage agronomique en Russie. Lettres et notes sur une excursion faite en 1859—60. Seconde édition avec une carte. 6. —

— — — de l'émancipation des serfs en Russie. Etat de la question au 16 mars 1861. Exposé et critique des projets dits du comité de rédaction. Avec une carte et des tableaux. 2. —

Lescoeur, R. P. Louis, l'Eglise catholique en Pologne sous le Gouvernement russe. 6. —

Lelewel, J., histoire de la Lithuanie et de la

Ruthénie jusqu'à leur union définitive avec la Pologne conclue à Lublin en 1569. Trad. par E. Rykaczewski. Avec les notes du traducteur et deux cartes. 10. —

Législation russe, De la, au point de vue de la liberté de conscience. — 50

Notice sur le Prince Dmitri Galitzin. 5. —

Orthodoxie et Papisme, examen de l'ouvrage du Père Gagarin sur la réunion des Eglises catholique grecque et catholique romaine par un Grec, membre de l'Eglise d'Orient. 2. —

Projet d'une Charte constitutionelle d'Alexandre I. — Derniers jours de la vie de l'Empereur Alexandre. 2. —

Raskol, Le, Essai historique et critique sur les sectes religieuses en Russie. 6. —

Russie, La, est-elle schismatique? Aux hommes de bonne foi par un Russe orthodoxe. 1. —

Schnitzler, J. H., la mission de l'Empereur Alexandre II et le Général Rostoftzoff. 4. —

Sergy, J. de, Quelques mots sur le schisme oriental. 2. —

Slaves, Les, occidentaux. 3. —

Smitt, F. de, Frédéric, Catherine et le partage de la Pologne. 8. —

Socialisme, Le, en Russie. Etude contemporaine. 4. —

*

Tourguéneff, N., un dernier mot sur l'émancipation des serfs en Russie. 3. —

Theiner, A., monuments historiques relatifs aux règnes d'Alexis Michaelowitsch, Féodor III. et Pierre le Grand, Czars de la Russie, extraits des Archives du Vatican et de Naples. 40. —

Zapasnik, A., études financières sur l'émancipation des paysans en Russie, sur l'impot foncier, le système monétaire et le change extérieur. 4. —

Nouvelles publications de la librairie A. Franck:

Collas, R. C., la Turquie en 1861. 5. —

Frignet, E., traité des avaries communes et particulières suivant les diverses législations maritimes. 2 vols. 16. —

Grimm, J., de l'origine du langage. Trad. de l'allemand par de F. Wegmann. 2. —

Guldenstubbé, Baron, la réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe démontrées. Avec beaucoup de planches. 8. —

Lesseps, F. de, percement de l'isthme de Suez. Rapport de la commission hollandaise sur les conséquenses du percement de l'isthme de Suez. Documents publiés au nom du conseil d'administration de la

Compagnie universelle du canal maritime de Suez. Avec des profils, des tableaux et des cartes. 6. —

Mazon, A., Nice en 1861. Guide de l'étranger. 2. —

Polska w roku 1860. 1. —

Olry, J., la persécution de l'église de Metz. 2me éd. accomp. de notices et de notes par O. Cuvier. 3. 50

Pape, le, et la Bible ou l'infaillibilité et l'inspiration. 4. —

Pechméja, A., Rosalie. Nouvelle. 3. —

On trouve à la même librairie tous les ouvrages concernant la Russie, tant en langues russes qu'étrangères, publiés en France, en Angleterre ou en Allemagne. Ses relations étendues avec tous les pays la mettent à même de les faire parvenir ainsi que toutes les publications françaises ou étrangères promptement et sûrement dans toutes les parties de l'Europe.

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.

Publications nouvelles de la même maison:

Dolgoroukow, Prince Pierre, **la Vérité sur la Russie.** 2me édition revue et augmentée. 2 vols. (Bibliothèque Russe. Nouv. Série. Vol. 4. 5.) in-12. broch. 6 frs.

Le même, la Question Russo-Polonaise et le Budget Russe. in-12. broch. 1 fr. 50 cts.

De l'Industrie agricole. Emancipation des Serfs en Russie par **D. S.** in-8. broch. 1 fr.

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.

LIBRARY OF CONGRESS
0 029 968 900 1